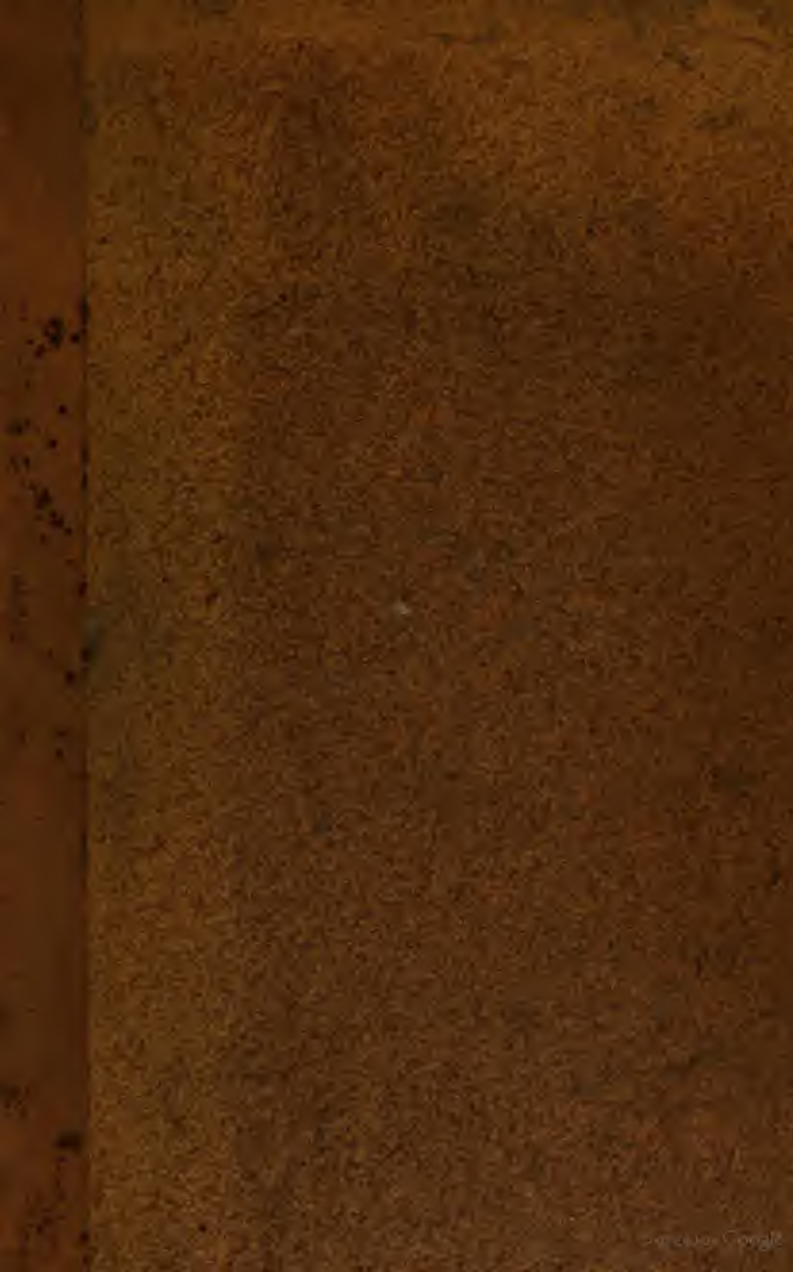
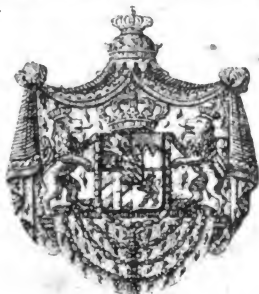
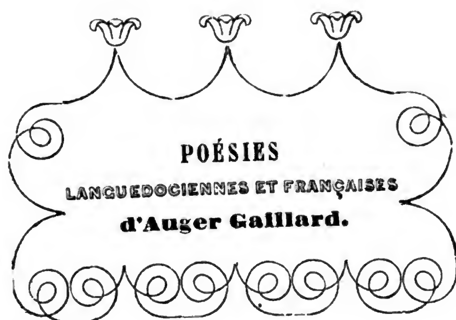





POÉSIES
LANGUEDOCIENNES ET FRANÇAISES
d'Auger Gaillard.

Typographie de S. RODIÈRE.

Ceux qui désirent voir d'Auger Gaillard la face,
La peuvent voir icy, car il est peint au vif :
Il n'est ni plus ni moins ainsi triste et pensif ;
Car mesme en composant il tient telle grimace.



La béstio que vesétz al prés de moun visatge
Elo n'es pás falcou, ni aŭsél de passatge,
Ni fenix, ni busac ; mas qu'es un galh qu'el ard,
Que sinifico fort lou surnoum de Gaillard.

POÉSIES

LANGUEDOCIENNES ET FRANÇAISES

D'AUGER GAILLARD

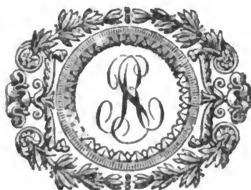
dit

LOU ROUDIÉ DE RABASTENS

PUBLIÉES PAR

M. Gustave de Clausade

> Auger Gaillard fut le dernier troubadour de sa vieille langue romane, ou le premier poëte de son gracieux patois, et la faveur des rois Charles IX, Henri III et Henri IV couronna les ingénieux travaux de sa muse rustique.
>
> CH. NODIER,
> [Voyage dans l'anc. France. Languedoc.]



ALBI
CHEZ S. RODIÈRE, LIBRAIRE
1843




NOTICE.



Notice

SUR AUGER GAILLARD.



Les poésies doivent être considérées comme un des guides les plus sûrs pour nous faire pénétrer dans la vie intime des peuples : elles sont des rayons lumineux offerts à l'historien et au moraliste, des voix du ciel traduisant en paroles cadencées les images qui plurent autrefois au cœur ou à l'esprit. Avec elles nous pouvons prendre place au foyer domestique,

en recueillir les émotions, apprécier la pureté de goût de chaque époque, aussi bien que la richesse des langues. Voilà pourquoi, aujourd'hui où chacun sent le besoin de porter ses regards vers un passé riche de gloire, et de retremper son imagination aux sources fraîches et vives où puisaient nos pères, on s'étudie sur tous les points de notre vieille France à recueillir les débris des anciennes compositions poétiques. La langue romane du Midi que nous voyons s'altérer tous les jours dans la bouche du peuple, ne pouvait manquer d'avoir part à cette renaissance : les poésies des troubadours, à peine écloses de la poussière des manuscrits, parfument déjà les champs d'une littérature trop longtemps méconnue.

Après les troubadours, un petit nombre de vrais poëtes chantèrent encore dans les dialectes méridionaux dérivés de la langue romane; mais leurs voix n'obtinrent qu'avec peine un retentissement lointain, et, en mourant, ils ensevelirent dans leur tombe leur célébrité passagère. Ronsard nous en

dit la raison dans son *Art Poétique* : « Aujourd'hui, parce que notre France n'obéit qu'à un seul roy, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelques honneurs, de parler son langage; autrement notre labeur, tant fût-il honorable et parfait, serait estimé peu de chose, ou peut-être totalement mesprisé ». Tels sont les motifs qui empêchèrent sans doute Auger Gaillard d'acquérir une renommée durable, digne de son talent. En vain le duc de Joyeuse traduisit-il à la cour des Valois les spirituelles et naïves compositions que lui adressait un charron de sa province; il ne pouvait en advenir au poëte incompris que de stériles honneurs : c'était seulement dans les pays de la langue d'oc qui envoyaient alors leur brave noblesse aux camps du Béarnais et aux cours de Pau et de Nérac qu'il devait briller par sa verve joyeuse.

Nous avons jugé digne d'une résurrection litéraire ce successeur des troubadours que ses contemporains proclamèrent immortel, et dont le nom est à peine connu aujourd'hui dans son pays, dans sa propre

ville. Combien peu savent en effet qu'il a existé en Languedoc, dans la seconde moitié du XVIe siècle, un charron que le ciel fit poëte, et qui vit un jour sa gloire s'envoler sur l'aile de son modeste génie, de la boutique de l'artisan au castel du gentilhomme et jusques dans les palais des rois ! Combien peu ont recueilli les accents de cette muse qui s'exprima en deux langues et tressa à Auger Gaillard une double couronne de poëte, ou, si l'on veut, de rimeur habile, dans cette fin de siècle où la poésie semblait exilée de la terre de France ?

Auger Gaillard naquit à Rabastens, en Albigeois, vers l'an 1530, et exerça d'abord dans cette ville le métier de charron. Doué d'une facilité merveilleuse pour faire des vers en langue vulgaire du Midi, la seule que lui eût apprise sa mère, il ne tarda pas à acquérir une petite réputation à l'ombre de son clocher. Comme les troubadours, il était musicien et s'accompagnait tant bien que mal du violon et du rebec; de plus, il faisait danser le dimanche des bourrées

et des *romanisques* ; cumulant ainsi les professions de charron, de poëte et de ménétrier. La poésie était la plus lucrative des trois : grâce à elle, il était convié à toutes les fêtes populaires, et il s'asséyait même à la table de M. de la Roque-Bouillac, seigneur du château de Saint-Géry, près Rabastens, où il échangeait ses couplets contre de beaux *écus au soleil*. Bon homme sans prétentions, il composait ses vers avec la plus franche gaité. Vivant au jour le jour du produit de ses œuvres, il lui importait peu que ce fût le charronnage, la musique ou la *rimaille* qui lui valussent un bon dîner; l'essentiel pour lui c'était de l'avoir ; car il était, nous dit-il, friand *comme un petit chat*, et il tenait à prouver la vérité de cet adage de Rabelais : Les musiciens n'ont jamais la goutte aux dents.

Lorsque les idées réformistes envahirent le diocèse d'Albi, *lou Roudié de Rabastens* (c'est sous ce titre qu'Auger Gaillard conquit sa popularité, et il l'accola toujours à son nom avec autant de plaisir qu'en a

maintenant le délicieux poëte Jasmin à rappeler qu'il est coiffeur), *lou Roudié*, disons-nous n'hésita pas un instant à se ranger du côté des huguenots, à l'exemple des gens de métier qui avaient *un peu l'esprit gaillard* (De Fourquevaux, Disc. au Roy, 23 janvier 1574) ; il s'arma d'une arquebuse en faveur de la réforme, parce qu'il était du nombre de ces hommes à imagination vive, toujours prêts à se fanatiser pour les nouvelles doctrines. Guillaume de Lherm, son compatriote, l'enrôla dans une bande factieuse qui, en 1561, s'empara de Rabastens sur les catholiques et se livra aux plus coupables excès.

Au commencement de la seconde guerre de religion (1567), il servait dans la compagnie de Rabastens, sous les ordres du vicomte de Montclar, commandant de l'infanterie huguenotte du Haut-Languedoc. Cette compagnie alla prêter main-forte au prince de Condé qui assiégeait la ville de Chartres. Par suite du traité de paix de Longjumeau, du 28 mars 1568, le siége ayant été levé et l'armée dissoute, Auger

Gaillard regagna son pays sans croix ni pile. Au lieu du butin sur lequel il avait compté, il en rapporta un autre dont il sut tirer le plus heureux parti, la connaissance de la langue française. Obligé de payer aux frais de son esprit l'hospitalité qu'il mendiait sur sa route, le poëte gascon s'étudia à devenir bon *franciman*, et dès qu'il eut appris la langue de Ronsard et de Desportes, il voulut les imiter; mais leurs poésies semblables à des bouquets de fleurs étaient, dit-il, bien supérieures aux siennes, aux siennes rudes comme un faix de buissons : puis, bientôt après, il se sentit assez fort pour attaquer le mérite littéraire de ceux que le siècle plaçait au sommet du Parnasse.

Le métier des armes auquel les circonstances l'obligèrent de se former ne convenait guère à ses goûts, et, malgré son zèle novateur, il aimait peu à courir les hasards des combats. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance qu'il ait eu avec Horace. Charron pendant la paix, soldat pendant la guerre, il n'appréciait de celle-ci que

le butin. Il employait ses moments de loisir à rimer, le verre à la main, des chansons et des épîtres familières qui rappellent l'élégant badinage de Marot, le poëte de cour. Comme lui il ne se faisait faute de *manger du lard en carême*; mais si beaucoup de ses vers sentaient le fagot, il était évident aussi que le poëte railleur et aventurier était incapable de se plier au rigorisme de l'école calviniste.

Dans la petite ville de Rabastens occupée tantôt par les catholiques, tantôt par les huguenots, il fut facile à ceux qui avaient été blessés par la verve satyrique d'Auger Gaillard, ou qui se rappelaient ses méfaits de 1561, de prendre leur revanche. Sa boutique fut pillée à deux reprises différentes à l'ombre du manteau de religion dont parle Blaise de Montluc : « Ce beau manteau de religion qui a servi aux uns et aux autres pour exécuter leur vengeance et nous faire entre-manger ». Contraint de fuir de Rabastens sans outils ni argent pour lever ailleurs un atelier, il prit son mal en patience et fut s'établir à Montauban,

ville dévouée à la réforme. Là, il mit l'exil à profit à la façon des grands hommes et se livra sérieusement à l'étude, sa dernière ressource : l'étude pour le pauvre poëte-charron, c'était tout bonnement l'art de lire et d'écrire dont il n'avait que des notions imparfaites.

Cependant son violon et ses vers le firent admettre dans l'intimité des plus riches personnages du pays. Tous les grands seigneurs huguenots et papistes, français et gascons qui passaient à Montauban tenaient à faire sa connaissance et l'engageaient à venir répandre dans leurs châteaux les trésors de son inépuisable gaîté. Les noms historiques du Languedoc et de la Guyenne, pendant les guerres de religion du XVI[e] siècle, reviennent fréquemment sous sa plume : ceux surtout des gentilshommes révoltés qui le virent pour la plupart combattre dans leurs rangs, tels que le vicomte de Panat, général du pays de Rouergue ; les vicomtes de Terride et de Gourdon, généraux du Querci ; les vicomtes de Turenne depuis duc de Bouillon, et de

Montclar, baron de Salvagnac, dont les deux châteaux s'élevaient dans le voisinage de Rabastens; Reyniez, seigneur de Villemur sur le Tarn, un des chefs les plus fanatiques des religionnaires du Haut-Languedoc; Caumont, baron de Montbeton, chez qui Gaillard recevait toujours le plus aimable accueil et déplorait le temps qu'il avait employé à faire des roues, à Rabastens. Parmi ses nombreux admirateurs il en était dont les encouragements valaient le suffrage de tout un public. Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, en Gascogne, surnommé, après Ronsard, le prince des poëtes français, contribua beaucoup par ses conseils à développer ses facultés naturelles. Le poëte gentilhomme qui servit Henri IV de sa plume aussi bien que de son épée, honorait de sa haute protection *lou Roudié* de Rabastens, et parfois ils jouaient ensemble des quatrains à la chandelle (*Voy. p.* 126).

Les applaudissements qui accompagnaient Auger Gaillard de château en château ne se changeaient pas toujours en pluie d'or,

et la misère venait de temps en temps frapper à la porte de sa chambrette. Sa vie est toute dans ses œuvres ; on nous dispensera donc de raconter en prose les aventures qu'il a si plaisamment rimées. Il eut à soutenir un fatal combat contre deux terribles adversaires, la pauvreté et l'envie, cette lèpre qui est souvent aussi la preuve du talent : il repoussa les transports jaloux de la critique en mettant les rieurs de son côté ; mais cependant l'on voit trop bien que celui qui procura de *tant joyeux loisirs et esbattements* à nos devanciers connaissait les tristes désenchantements de la vie littéraire.

Il ne lui fut point donné de trouver le repos dans sa ville adoptive, pas plus que dans sa ville natale. Les ligueurs l'obligèrent à fuir de Montauban, à cause de son exaltation calviniste, et il chercha un asile en Béarn où les premiers dignitaires du pays se firent ses Mécènes. En 1592, il sollicitait de Catherine de Bourbon, régente des états de son frère Henri de Navarre, une pension de cinquante écus au soleil,

comme poëte nécessiteux. Il imagina, pour exagérer ses besoins, de se dire amoureux d'une négresse et de vouloir prendre femme, malgré ses soixante ans passés. Ses requêtes facétieuses exprimaient si bien son désir de *multiplier un peu* et sa misère qui lui offrait pour cela un obstacle insurmontable, car *sine Cerere et Baccho Venus friget;* elles peignaient si gaiement la honte qui rejaillirait sur les conseillers privés du royaume, s'ils le réduisaient à aller faire des vers et des enfants ailleurs, que nous ne doutons pas qu'Auger Gaillard n'ait passé les dernières années de sa vie en Béarn avec cette modeste pension; mais on ne saurait préciser ni le lieu ni l'époque de sa mort.

Auger Gaillard appartenait à l'école pantagruélique qui avait hérité des traditions joyeuses de la compagnie des Enfants Sans-Souci formée sous Charles-le-Simple. Le pantagruélisme défini par Rabelais lui-même : *Certaine guayeté d'esprit conficte en mespriz des choses fortuites*, comptait alors un nombre immense d'adeptes. « Nostre

siècle enyvré de fols et nuisibles passe-temps fait la mouë aux sévères et sainctes muses », s'écriait avec douleur un pieux érudit de l'époque, au spectacle de la licence effrénée qu'excitait dans le domaine des lettres cette philosophie épicurienne. Ce reproche s'adressait directement à notre poëte qui, à l'exemple du curé de Meudon, écrivit surtout *au prouffict et advisement des gens estourdiz et musars de nature*. Il laissa aller sa muse à tous ses caprices sans s'inquiéter des incartades qu'elle pourrait se permettre. C'était le défaut du temps. On sait aussi que le vers gascon est de sa nature un peu leste, il hasarde volontiers des mots *sans feuille de vigne*, au risque de faire rougir les lectrices. Ce qui ne peut pas se dire, on le chante, prétend Beaumarchais, Gaillard le mettait en rimes, et, soit dit tout bas, cela était trouvé charmant par les plus nobles dames du Languedoc. Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons pas dans cette édition servi toutes sortes de mets au banquet poétique où il convie les lecteurs. Nous savons qu'il est des appétits

grossiers qu'on doit avoir honte de satisfaire.

Son habitude d'envisager toutes choses sous un point de vue comique l'a fait considérer avec raison comme un poëte burlesque. Ce serait cependant une erreur de penser qu'Auger Gaillard ne fut que cela : plusieurs de ses compositions, les mieux travaillées peut-être , témoignent au contraire qu'il savait aborder avec succès les sujets les plus sérieux. Il écrivit des pièces politiques d'une haute portée à l'adresse des rois Henri de France et Henri de Navarre sur les maux que les divisions religieuses causaient dans leurs états. Elles attestent que la mission d'Auger Gaillard, durant ces jours de guerre civile , ne fut pas seulement d'égayer par des refrains joyeux les nuits du corps-de-garde, mais de travailler sans relâche au rétablissement de la paix , noble et grande mission qu'il sut dignement remplir. Tour à tour organe des populations pour conjurer les souverains de s'accorder entre eux, et organe des rois pour exhorter les sujets à déposer

leurs armes après la signature des traités, le charron de Rabastens apparaît comme un esprit pacificateur dont l'histoire doit être heureuse de rappeler les généreux efforts.

Les vers languedociens d'Auger Gaillard ne ravissent pas l'esprit par les artifices du style comme ceux de Goudelin : leur mérite propre consiste dans l'originalité de la pensée. Le charron écrivait comme on parlait dans sa boutique et sans afféterie aucune, aussi est-il beaucoup plus facile à comprendre que son illustre successeur. Sa phrase n'a pas la même pureté grammaticale que celle du gentilhomme toulousain, dont l'esprit était nourri des chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome et de la moderne Italie, néanmoins il peut souvent lui être comparé et l'on ne saurait lui refuser le titre de premier poëte languedocien du XVIe siècle.

Comme poëte français, il eut sur ses contemporains l'avantage de ne pas échafauder ses vers sur de pompeux hellénismes, car il était trop ignorant, Dieu merci, pour vouloir *destouper la fontaine des muses par les outils des grecs. (Cl. Binet. Vie de Ronsard.)*

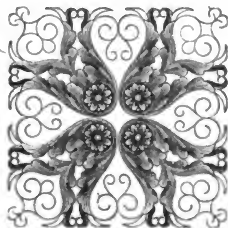
On remarquera sans doute qu'il n'existe pas dans ses poésies une seule allusion mythologique, phénomène étrange pour ce siècle qui vit renaître la littérature païenne et qui brûla un nouvel encens sur l'autel des faux dieux! Ne nous plaignons pas si Auger Gaillard céda aux conseils de Salluste du Bartas son ami, qui exhortait les poëtes *à interdire, comme parlent les jurisconsultes, à ces monstrueuses bourdes et l'eau et le feu,* car il nous semble que dans des ouvrages patois surtout, l'intervention des divinités de la fable ou bien encore des bergers à la façon de Mlle de Scudéry, ne sont que de détestables anachronismes.

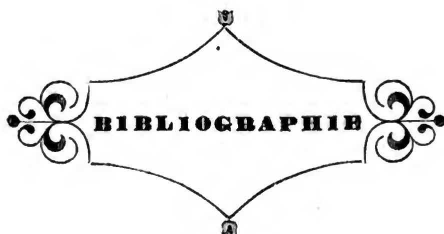
En revanche, Gaillard multiplia à l'excès les citations historiques, comme du reste tous les grands écrivains de son siècle : seulement ces écrivains, hommes d'un vaste savoir, s'étudiaient à les faire justes et lui les hasardait d'ordinaire. S'il lui venait une idée ingénieuse, il la mettait bravement sur le compte de quelque grand personnage de la Grèce ou de Rome, afin de lui donner un prestige de plus. Grâce aux traductions

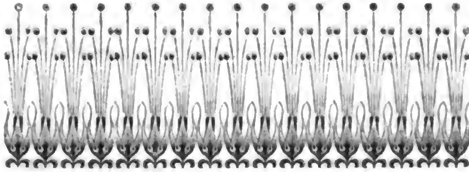
françaises de quelques classiques, notamment du Plutarque d'Amyot, il enrichit ses vers d'une foule de traits piquants. Ses œuvres pleines d'autant de citations fausses et ridicules que de véritables emprunts, firent rire et désarmèrent la critique; enfin, en l'honneur de ses citations justes, on vanta *son esprit retiré des antiques ;* c'était le plus bel éloge qu'on put en faire.

Les poëtes sont en général un peu personnels : Gaillard l'était beaucoup. Il se mettait volontiers en scène et tendait la main au bas de la plupart de ses compositions. Quelle que soit l'insouciance qu'il affecte à l'endroit de ses œuvres, il n'était pas toujours si pressé par le besoin du moment qu'il ne songeât à vivre dans l'avenir. Son cœur ne fut pas insensible à la pensée d'une gloire durable; un peu d'orgueil finit même par y pénétrer. Eh! comment aurait-il pu s'en défendre, lui qui, après avoir quitté la hache pour la plume, se voyait recherché des grands et des érudits eux-mêmes qui lui dédiaient quatrains et sonnets pour vanter l'*albigeoise lyre* dont il

savait tirer des sons si mélodieux, *malgré son pouce tant rustique?* On savoure si doucement la flatterie quand on est femme ou poëte! Auger Gaillard fit comme tout autre poëte aurait fait; il se joignit à ses admirateurs, heureux de l'espoir que ses œuvres passeraient aux siècles futurs, aussi bien que les grands coups de lance des capitaines de son temps.




BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

DES POÉSIES D'AUGER GAILLARD.



Remarques sur cette Édition.



I.

Las Obros de Augié Gaillard, natif de Rabastens, en Albigez. A noble François de Caumont, seigneur et baron de Monbeton, Massuguié et autres lieux (*).

A Bourdeaux, par Jaques Olivier, 1579. Un vol. petit in-8° de 175 pages avec la table.

Ce premier recueil de poésies dont plusieurs fragments avaient déjà paru, à ce qu'il semble, en pièces détachées, fut tiré à 1200 exemplaires. M. Weis

(*) François de Caumont, baron de Montbeton, fils d'autre François de Caumont, seigneur de Berbignières. — Leur branche hérita plus tard des titres et domaines de la branche ducale des Caumont-Laforce.

dit à ce sujet, (Biogr. univ., t. 65, publié en 1838, art. Gaillard (Augier) : « On n'en connaît pas un seul (exemplaire) de cette édition dont le titre et la date ne sont indiqués par aucun bibliophile. Rien ne prouve mieux la rapidité vraiment étonnante avec laquelle les livres peuvent se perdre. » J'ai fait connaître la date et le titre exact de cet ouvrage dans ma notice sur Auger Gaillard (Annuaire du Tarn pour 1841, p. 239—256.) Comme le poëte l'avait prévu, son livre se vendait mieux que la Bible et les Psaumes. La censure de l'époque s'alarma de la hardiesse de ses pensées et du cynisme de ses expressions. Deux cents exemplaires de *Las Obros* furent saisis, mais Gaillard fut assez heureux pour en obtenir la main-levée, et fit imprimer aussitôt un nouveau recueil qu'il appela

II.

Lou Libre gras.

Il lui donna ce titre bizarre, parce que se trouvant embarrassé, dit-il, des exemplaires de *Las Obros* qui lui restaient, il voulut faire comme les bouchers qui, pour se défaire d'un bœuf maigre en tuent un gras, et ne consentent à donner du gras qu'à ceux qui prennent du maigre; de même, lui se promit de ne vendre son *Libre gras* qu'aux acquéreurs de *Las Obros*. Ce second ouvrage était beaucoup plus licencieux que le premier, et la vente en fut interdite à Montauban où il paraît qu'il

avait été publié. On n'a pu en retrouver jusqu'ici un seul exemplaire.

Ces deux avertissements qui furent donnés à A. Gaillard lui profitèrent un peu : il mit toutefois dans ses ouvrages suivants *quelques petites ordures*, pensant que cela devait lui être permis :

A mi nou sera pas estimado lourdiso,
Car que me serbirio de m'appela Gaillard
Et que ieü n'uzés poun de qualque gaillardiso !

III.

Recoumandatious d'Augié Gaillhard (sic), poëte de Rabastens en Albigez, al Rey, per estre mez en cabal per la sio magestat.

A Lyon. (Sans date ni nom d'imprimeur). Un vol. petit in-4°, de 5 feuilles, orné du portrait sur bois de Gaillard (*), reproduit dans cette édition, avec le quatrain français seulement.

Au verso du titre, on voit une roue accompagnée de ces vers :

Als Ligeyres.

Escusats-me, Messus, se ma rimo es mal fachio,
Moun art es de jouga de pigasso et coumpas :

(*) Les portraits d'Auger Gaillard, ressemblants entre eux et identiques sous le rapport du costume et de la pose, représentent le poëte charron vêtu de la défroque de quelque gentilhomme. Les seigneurs bien souvent donnaient aux troubadours, dit du Verdier, jusques aux robes qu'ils avaient vestues, lesquelles ces jongleurs ne faillaient de porter aux autres cours, afin d'inviter les seigneurs à pareille libéralité. Cet usage existait encore du temps du Roudié. (Voy. p. 41). — Un portrait d'A. Gaillard peint à l'huile par les soins de M. le chevalier Al. du Mège, figurera des premiers, grâce à notre savant compatriote, dans la galerie des illustrations languedociennes en voie d'exécution au musée de Toulouse.

Per aquo ieü ayci uno rodo éy pertrachio,
Per tira de soupsou lous que nou cresou pas.

Les pièces contenues dans ce mince volume furent réimprimées dans le *Banquet* avec plusieurs variantes.

IV.

Lou Banquet d'Augié Gailliard (sic), roudié de Rabastens en Albigez, al cal Banquet, a bel cop de sortos de meises per so que tout lou moun n'es pas d'un goust. Lou tout dediat à Moussur de Seré, seignhour de Courronssac (*).

A Paris, par Simon Ribardière, 1583. Un vol. petit in-8° de 338 p., orné du portrait sur bois d'A. Gaillard, comme toutes les éditions postérieures

1. Un second quatrain vint expliquer le médaillon placé auprès du poëte et représentant ses armes parlantes, un coq dans les flammes, un *galh* ou *gaill* (gallus) qui *ard* (ardet, il brûle). Un exemplaire de cette édition fut acheté 40 fr. en 1820, vente Courtois, n° 2422 (**).

2 et 3. Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas, dans sa *Bibliothèque* in-f° Lyon, 1585, p. 94, cite *Lou Banquet d'Augié Gaillart, al qual Banquet*, etc.... et il ajoute : C'est langaige d'Albigez, auquel un dont le mestier est faire roues pour charrêtes

(*) Guillaume de Séré, seigneur de Coronsac (près de Castanet, Haute-Garonne), capitoul de Toulouse en 1611. Il descendait sans doute de Bernard Séré, capitoul de la même ville en 1557.

(**) Lettre à M. de*** sur les ouvrages écrits en patois, in-8°, Bordeaux, 1839, p. 8.

a composé un livre en rime qui a esté imprimé in-8°, à Agen, 1583, et depuis à Thoulouse soubz le tiltre de *Toutos las Obros d'Augié Gaillard*, etc.

4. « Il y en a une édition (du *Banquet*) de Paris, Sim. Ribardière, 1583, in-8°, laquelle, d'après le catalogue de La Vallière, en 6 vol., a pour titre : *Toutos las Obros d'Augié Gaillard* (*). M. Weis cite ce dernier ouvrage : très-rare, dit-il, et recherché des curieux (Biogr. univ.). D'après ce qui précède, S. Ribardière aurait publié, à Paris, en 1583, deux éditions du *Banquet* sous un titre différent. — *Obrous d'Augié Gaillard, roudié de Rabastens en Albigez*. Paris, 1584, in-12. L'auteur de la *Lettre à M. de****, classe cet ouvrage au nombre des édit. du *Banquet*. Bien qu'il diffère par le titre, la date et le format de celui qui précède, porté sur le catal. de La Vallière, il est possible qu'il s'agisse au fond du même livre.

5. *Lou Banquet d'Augié Galliard* (sic), *roudié de Rabastens en Albiges, al cal Banquet*, etc..... A Paris, par François Audebert, 1584, un vol. petit in-12. Peu commun, dit M. Brunet, mais ce n'est pas assez.

6. « L'édition la plus complète des poésies d'Augier Gaillard est de Paris, 1592, in-4° (**) ». M. Massol cite, après celle-ci, l'édit. de Paris, 1584,

(*) Brunet. Man. du libr. et de l'amat. de liv., troisième édition, 1820, art. Gailliard ou Gaillard (Augié).

(**) Massol, bibliothécaire. Descript. du départ. du Tarn. Albi, 1818.

in-12, que l'abbé Goujet (*) et Rigoley de Juvigny avaient dit être *la plus ample* (**).

7. *Lou Banquet d'Augié Gaillard*..... Paris, 1610, petit in-12. (Brunet, catal. de la Bibl. de l'Arsenal, n° 9498).

8. Le catalogue Chardin (1823, n° 1716), indique une autre édition, *jouxte la copie* imprimée à Paris en 1612. *(Lettre à M. de***)*.

9. *Lou Banquet e plesen discours d'Augié Gaillard, roudié de Rabastens en Albiges, al cal Banquet a belcop de sortos de mieses* (au lieu de *meises*, comme à l'édit. de 1583)..... *Reveu, corrigé et augmenté de nouveau.* A Lyon, jouxte la coppie (*sic*), imprimée à Paris, par François Audebert, 1614, petit in-12.

10. Mêmes titre, ville, format..... 1619. Autre édit. ou plutôt autre tirage avec vignettes différentes, à Lyon, par Claude Chastelard, 1619. Les textes sont presque indentiques.

Les deux ou trois éditions de Lyon, 1614, 1619 sont les moins rares; elles ont été calquées l'une sur l'autre et fourmillent d'incorrections, quoiqu'elles soient dites revues et corrigées. Elles sont augmentées de quelques pièces contenues dans *Las Obros*, de 1579; du *Sounet à M. de la Berné* (p. 252), de l'*Épitre à M.me de Montclar* (p. 253), qui avaient

(*) Biblioth. franç., t. XIII, art. Augier Gaillard, p. 232-236.

(**) Biblioth. franç. de la Croix-du-Maine et de Du Verdier, nouv. édit., par M. Rigoley de Juvigny, Paris 1762.

sans doute fait partie d'un autre recueil, car A. Gaillard devait être mort en 1614. L'épitre dernière en langue rabastinoise, placée après la table, est chiffrée dans l'édit. de 1614 (296 p. en tout), et ne l'est pas dans celle de 1619. Il est extrêmement rare qu'elle existe en entier, à cause de l'inaptitude grossière des relieurs de cette époque, qui fut l'âge de fer de la reliure, dit M. Charles Nodier (*).

V.

Description du Château de Pau et des Jardins d'icelui (avec la merveilleuse propriété de la Fontaine de Saliès, en Béarn, laquelle produit du sel aussi blanc que neige), et la description de la ville de Lescar, par Auger Gaillard.

1582 (1592), in-8° (**)

J'avais fait les recherches les plus actives dans les principales bibliothèques de France, afin de découvrir cet ouvrage, et je désespérais de retrouver la preuve matérielle de sa conservation, quand j'eus plaisir d'apprendre qu'un exemplaire, peut-être unique de ce rare bouquin, était passé depuis très-peu d'années de la bibliothèque d'un pair d'Angleterre dans celle de M. L.-T. d'Asfeld, auteur des *Souvenirs historiques du Château de*

(*) Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, p. 66.

(**) Le P. Lelong. Biblioth. hist. de la France, t. III, n.° 37,665. — Biogr. univ.

Henri IV, publiés en 1841. (Voy. Avertiss., p. 14). D'après les renseignements officieux de M. d'Asfeld, son exemplaire in-8°, imprimé à *Lascar* en 1583, par *Joan de Sarride, avec privilége*, est noté, *Seconde édition.* Nous faisons des vœux pour que ce fleuron de la couronne poétique de notre compatriote ne tarde pas à reparaître au grand jour. Puissions-nous comprendre bientôt pourquoi M. de Châteaubriand a cité Auger Gaillard comme l'un des principaux historiens du Béarn ! (*)

VI.

Les Amours prodigiouses d'Augier Gaillard, rodier de Rabastens en Albigeois, mises en vers François et en langue Albigeoise; avec six ou sept Requestes et autres belles et plaisantes choses. — A Madame. — imprimé nouvellement.

1592, (sans nom de ville ni d'imprimeur). Un vol. petit in-4° de 13 feuilles, paginat. défect., rel. veau br., d. s. tr., orné du portrait et des deux quatrains avec variantes.

Le quatrain français est ainsi conçu:

Ceux qui n'ont jamais veu Auger qui tant rimasse,
Peuvent voir son visage icy portrait au vif:
Car il est en nature aussi triste et pensif,
Et quand il fait sa rime, il tient telle grimasse.

(*) L'histoire du Béarn, (par Faget de Baure)..., renferme dans un excellent volume tout ce que Froissard, Clément, de Marca, AUGER GAILLARD, Chappuis, de Vic et Dom Vaissette nous ont appris sur les devanciers et sur la patrie d'Henri IV. (Châteaubriand, Mélang. littér., p. 319.) ... Faget de Baure ne nomme pas une seule fois Auger Gaillard.

Au quatrain albigeois le nom du poëte est écrit *Galhard*. L'épitre dédicatoire est signée *Auger Gailhard*. Encore une variante ! Il fallait cependant faire un choix. Celle d'*Auger Gaillard* paraît avoir été la plus usitée et la plus régulière dans ce temps où l'on n'avait nul souci d'observer une orthographe fixe pour les noms propres. On sait que le prince des poëtes languedociens vulgairement appelé *Goudouli*, signait *Godolin* et laissait imprimer *Goudelin* en tête de ses œuvres, ce qui a excité une controverse oiseuse et insoluble entre ses éditeurs modernes.

Telle est la liste la plus complète que j'aie pu recueillir jusqu'ici des ouvrages d'A. Gaillard et de leurs diverses éditions. Elle laisse, a coup sûr, beaucoup à désirer : cet essai en facilitera l'accomplissement, s'il est possible (*). Ces ouvrages furent imprimés, d'après ce qui précède, à Bordeaux, à Agen, à Toulouse, à Paris, à Lyon, à Lescar, petite ville dans le voisinage de Pau, et sans doute aussi à Montauban. Malgré cette grande publicité, ils sont devenus d'une rareté si prodigieuse qu'on ne trouve pas même le nom de ce poëte méridional sur les catalogues des bibliothèques publiques de

(*) Plusieurs auteurs ont donné des indications très hasardées sur les ouvrages du Charron de Rabastens. D'après l'un des derniers (1842), il existerait des édit. de Las Obros, d'Agen, 1610, 1614. D'autres erreurs manifestes accompagnent cette mention que tout porte à croire inexacte. A la liste ci-dessus il faudrait peut-être ajouter une épitre d'A. Gaillard au roi Henri III, sur son entrée à Lyon, porté sur le catalogue d'une grande biblioth., mais qui n'a pu être retrouvé à son numéro.

Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, de Nîmes, de Carcassonne, de Pau, de Tarbes, d'Auch, d'Agen, de Montauban, de Cahors, d'Albi, de Rodez, de Foix, etc. Enfin, pour être plus bref, sauf les bibliothèques Royale, Mazarine et de l'Arsenal à Paris, et celles de Lyon et d'Aix en province, aucun dépôt public du royaume ne renferme, à ce que je crois, un seul opuscule d'Auger Gaillard. C'est dans cet état de choses que j'ai résolu de n'épargner ni peines ni soins pour rendre aux nombreux admirateurs de la littérature méridionale un poëte qui en fut l'orgueil. Plusieurs des poésies qu'on va lire, insérées dans le *Banquet* et publiées avant lui, sont à leur 12e édition, au moins. Si ce n'est pas une preuve de leur mérite réel, c'en est une du moins de leur longue popularité. « J'avais toujours eu le désir de passer les yeux sur ce bouquin pour y observer un peu le langage et le style de nos ancêtres », disait un auteur du siècle de Louis XIV au sujet d'un vieux roman. Après avoir satisfait un semblable désir, je viens offrir à mes compatriotes les bouquins d'Auger Gaillard régénérés par la presse locale, et, empruntant de nouveau les paroles de Chapelain à Ménage, je leur dirai : « Quelque mauvais auteur que vous estimiez ce livre, c'est un auteur classique pour vous...... Vous aurez le plaisir d'y voir des mots si vieux, qu'ils en sont tout usés..... Vous y rencontrerez des dictions et des phrases qui depuis un si long temps ont passé jusqu'à nous, non-seu-

lement dans leur pureté, mais encore dans leur élégance ».

Je ne saisirai pas l'occasion qui m'est offerte de faire l'apologie de ce *livre nouveau*, *livre vieil et anticque*, et, malgré l'usage, je ne prônerai pas l'excellence de cette édition sur les précédentes. Mon vif désir de me rapprocher le plus possible de l'intention de l'auteur en rétablissant les meilleurs textes, en faisant disparaître une multitude de fautes dont les imprimeurs m'ont paru seuls coupables n'a pas dû toujours suffire pour m'éclairer dans le choix des leçons : maintenant que ma pénible tâche est accomplie, pourrai-je espérer que les divers travaux ajoutés à cette réimpression l'aient rendue aussi parfaite qu'elle le méritait (*)?

Si la critique daignait s'occuper de cet ouvrage, elle me reprocherait peut-être de ne pas avoir publié en leur entier *Las Obros*, *Lou Banquet*, les *Recoumandatious al Rey* et *Les Amours prodigiouses*, les seuls livres d'Auger Gaillard qu'il m'ait été jusqu'ici possible de recueillir. J'ai regretté tout le premier de tronquer un poëte pour lequel ma sympathie ne saurait être douteuse ; mais j'ai reculé devant une semblable publication qui n'aurait pas d'abord offert l'avantage de renfermer des œuvres complètes et qui, en second lieu, aurait

(*) J'ai un tribut de reconnaissance à payer à MM. le marquis de Castellane, présid. de la soc. archéol. du Midi, et de Combettes-Labourelie qui ont bien voulu seconder mes recherches et me mettre à même d'aplanir plusieurs difficultés.

interdit la lecture de toutes les poésies d'Auger Gaillard à un grand nombre de personnes. Ni trop, ni trop peu, telle est la règle que je me suis imposée, celle que j'ai cru la plus propre à faire apprécier le talent du poëte dans tous les genres. Je me consolerai donc du reproche qu'on pourra me faire d'avoir supprimé de ce recueil toute la matière d'un nouveau *Libre Gras*, si l'on trouve, d'un autre côté, que ma censure n'a pas été trop indulgente.

Les compositions d'Auger Gaillard n'étant pour la plupart que des suppliques adressées sous différentes formes à divers personnages, il devait nécessairement exister bien des points de ressemblance entr'elles. Comment être toujours neuf en redisant sans cesse qu'on est pauvre, charron, exilé et poëte, et comment renoncer à faire valoir de pareils arguments à l'appui de ses requêtes? Ces compositions isolées, une fois réunies en corps d'ouvrage, devaient nécessairement se nuire l'une à l'autre; les reproduire toutes intégralement, c'était s'exposer à fatiguer l'esprit du lecteur par de monotones redites (*).

Je comprends, malgré cela, que le parti extrême que j'ai pris soit regardé comme blamable par

(*) On en trouvera encore quelques-unes, voire même de textuelles. A. Gaillard prétendait ne jamais rien voler à ses maitres en poésie et surtout à Desportes et à Ronsard, les grands plagiaires, parce que

Un home es fat quant el meteüs s'engano,
Et b'es layrou, dis-on, qui à layrou pano.

Mais il était moins scrupuleux à l'égard d'Amyot, traducteur de Plutarque,

plusieurs de ceux qui ne connaîtront pas les suppressions que je me suis permises. Les autres seront, je l'espère, plus indulgents, surtout s'ils ont le soin de s'assurer que tels et tels passages qu'ils regrettent de ne pas trouver ici à leur place sont reproduits en meilleurs termes en quelque autre endroit du livre. Aussi redirai-je aux lecteurs de cette édition ce qu'Auger Gaillard disait à ses contemporains dans une épitre que je me garderais bien de citer en entier :

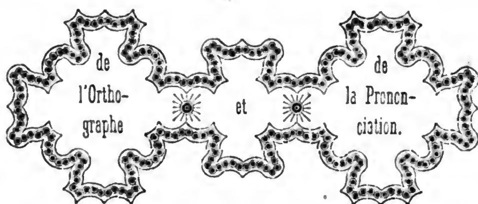
Ieü vous prégui, Messus, de nou jutgia ma rimo,
Ses la legi de tout del founs daquio la cimo :
Car un horp non pot pas jutgia de las coulours,
Ni lous ennasiquats de l'aüdour de las flours.

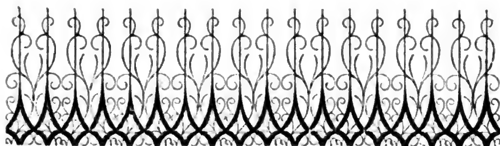
Les coupures que je me suis permises ont-elles été motivées ? Grâce à elles cette édition n'est-elle pas purgée d'une foule de termes bas, de redites et de longueurs ? Telles sont les questions qui doivent être posées. Je pense qu'on y répondra affirmativement. Mais n'ai-je pas commis des suppressions que plus de savoir et de goût m'auraient fait un devoir d'éviter ? c'est possible. Je souhaite de toute mon âme qu'il me soit prouvé que j'ai eu tort sur ce dernier point, et que

et, sans plus de façons, il se volait à lui-même des hémistiches et des vers entiers. Cl. Marot et bien d'autres furent aussi leurs propres plagiaires. Que le lecteur bénévole se rappelle le précepte d'Horace ; NON EGO PAUCIS OFFENDAR MACULIS, s'il n'aime mieux, à l'exemple de Piron, mettre la main à son chapeau pour saluer au passage chaque vers de sa connaissance.

le public, familiarisé avec le poëte inconnu, éprouve le désir de faire une plus ample connaissance avec lui ; ce sera dès lors une preuve que ce livre tant de fois mutilé à contre-cœur, à su lui inspirer de l'intérêt, et c'est là tout ce que j'ambitionne.




de
l'Ortho-
graphe
et
de
la Pronon-
ciation.



DE L'ORTHOGRAPHE

ET

DE LA PRONONCIATION

DU

DIALECTE ALBIGEOIS.



Le dialecte albigeois dont se servait Auger Gaillard est une subdivision de l'Occitanien, l'un des dialectes du Toulousain ou *Moundi*, considéré comme l'idiôme commun de toute la Languedoc (*). Pour qui est familiarisé avec ce dialecte et a pris la peine de collationner les divers textes de notre poëte, imprimés aux XVIe et XVIIe siècles, il est évident qu'il n'était pas possible de reproduire littéralement aucune des anciennes éditions. Celle-ci était achevée,

(*) Al. Du Mège. Additions à l'Histoire de Languedoc, t. II. p. 63.

quand nous avons lu ces lignes écrites par un érudit bibliophile au sujet d'Auger Gaillard : « Si un homme du pays, un travailleur zélé et instruit publiait quelques portions de cet auteur et des écrivains patois du XVIe siècle, en y joignant les secours désirables pour la critique et l'explication du texte, ce serait un véritable service rendu à la science. Toutes ces vieilles éditions sont exécutées avec la dernière négligence ; l'orthographe est défigurée par la maladresse des imprimeurs, le sens s'y trouve quand il peut, c'est du luxe, et cependant à ces bouquins introuvables, se rattachent une foule de questions de bibliographie et d'histoire littéraire (*)». Devait-on en faisant un remaniement général devenu indispensable, adopter une orthographe uniforme, et exclure toutes les variantes qui s'éloignaient le plus de la prononciation actuelle ou de l'étymologie? Un pareil système aurait eu, entre autres résultats, de rendre fausses ou défectueuses des rimes excellentes (**), et nous avons dû y renoncer jusqu'à un certain point.

(*) Gustave Brunet [de Bordeaux]. Notices et extraits de quelques ouvrages écrits en patois du midi de la France, p. 100, 101. --- Paris, 1840, in-12, tiré à cent exemplaires seulement

(**) Un exemple entre mille : le verbe BAILHA, (bailler, donner) doit aussi être écrit BAYLA pour rimer avec SE MAYLA. --- On remarquera sans doute dans ce volume plusieurs rimes aujourd'hui inadmissibles, comme FILLE et INUTILE [voy. Ronsard, PASSIM]; mais cela ne paraissait autrefois nullement défectueux, pas plus que de laisser des hiatus dans un vers et de prononcer FAIAND en une seule syllabe, POETE et ISAAC, en deux. Boileau, si correct et si pur, faisait rimer FRANÇAIS avec LOIS; de même A. Gaillard a pu très-bien dire dans une de ses requêtes:

...... Je suis de ceux qui suivent les VERTUS,
Et puis, sans me vanter, je suis NÉCESSITEUX.

Il ne nous appartenait pas de régler les formes mobiles de l'idiôme d'Auger Gaillard, mais nous devions, tout en lui conservant sa vieille physionomie, le rendre intelligible, à première vue, à ceux qui le parlent encore.

Pour atteindre ce but avec plus de facilité nous avons, à l'exemple des premiers éditeurs de Goudelin, employé un signe distinctif entre les deux seules sortes d'*e* qui existent en *Moundi*, l'*e* semi-sonnant (fermé) et l'*e* pleni-sonnant (ouvert). Ce dernier est accentué dans cette édition, tout autant que notre vigilance l'a permis, et, par suite, il ne peut plus y avoir d'équivoque dans un grand nombre d'homonymes, tels que les suivants :

El, il, lui ; — *él*, œil.
Dets, doigts ; — *déts*, dix.
Pez, poids ; — *péz*, pieds.
Peys, poisson ; — *péys*, ensuite.
Bouletz, boulets ; — *bouléts*, vous voulez.
Sen, sens ; — *sén*, — nous sommes.
Vesen, voyant ; — *vesén*, nous voyons.
Foures, forain ; — *fourés*, qu'il fût.
Estelo, étoile ; — *estélo*, étèle, copeau.
Te (pour *ten*), tient ; — *té*, tiens (impératif).

C'est à tort qu'on jugerait cet accent inutile dans certains mots, comme *fér* et *guérro*, où la prononciation française dit assez que ces *e* ont un son ouvert ; car il est bien des mots où cette similitude n'existe pas, par exemple dans *sec*, *permettre* dont tous les *e* sont semi-sonnants en albigeois et ont des

sons tout différents en français, quoiqu'ils soient écrits de la même manière.

Nous n'avons pas hésité non plus à adopter un autre signe prosodique qui facilite singulièrement la lecture et l'intelligence de plusieurs poëtes méridionaux, c'est-à-dire le tréma sur tout *u* qui a le son *ou*. Cet *ü* forme toujours une diphtongue avec la voyelle ou les voyelles qui précèdent : lisez donc : *paüre*, *beüre* (pauvre, boire) comme s'ils étaient écrits : *paou-ré*, *beou-ré*. — *Claü*, *ieü*, *bioü* (clé, je, bœuf,) se prononcent par la même raison *claou*, *yeou*, *bioou* et sont monosyllabes. En règle générale, la lettre *u*, précédée d'une voyelle, a le son *ou*. Il faut admettre quelques rares exceptions; ainsi Gaillard écrit souvent *aur* (du latin *aurum*) au lieu de *or*, et fait rimer *paur* (de *pavor*, peur) qu'il écrit aussi *por*, avec *cor*, *sor* (cœur, sœur), et *Caurs* (Cahors) avec *cors* (corps); preuve qu'il ne prononçait pas *paour* et *Cahours*, comme en vieux français.

Y après une voyelle est toujours mouillé et sonne comme dans Mayence, ou comme l'ï dans *aïeul* et *païen*. Les anciennes éditions d'A. Gaillard n'ont le plus souvent qu'un *i* simple à la place de cet *y*. Nous l'avons scrupuleusement remis partout où il est utile à la prononciation.

Les consonnes labiales *b*, *v* avaient une prononciation analogue et étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, ce qui a donné lieu au jeu de mots de Scaliger sur les gascons : *felices populi quibus* VIVERE *est* BIBERE! Si A. Gaillard se conformait

habituellement à l'orthographe étymologique en écrivant *vido*, *voule*, *veni* etc., il est probable qu'il n'en prononçait pas moins *bido*, *boule*, *beni*, comme de nos jours.

Ch, *j*, *x* ou *cs* et *ps* se prononcent toujours dans le dialecte albigeois, *tz* : *Gabach*, *Jordi*, (Georges), *lox*, *esclox*, ou *locs*, *esclops*, lisez : *gabatz*, *Tzordi*, *lotz*, *esclotz*. Les substantifs terminés au singulier par *c*, *p* perdent ce son au pluriel pour prendre celui de *tz*, (quelquefois de *z*,) de telle sorte que les mots *loc*, *esclop* (lieu, sabot), par exemple, qui ne riment pas au singulier riment au pluriel. Dans un système orthographique rationel que nous n'avons ni pu ni dû nous imposer dans cet ouvrage, on devrait, ce nous semble, représenter toujours les formes contractes de *cs*, *ps* à la fin des mots par la double lettre *x*.

G, se prononce aussi *tz* devant les voyelles *e*, *i* où il est souvent mis à la place de *j* (*Magestat* ou *Majestat* lisez : *Matzestat*); il garde le même son devant toutes les voyelles, lorsqu'il est suivi d'un *i* *(gi)*, ainsi Gaillard écrivait indifféremment *deja* et *degia*, *pléjo* et *plégio* (pluie). D'après cela *Aügié* devait se prononcer autrefois comme aujourd'hui *Aou-tzè*.

Lh, *nh* ont un son mouillé : *palho*, *senhour*, lisez *paillio*, *segniour*.

En, sonne toujours comme dans *bénir*, *énorme*.

Un des caractères distinctifs des dialectes albigeois et *Moundi* est de perdre les consonnes finales *n*, *r* qui passèrent du latin dans la langue romane :

ainsi de *panis*, *manus*, *vinum*, *fenum*, *finis*, privés, selon l'usage, de leur désinence que remplace l'article, on a fait *pa*, *ma*, *vi* ou *bi*, *fe*, *fi*, et de *mulier*, *clarus*, *dare*, *precare natare*, *habere*, *occidere*, (en roman *aücir*) *inhibere*, on a fait *moulhié*, *cla*, *da*, *prega*, *nada*, *abe*, *aüci*, *enebi*. Ce n'est pas seulement à la fin des mots que se montre l'antipathie très prononcée (*) du *Moundi* pour les consonnes *n*, *r*, mais on l'observe aussi dans le corps des mots eux-mêmes, lorsque ces lettres sont suivies d'une autre consonne; ainsi Gaillard écrivait souvent *moustra*, *pessa*, *messoungio*. *efan*, au lieu de *mounstra*, *pensa*, *mensoungio*, *enfan*, et *bousso*, *secous*, *belous*, pour *bourso*, *secours*, *belours*. Ces consonnes *n*, *r*, lorsqu'elles étaient écrites, ne se faisaient presque pas sentir dans la prononciation de certains mots (**), de telle sorte qu'on ne croyait pas user d'une licence poétique en employant des rimes comme celles-ci :

Ieü aymi may mena dos houros l'*haste*,
Que fa soupa d'yoüs moussur coumo un *pastre* (***)

. . . .

Ieü nou souy pas boussi home de *lettros*,
Car en moun tens éy fachios cent *carretos*.

(*) Voy. une curieuse brochure (in-8: Digne, 1840) de M. le docteur Honnorat, intitulée : Projet d'un dictionn. provençal-français etc.

(**) Par exemple dans MOUSSUR, écrit au lieu de MOUNSUR et qu'on prononce MOUSSU.

(***) Vers adressés à M. de Santorse au sujet d'un mauvais souper que fit A. Gaillard chez M. de Pierre-Buffière un vendredi et EN DOUBLANT LE PAS, parce que le roi envoya un page dire à M. de Pierre-Buffière de l'accompagner à la chasse et qu'il était déjà à cheval.

Auger Gaillard parlait la langue albigeoise ou rabastinoise, ainsi qu'il l'appelle quelquefois, à peu de chose près comme on la parle aujourd'hui dans sa ville natale : sauf quelques mots tombés en désuétude, certaines inversions vieillies et des désinences modifiées (*), elle est indentique. Nous nous bornerons à ce petit nombre d'observations destinées à rendre la lecture de cet ouvrage moins difficile, car nous sentons au-dessus de nos forces de noter ce chant naturel de la langue *Moundine*, et de faire comprendre la douce harmonie qui flatte l'oreille lorsqu'elle est bien accentuée (**).

(*) Par exemple : PENSABO, AGUÉSSO employés pour PENSABI, AGUÉSSI (je pensais, que j'eusse), et la 3. pers. du pl. de l'ind. imparf. des verbes en I et en E que Gaillard terminait presque toujours en IOU (VENIOU) et qui est aujourd'hui régulièrement terminée en ION (BENION, ils venaient). Fallait-il mettre un tréma sur l'U final, afin qu'on prononçât VENIOOU ? Nous l'aurions sans doute fait, si nous n'avions entendu prononcer dans les montagnes de l'Albigeois, limitrophes du Rouergue et du Querci, où la langue populaire s'est conservée plus pure que dans les plaines voisines du Toulousain, ABIOU, DOURMIOU, tout aussi souvent que ABIOOU, DOURMIOOU.

(**) On pourrait dire qu'en général les intonations portent sur les pénultièmes, sur les Y mouillés qui forment toujours une diphtongue avec la voyelle qui précède, sur le É et les Ü ; mais comment apprendre autrement que par l'usage, que BESI, signifie je vois, ou voisin, selon qu'on fait porter l'accent tonique sur la première ou sur la deuxième syllabe !



Errata des Poésies.



Page 18, vers 3, *au lieu de :* El n'es à donat touts, *lisez :* El n'es donat à touts.

Page 27, note *, lig. 1re, *au lieu de :* maitint les protestants, *lisez :* maintint les protestants.

Page 30, vers 13, *au lieu de :* lous que m'alébi, *lisez :* lous que malébi.

Page 148, vers 11, *au lieu de :* noun pas qu' ieü, *lisez :* noun pas que ieü.

Page 153, vers 2, *au lieu de :* un pages ou jousiou, *lisez :* un payén ou jousiou.

Page 170, vers 18, *au lieu de :* lou Rey fa l'a pax, *lisez :* lou Rey fa la pax.

Page 217, vers 3, *au lieu de :* cartié de l'art, *lisez :* cartié de lard.

Page 220, vers 9, *au lieu de :* à el y dediados, *lisez :* à el éy dediados.

Page 236, vers 17, *au lieu de :* Jamay els n'en poupat, *lisez :* Jamay els n'an poupat.

Page 245, dernier vers, *au lieu de :* moun ginou, *lisez :* moun gipou.

Page 279, vers 9, *au lieu de :* pour les liqueurs, *lisez :* pour les ligueurs.

Page 288, dernier vers, *au lieu de :* la paüro gougiato, *lisez :* A la paüro gougiato.



LOU BANQUET

D'AUGIÉ GAILLARD

ROUDIÉ DE RABASTENS EN ALBIGES

Alqual Banquet a bél-cop de sortos de méises, per so que tout lou moun n'es pas d'un goust.

Lou tout dediat

A Moussur de Séré

Seignhour de Courounsac

1583.



Lou Banquet.

A MOUSSUR DE SERÉ,

Seignhour de Courronsac,

AUGIÉ GAILLARD,

Soun fort houmble serbidou, salut.



Moussur moun grand amic, el a degia lounc-tens
Que ieü Aügié Gaillard, del loc de Rabastens,
Abio fort grand desir de vous da qualque caüso
De so que moun petit entendomen counpaüso,
Per vous da passo-tens; mais eiü nou poudio ges,
Jusquos aros qu'éy fach coumo féc un pages
Del prép de Rabastens, qu'abio forso d'arados,
Et per las fa crubi las abio pla laürados:
Mas péys en crubisous el fouréc fort troublat
Que per las fa crubi n'abio bouci de blat,

Et calio qu'el layssés vaqua soun labouratge :
Entro qu'un soun amic, fort noble persounatge,
Li demandéc un jour : « Et que fas-tu, pages,
» Touts lous aütres crubissou et tu nou laüros ges? »
» Helas! so diséc-el, ma bordo es touto présto,
» Setat que n'éy pas blat,mas re pus nou me resto! »
Lou moussur ajoustéc, de blat nou sio questiou,
Ieü t'en bailharéy prou, mas qu'el tournes l'estiou.
Et l'in prestéc bint sacs touts ples daquio la cordo.
Que péys incountinen el féc crubi sa bordo;
Mas del paga l'estiou bouci non falhiguéc,
Car el li pourtéc tout lou blat qu'el culhiguéc;
Amay per demounstra qu'éro de bouno paguo
El lou feséc puléü purga de la viraguo;
Et péys incountinen al bél mitan del sol
Lou feséc ensaqua dedins un bél lensol
Oubrat à tout lentour; péys lou pages coumenso
D'ana sus lou qu'abio fournido la semenso,
Et li diséc : « Moussur, dins un lensol poulit
» Ayci vous faü pourta tout lou blat qu'éy culit. »
Lou moussur respondéc, estan entre dos portos,
« Helas! coussi, pages, tout lou blat tu me portos? »
Per tal, so diséc-el, que vous, moun boun seignhour,
Etz caüzo que ieü éy fach vale moun labour.
Lou moussur lou prenguéc, et péyssos per sa peno
Li déc incountinen d'escuts uno trenteno,
Per tal qu'agués mouyen de fa tourna laüra.
Et per aquo, Moussur, tout lou mounde saüra
Qu'à prepaüs de paüriéyro et de fa crubri bordo,
Del be que m'abéts fach encaros me recordo;

Car ieü abio ta mal coumo loudit pages
Qu'abio sa terro présto et de blat n'abio ges.
De rimos ieü abio en lenguo de ma mayre,
Mas pas un soul ardit per paga l'emprimayre :
Mas del viatge de Rioux encaros me soube
Que de me mena là me féretz un grand be !
Car aquo me valguéc bint frans et dabantatge,
Et péyssos lou placart que féri d'aquel viatge
Que del vous dedia aguéri boun coussel !
Car vous me déretz péys pla d'escuts del soulel.
Per aquo ieü de vous cal que me rejouïsquo
Quant besi que boulétz qu'un paüre pouëto visquo.
Car d'aütres cox escrich ieü éy amay de dous,
Que jamay nou m'an dat tant coumo féretz vous.
En tout que lour escrich durabo dabantatge.
Mas qu'elis disiou péys coumo un sot persounatge
Noumat Dyonisius, qu'el d'argen prometéc
A un sounur de sistre, et péys el l'affrontéc;
Car coumo lou paüret demandéc soun salari
Lou maübés li diséc : « Holà, ieü te declari
» Qu'en sounan debant mi tant de plase as tu pres
» Coumo ieü t'escoutan. » Et nou li dounéc res.
Anats da passo-tens à talos gens bigiarros
An rimos o vioulouns, o dan luts et guitarros!
Se l'on pagabo aytal Matheli et Pounset (*)
Ta mal d'aquo d'aqui rempliriou lour bourset.

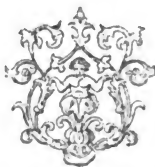
(*) Célèbres ménétriers de Toulouse qui rivalisaient en conduisant chacun une BANDE de violons. Le premier s'appelait, suivant la Biogr. Toulous., Gaillard Taillason, dit Mathelin, et fut nommé roi des violons de France par Louis XIII. On le fait naitre vers l'an 1580 et mourir eu 1647. Ces dates

Ah! Moussur moun amic, cértos quant l'on y penso;
Bélo caüso soun gens qu'an qualque counoyssenso!
S'ieü nou me fous fisat jamay sounque d'un loc
Mas rimos se poudiou esta lounc-tens al croc;
Car ses vostre secours, en deguno maniéyro,
Ieü nou las poudio pas fiqua los en lumiéyro,
Ni tapaüc las pourta emprima dins Paris,
Vesen que cado cop moun argen me taris.
Mas an d'aquels escuts que del placard me déretz,
Et d'aütre bél argen que vous péys me prestéretz,
Ieü me souy pla penat d'ana meü lou gran pas
Tout drech daquio Paris, per emprima moun cas.
Et quant es estat fach, an touto diligenso
Ey imitat aquel qu'empruntéc la semenso;
Que péys o pourtéc tout an aquel boun seignhour
Que li prestéc lou blat per crubi soun labour.
Et coumo crubeléc purmiéyromen soun blat,
Ieü éy puleü aysso purmiéyromen criblat,
S'enten que n'éy tirats touts aquelis mouts grasses
Quels Albigeses disou et toutis lous Rouërgasses.
Et coumo lou metéc en un lensol oubrat,
S'entendio qu'el calio qu'el libre fous daürat;
Louqual éy fach daüra parten de l'emprimayre
Dedins Paris meteüs, aquo d'un boun librayre.

sont positivement fausses; car Auger Gaillard parle de Mathelin comme d'un habile musicien dans ses OBROS, de 1579. Dastros a dit dans son ode à Goudoulin:

Toulouse tengue per miracle
Soun Sant-Sernin é soun Basacle,
La béro Paülo é Matelin.

Jamay ieü n'éy voulgut tout blanc boun fa presen,
Car ieü me souy pensat qu'es aytal pus plasen.
L'on vey qu'un pouticari el daüro las pelluros,
Puleü que nou fa pas las doussos counfituros,
Quant el las vol pourta en un home d'hounour,
Per tal qu'el las pren péys de milhouro fabour.
Encaros que moun libre el sio de touts lou pire,
El nou restara pas per aquo de fa rire;
Encaros qu'el sio fach en lenguo d'Albiges,
De vous da passo-tens el nou restara ges.
S'el *Testamen del Porc* ligétz en un chapitre,
Per ta fachiat que siatz quant et quant seretz vitre,
Tout esprés ieü l'éy fach per vous da guarisou
Amay per vous garda de qualque languisou;
Per so que vous aymats toutos caüsos plasentos
May cinq cens milo cox que las gens mal disentos.
Per aquo tout per vous ieü l'éy fach imprima,
Vous pregan humblomen del prene de ma ma;
Car ieü de tout moun cor cértos lou vous uffrissi,
Amay souy tout-jour prest per vous fayre serbissi
En pregan lou boun Diou que d'amoun nous regardo,
De vous teni tout-jour en la sio salbo gardo.





AUTRE ÉPISTRE

AU SUSDICT MONSIEUR DE SÉRÉ,

Faicte en François.



Monsieur, après l'Epistre en ma langue Albigeoise
M'en vay forger une autre en ma langue Françoise.
Depuis qu'on est en bal faut bien ou mal dancer;
Or sus, donc, bien ou mal je m'en vay commencer.
Monsieur, il y a longtemps que j'avais grand désir
De vous faire un présent, pour vous donner plaisir,
De quelque livre mien de ma sotte poësie.
J'ay donc faict cestuy-ci selon ma fantaisie.
Pour le vous dédier mon cœur m'y a induit;
La plus grand part j'ay faict et l'autre j'ay traduit.
Il est certes mal faict, mais vous prendrez patience
De le lire, sçachant que je n'ay pas grand science.
Il y a tantost trois ans, comme avez entendu,
Qu'en fis imprimer un; mais il fut défendu
A l'imprimeur et moy de ne le mettre en vente,
Qui fut de perte à moy des escus plus de trente.
Je cuiday tout quitter, cela me facha fort;
Mais je me pensi lors que je me ferois tort,
Veu que n'avoy moyen de faire des charrettes,
Et que je ferois mal d'abandonner les lettres.

Et puis il me souvient de ce que Platon dit :
« Cil qui laisse, dit-il, la vertu par despit
Est semblable à l'enfant, quant quelqu'un luy arrache
Des mains ce dont il joue; incontinent se fache
Et jette par despit le reste promptement
Soit ou formage ou fruit, combien qu'il soit gourmand. »
Je n'ay pas faict ainsy : mais j'ay voulu poursuivre
Les lettres, et depuis j'ay faict ce petit livre.
Ceux qui me vouloyent mal, quant l'imprimeur me fit
Le livre que j'ay dit, firent lors mon profit;
Car j'ay cogneu depuis qu'ennemis adversaires,
Aux hommes bien souvent sont très-que nécessaires.
Cela s'est assez veu, je ne suis pas menteur,
Et qu'il soit vray, Monsieur, j'allègue icy autheur.
Un sot voulant tuer d'une estocade un homme
Nommé Prometheus, en la ville de Rome,
Luy perça l'aposthume estant dedans son corps;
Au lieu de le meurtrir il le guérit alors.
Ainsy les ennemis de mon premier ouvrage
Me pensans faire tort, me firent lors plus sage.
Je me suis advisé depuis cela souvent,
Et me semble que suis maintenant plus sçavant.
Mes ennemis ont dit que mon œuvre première
Ceste-cy devoit estre, et la mettre en lumière,
Disans que c'eut esté mon grand avancement
Si ceste j'eusse faict à mon commencement.
De croire leur conseil je ne fusse esté sage,
Sans esbaucher plustost quelque meschant ouvrage.
Quand un peintre veut peindre ou faire rien de bon,
Plustost ce qu'il veut faire il trace d'un charbon.

Jamais je n'ay voulu commencer cet ouvrage
Sans faire l'autre livre, à fin d'estre plus sage.
J'ay faict comme l'on fit à un prince tyran,
Dit Galéas Marie, estant duc de Milan,
Lequel duc estoit fils d'un nommé François Sforce
Qui les femmes prenoit et les filles par force;
Vice qui le rendit odieux grandement
Aux étrangers et siens, et dont finalement
Luy en print mal; car deux luy ostèrent la vie,
Ne pouvans supporter sa trop grand vilenie.
Et comme ces galans le voulurent meurtrir,
Jamais ledit tyran n'osèrent assaillir,
A cause qu'il estoit un fort beau personnage.
Ils n'osèrent alors luy faire aucun dommage;
Mais un nommé André, lequel estoit natif
De Milan, le fit peindre en un tableau au vif,
Contre lequel donnoit si souvent d'une espée,
Qu'à la fin le tyran eust la gorge coupée.
En ceste façon là continua si fort
Que dans un temple après il mit ce duc à mort (*).
Si cestuy n'eust trouvé ceste façon de faire
Jamais ne fut venu au bout de son affaire.
Ny moy de ce livret, si l'autre n'eusse faict,
Combien que cestuy-ci n'est pas du tout parfaict;

(*) Jean André Lampugnani assassina le duc Galéas Sforza dans le temple St-Étienne de Milan, le 26 décembre 1476. Depuis plusieurs jours il s'exerçait à l'escrime avec des poignards pour acquérir plus d'agilité et s'accoutumer à l'image du péril qu'il allait braver (Voy. S. de Sismondi). Une des pratiques occultes de la magie consistait à piquer d'aiguillons le portrait ou la statue de cire de celui qu'on voulait maléficier.

Mais il me semble bien qu'il est mieux faict que l'autre,
Car avec cestuy-là que j'ay cogneue ma faute.
Il faut estre barbier plustost que médecin,
Tout sanglier que l'on voit a esté marquassin,
Tous les boucs de la terre ont esté des chevreaux,
Et tous les bœufs aussi ont esté des taureaux;
Il faut estre soldat plustost que capitaine;
Encore je diray une chose certaine,
Un apprentif de luth ne peut faire un fredon,
Il n'y a cuisinier qui n'ait esté lardon;
Sans avoir esté clerc l'on ne peut estre prestre,
Il faut estre apprentif avant qu'on soit bon maistre.
Non point que je le sois, ny le seray jamais,
A mes vers se coignoist, car ils sont mal *rimez;*
Et je crain qu'on dira que je ne suis pas sage
De vous avoir offert un si mal faict ouvrage;
Mais Licurgus, le roy des Lacédémoniens,
A escrit que les dieux, leur offrant petits biens,
Estoyent aussi contens que d'une chose grande;
Pourveu que de bon cœur on leur en fist offrande;
Et Caton qui estoit d'un si grand esperit
Me faict ressouvenir d'un mot qu'il a escrit,
Qui dit : *Ne dubites parva impendere*
Cum res tibi magnas vis tu demandare...
« N'ayes honte, dit-il, petit présent donner,
Combien qu'un grand présent tu veuilles demander ».
Voylà que c'est, Monsieur, d'avoir leu quelq'histoire.
De lire n'est pas tout, car il faut la mémoire.
Ce brave Caton-là et Lycurgus aussi
M'ont tous deux incité à vous offrir ceci.

S'ils m'ont mal conseillé à eux vous en faut prendre,
Car jamais autrement n'eusse osé entreprendre
De le vous dédier, pour ce que c'est un rien,
Priant le Tout-Puissant de vous donner tout bien.

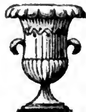
Je suis Auger Gaillard, autheur de cet ouvrage,
Lequel j'ay faict icy pour mander en tous lieux.
Il est faict en françois et en mon sot langage,
Pour faire gazouiller les jeunes et les vieux.
Je l'ay faict un peu mal, le pouvant faire mieux,
A celle fin qu'on die : « Ah! c'est Auger Gaillard. »
Si je l'eusse mieux faict, quelques sots envieux
Eussent peut-estre dit : « Cecy a faict Ronsard. »



AUGIÉ ALS EMBEGIOUSES.



Tantos gens legiran en Franso
Moun libre per s'en péys trufa,
Que n'es en touto lour pouyssanso
Un coumo aquest' ne poude fa.





SONNET.

L'autheur démontre icy qu'il faict plus ses rimes par nécessité que pour estre veu.



Pour me glorifier je n'ay point faict ce livre,
Ny pour penser aussi mon nom éterniser.
Je l'ay faict seulement pour voir et adviser
Si l'estat de rimeur me donneroit à vivre.

J'ay un autre mestier, lequel je voudrois suivre,
Qu'est l'estat de rodier qu'il ne faut mépriser;
Mais il me cousteroit de faire authoriser,
Et tout le bien que j'ay ne vaut pas une livre.

J'ay garnie boutique à mon pays deux fois,
Que tousjours m'ont pillé mes outils et mon bois :
Et me voyant pillé, il faut que je vous die,

Que me suis mis à lire et à rimer aussi;
Mais pour autre raison je n'ai point faict cecy,
Sinon tant seulement que pour gaigner ma vie.





PROLOGUO D'AUGIÉ

A MOUSSUR DE SÉRÉ.



Moussur, ieü vous éy demounstrat en rimo la rasou per que vous éy dediat lou libre, et aros ieü vous voli demounstra en proso, s'el vous play, per que l'intituli *Lou Banquet*. La rasou es per so que vous me menéretz en un banquet qu'el éro lou pus bél et milhou aprestat que n'agio vist en ma vido. Mas el me soube qu'en nous retournan, dous o tres vous diserou que las viandos d'aquel banquet érou mal préstos et mal apareilhados; et vous, encaros que saüguéssetz lou countrari, lour disérets que lous satges homes nou y van pas pourta lours cors per lous rampli coumo qualque bayssélo, sounque per intensiou d'y passa lou tens; et quant ieü entendéry vostre dire me penséry que ieü éro vostre drech cousinié, et me souy azardat de vous prepara aqueste *Banquet* per accoumply vostres desirs. Vous troubarets que aysso n'es pas banquet de gens gouludos, ny may d'aquels banquets que fasiou lou tens passat lous Egypsiens, qu'érou tristes; car lour coustumo éro que quant touts éroun en taülo, péys un lour mounstrabo uno nouthomio sequo del cors d'un home mort, et lour disio : « Soubenguo vous qu'en breü de tens toutis vendretz aytal ! »

Cértos, Moussur, vela de paüres banquets : car en loc de lous fa resjouy, ana lour parla de la mort per lour fa perdre lou goust, aquo d'aqui es à fa à qualques hostes que vouldriou que l'on nou mangés gayre et que l'on lous pagués fort pla. Mas on va en un banquet per s'y resjouy, coumo vous disiats an aquels que ieü velguo dire. Qu'el nou sio bou de nous soubeni de la mort ? Nou. Mas el y a tens et tens. Aqueste banquet n'es poun d'aquels tristes, car el es quasi tout de passo-tens, coumo ieü cresi que vous lou voulétz, et noun pas per rempli lou ventre. Lous que van als banquets per gourmandiso sou de sots; car las viandos nou se debou prene sinou coumo las medecinos, que on las pren tan soulamen per nous guari, et l'on nou deürio prene lou repays sounque per escanti la fam. Nous vesén souben que lou trop mangia et lou trop beüre, en loc de nous guari et de nous alounga la vido, es caüso de la mort de forso gens : car de là s'amassou las malaütios dedins lou cors, per estre trop ples, puleü que per estre trop bégis ; et souben l'on es empachiat à fa n'o sourti et d'o fa digieri, may que noun pas à n'o recruba; et cal ana courre serqua lous medecis et poutiquaris que pourtou crestéris et antimoyno, coumo qui va cerqua un furet per tira lou counil d'uno croso, o coumo d'aütros coumparasous que ieü vous aleguario, mas que nou voli pas parla ta lourdomen; car ieü ne parli prou en d'autres locs, à moun grand regret, mas que lou lengatge seporto. Ieü vesi que lous

Egyptiens del tens passat fasiou fort pla, qu'els fendiou lous homes quant érou morts et enbalmabou lou cors, et dedins la ribiéro gitabou touts lous budéls et ventralios, disen que tout aquo éro propromen lou vray infer de nostre cors, per so que l'ont coumet bélcop de mal quant els soun remplits de tantos viandos. Mas lou vray moyen es de s'en garda tant que l'on pot, et per nou mettre foc sur foc, ni viando soubre viando, ni vi sur vi, el serio bou que tals gouluts enseguiguéssou lou tour que féc lou rey Philippus lou payre d'Alexander à sas gens : que qualqu'un lou coubidéc de soupa estan als cams, se pensan qu'el y vengués an paüquos de gens, et coumo lou viguéc veni an grando troupo, el fourèc fort troublat, vesen qu'el n'abio aprestado gayre de viando. Philippus, counoyssen qu'el éro troublat d'aquo, mandéc secrétomen joust mas à sas gens qu'els gardéssou plasso per la fougasso que l'on debio mangia. Sas gens o cresen, en l'attenden esparniabou las viandos que lour fourou presentados, de sorto qu'elos suffiguérou largiomen à touto la troupo. Encaros que l'on jougués de tals tours an aquels que mangiou trop, on nou fario sounque lour pourfiéch. Mas à prepaüs que lous banquets noun soun pas apareilhats al grat de touts, ieü cresi be qu'aquet' nou fara pas de mens. Nou m'en douni pas gayre dels aütres, mas qu'el plasio à vous et à vostres amix. El es vertat que ieü vouldrio countenta tout lou mounde; mas qu'el es ta dificil de countenta tous

fantastix, coumo de fa un acoutromen à la luno que li vengués pla; car un cop elo es d'uno sorto et tantos d'uno aütro ; un cop elo es redoundo, tantos coumo miéch fourmatge, tantos coumo uno faütz. Aytal sou, so-disio Cleobulus, lous fols et lous fantastix; car elis an tantos embegio d'uno caüso et tantos d'uno aütro, qu'el es impoussible de mettre fi à res que lour plasio, à caüso de lours dibers desirs; talomen qu'un paüre poëto es counstrent de fa coumo lous sansounayres : quant sounou debant la porto d'un catoulic, sounou de cansous; quant sounou debant la porto d'un de la relegiou, sounou de salmes; et de la fayssou countentou tout lou mounde. Per aquo ieü éy mesós ayci de bounos caüsos, amay de petitos fadesos per countenta touto sorto de gens.





SALME I.

Beatus vir qui non abiit. (*)



Ben-hurous es fort grandomen aquel
Qu'an lous mayssans n'es anat al coussel,
Et que n'amuzo al cami dels pequayres,
Ni nou se séy sur lou banc dels mouquayres;
Mas qu'en soun cor el a nostre Seignhour
El li soube d'y pensa néch et jour.
Un tal sera coum'un grand albre viou
Plantat al pé de qualque fort bel riou
Et que soun fruch el porto en sa culido,
Delqual sa ramo on nou vey pas blasido.
Un home tal hurous el sera fort
Et soun labour vendra tout à boun port.
Mas lous mayssans un tal grand bé n'aüran,
Car à la pailho elis ressemblaran,
Qu'es fort menudo et qu'el ven la neporto.
Els et lour fach vendran d'aquelo sorto.

(*) Imité de la traduction française faite par Cl. Marot à la prière de Calvin, et publiée pour la première fois à Genève en 1543, et ensuite à Paris en 1552. « ... de dire que nous puissions avoir dévotions à prières sans y rien entendre, c'est une grande mocquerie... Nous avons le commandement exprès du St-Esprit, que les oraisons se fassent en langue commune et congneue au peuple. Et dit l'apostre que le peuple ne peult respondre Amen, à la prière qui a esté faicte en langue estrange » (J. Calvin.)

Al jutgiomen lous reproubats traydous
Nou seran pas mesclats demest lous bous.
Car lou boun Diou toutis lous bouns el vech
Et li soube de lour garda lou drech,
Et lour dara per tout-jour recoumpenso;
Mas el n'aüra bouci de soubenenso
Dels que nou van lou cami drech de Diou,
Els et lour fach vendran en perdissiou.



A TOUTS MOUS AMIX.



Mous bous amix qu'étz en aqueste rialme,
Se vous troubatz qu'aqueste poulit salme
Sio pla fiquat en lenguo d'Albiges,
Un aütre cop en d'aquest' sot lengatge,
Se Diou o vol, ne metréy dabantatge;
Mas pel presen ieü nou gaüsabo ges.





A AUGIÉ GAILLARD.

En lengatge d'Agen.



El n'es premes à touts que per l'houro presento
On se posquo abeüra de l'ayguo del rouci.
El n'es à donat touts de prene lou souci
De pensa sur lou roc que Parnas on nomento.

De pode debisa lou pastou se contento
De sas caros amous que lou fan tout transi,
Et tout polidomen el canto per aci
A trabés de rastouils lou féc que lou turmento.

En ton Rabastines, Aügié, tu fas aytal
Quant tu nou prenes re sounque de ton cazal,
Talomen que las gens dedins lou cél te bouton.

Tu me dis es la fon on tu te bas plonga?
Tu me dis es lou péch on tu t'en bas songa?
Fasen emmerbilla touts aquels que t'escouton?

P. Chambon.





Si les opinions des vieux Pythagoriques
Avaient lieu entre nous avec leur changement,
Je dirois ton esprit retiré des antiques
Nous donnant quelque foy de leur remuement.

Jul. Cæs. de Vaurs.



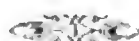
Augier, ton Albigeoise lyre
Qui contente les plus sçavans,
Induira chacun à te lire,
Te sauvant de l'oubli des ans.

D. de Cazenove.



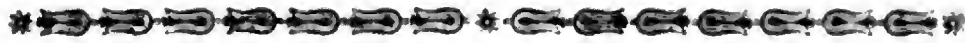
A. GAILLARD AU SIEUR DE CHAMBON.

En lengatge d'Agen.



Chambon, se del Bartas vostre frayre d'escolo
El a fach retounti per sous escrits soun laüs,
Perque vostre cabal vous tenétz tant enclaüs
Que coumo sa Semano et sa Judith nou volo?
Vous abétz compaüzat un libre per Franceso,
Qu'es tout de sas amours un libre qu'es fort bél:
El merito d'ana voula jusquos al cél,
D'el cacha faséts tort à la térro Ageneso (*).

(*) Ce livre est encore inédit. Le manuscrit a disparu depuis peu d'années de la Bibliothèque publique d'Agen.



A AUGIÉ GAILLARD.



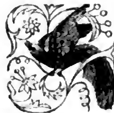
N'ÉRO pas gran pecat que tu hesses carretos,
Et que ta paüromen tu perdoussos toun tens
Per leycha ses renom toun loc de Rabastens,
Puch que tu saves ha de tant beros caüsetos?

Aügié, toun caramet, tous vers, tas cansounetos
Contentaran l'esprit de forso honestos gens,
Que te donaran loc entre lous mens sabens
Quant heyt brugi ta lein lou brut de lours troumpetos.

Dap touts tous herromens tu nou t'aürés bastit
Nat laüs de toun tribal que n'agousse perit;
Lou tens dam-bét medich consumis touto caüso.

Mas tout versets plan heitz viüran tout à jamés,
Encon que nou sion pas estats vistz des prumés,
Et te daran un nom que n'aüra fin ni paüso.

G. Falachon.





SOUNET D'AUGIÉ

Que n'a pas voulgut requatta dous sounetz que li vouliou da qualques layrous.



Ieu n'ey jamay voulgut que cap de persounatge
M'agio dat de butins per moun libre farci:
Un souldat serio sot de carga soun rouci
Del pilhatge d'aütru, quant el a prou bagatge.

Ieü éy per fa aquest' libre, amay de l'abantatge
Res de picouregat nou voli dins ayci;
Et péys, ieü n'éy que fa d'estre vantat bouci.
Un méstre es prou vantat quant el fa bél oubratge.

Aquels me vouliou da dous sounets fort poulits;
Mas qu'elis de Rounsard lous abiou reculits.
Ieü lour éy dits, Messus, nou siats poun ta vantayres,

De vous ieü lous pendrio, s'érou de vostre cru,
Mas nou lous voli ges per so qu'els sou d'aütru:
Jamay ieü nou seréy d'aquelis requatayres.





RESPONCE D'AUGER

A un rimeur qui luy envoye une rime à la maison de Monseigneur de Panat, comme l'on vouloit souper.



Rimeur, qui m'envoyez ceste rime si tard,
Vous en voulez je croy au pauvre Auger Gaillard;
Car l'on voit maintenant qu'il est temps de souper,
Mais vous, fin cauteleux, afin de m'attraper,
Avez mal espié le temps pour vous respondre.
Venez icy demain : car je vous veux confondre :
Car j'entends quelque peu de la poësie l'art;
Mais rimer ne sçaurois pensant en autre part.
Comme je suis en table, il vous faut estimer
Que j'ay le cœur au plat et ne sçaurois rimer.
Laissez-moi donc souper avec mes bons amis,
Et vous aurez demain ce que vous ay promis.
Mais vostre intention est, je pense, peut-estre
Que souperons tous deux ensemble après le maistre.
Je réponds quant à moy qu'il n'y a homme au monde
Qui se fasche si fort d'estre en table seconde.
Quand l'on me fait souper à la seconde table,
D'un asne il me souvient qu'est au coing d'une estable,
Qui mange les reliefs qui tombent sous la cresche
Des autres grand'chevaux; mais faut cacher la mesche,
Car quelqu'un diroit puis que personnes honnestes
Accomparer je veux à de méchantes bestes :
Mais vous en estes cause, ou vostre messager,
Me voulant faire escrire alors qu'il faut manger.



SOUNET A LAS GENS GALANTOS.



Messus, ieü souy marrit que las gens fantastiquos
Me troublou de rima, beléü b'abéts saügut?
Mas ieü n'entendi pas d'abe moun tens perdut;
Car las rimos que faü nou soun pas heretiquos.

Ieü aymi may rima que fa de prounestiquos,
Et dels satges ieü souy cent cox milhou vengut.
Nou ses caüso, Messus, car Diou a defendut
De fayre d'almanachz (*) et d'ezuros publiquos.

Ieü laissi lour ezuro et lour prounestiqua.
De tal troumpur mestié nou me voli fiqua;
Touts lous que fan aquo mal de pipos lous vire;

Car lour prounestiqua et l'ezuro qu'els fan,
Se fa per fa mouri las paüros gens de fam,
Et ieü n'éy fach aysso sinoun que per fa rire.

(*) Les almanachs contenaient alors des pronostics basés sur la fausse science de l'astrologie judiciaire que Catherine de Médicis avait remis en grand honneur. « Mais Henri III défendit en 1579 à tout faiseur d'almanachs d'avoir la témérité de faire des prédictions sur les affaires civiles ou de l'état, ou des particuliers, soit en termes exprès, ou en termes couverts. » (Encyclop. V° Almanach.)





A TRES HAUT,

Tres chrestien, tres illustre, tres puissant, tres magnanime et tres vertueux Prince et Monarque

HENRY DE VALOIS,

par la grâce de Dieu, Roy de France et de Polongne.

AUGER GAILLARD,

Son tres humble subject et tres fidelle serviteur, petit apprentif du mestier de poësie en langue Rabastinoise, désire salut, prospérité et santé.



Noble Rey de la Gaülo et de Franso l'hounour,
Que d'aquel tant bél lys vous éts la vrayo flour,
Qu'éts nascut et sourtit d'un tal noble lignatge!
Coumo de l'albre bou el sort lou bou frutatge,
Aytal vous descendéts de l'illustre Clovis,
De Pepin, Charlemanio et del rey sant Louis,
De Philip de Valois, de Charles-Quint lou satge,
De Louis debounayre, aütre gran persounatge,
De Frances vostre bél, qu'aymabo grandomen
Las lettros et vertut et gens d'entendomen.
Et vous soul vous passats de touts aquels la glorio.
Vous pregan humblomen mettre en vostro memorio

Un rimayre noubél, noumat Aügié Gaillard,
Del loc de Rabastens, et roudié de soun art.
Sounque de paüc en ça que qualque canailhasso
Me panéroun à mi la mio paüro pigasso,
Amay me derraübérou aytal mous ferramens,
An la mayssanto guerro, et touts mous estrumens.
Vesen qu'on m'a dostats touts mous moyens de viüre,
Ieü me souy azardat, moun Rey, de vous escriüre :
Mas be me costo prou per un coumensamen,
Jamay nou me troubéri en un tal pensamen;
Car ieü me souy troubat en cinq cens escalados
En rancountros, assaüts, cubért de pistolados,
Amay me souy troubat assigiat fort souben,
Que n'abian sounque d'aygo et qualque paüc de bren ;
Mas ieü en tals affas abio may de couratge
Milo cox que n'éy pas fasen aquest' oubratge.
Jamay paur de tan prép nou me sasiguéc mi,
Qu'un cop me souy pensat demoura à miéch cami :
Coum'un Icarus féc quant tal qu'uno passero
Voulguéc passa la mar an sas alos de cero;
Et quant vouléc trop naüt, lou soulel li foundéc
Las alos qu'el abio, péys dins la mar toumbéc.
Que me fa soubeni d'uno autro grand' fadeso
Qu'un fort sot Italien abio aytal entrepreso
(De fadeso jamay degus nou ne guaris);
Dos alos se féc fa de telo dins Paris,
Et péyssos el mounctéc dessus la tour de Nelo,
Disen qu'el voulario coumo uno tourtourelo,
Que cinq cent milo gens o may féc amounta,
Quand passa la ribiéyro el s'anabo vanta,

Et prenguéc la voulado an sas alos de telo
Et toumbéc coumo un porc prép de la tour de Nelo;
Que se penséc trinqua, so m'a-l-on dich, lou col.
Per aquo dounc éy paur que ieü souy un grand fol
D'abe entreprez d'escriüre à un tal persounatge;
Mas, Siro, que diriats que me douno couratge
Et m'a fach azarda de vous fa aquest' escrich?
Per so que cinq cens milo homes de be m'an dich
Que vous éts tout-jour ple de bountat et clamenso,
Et qu'éts accoustumat de douna à touts aüdienso;
Tant al paüre qu'al riche, et al paüre pages
Coumo à un grand seignhour o à qualque bourges:
Amay à l'inoucen coumo à l'home de sensio.
Qu'es la caüso per que ieü ey preso lissensio
D'escriüre tout aysso à vostro Magestat,
Ses qu'en aquel qu'éy dich me sio bouci arrestat.
Et péys dedins Plutarquo éy troubat, en dous verses,
Que d'uno paüro fenno un Xercés, rey des Perses,
De boun cor un presen d'elo lou prenguéc el,
En tout que nou li déc que d'ayguo amb'un boutel.
Que per aquo moun sot entendomen agachio
Qu'encaros que ma rimo elo sio fort mal fachio,
Vous nous restarets pas la prene en bouno part,
Ta pla que se venio de Péyres de Rounsard.
Vous nou creyriats jamay beléü en cap de sorto
La bouno voulountat que tout lou moun vous porto;
Per so qu'an entendut qu'abéts bouno intenciou
De garda vostre edit de pacificaciou (*);

(*) « La volonté de Sa Majesté est en tout disposée à l'entretenement de son

Et lour abéts mandat per touto asseguranso
Moussur de Matignoun un Mareschial de Franso (*),
Et moussur de Beliébro (**) abéts mandat amb'el
Louqual es conseilhé en vostre gran coussel,
Amay surintenden de l'argen de finanso.
Que touts dous s'y sou fayts de touto lour pouyssanso
Per aqueste païs mettre en executiou
De fa garda l'édit de pacificaciou;
Car tout lou moun s'aten an aquesto veguado
Que la noubélo pax sera milhou farguado
Que noun pas cap de pax de las des autres cox;
Talomen que degia l'an remeso en touts lox
En despiéch dels boulurs et lous de lour semblanso
Que nou fan que troubla vostre rialme de Franso.
Que malhur sio dessus lous que volou fa mal
Quant nou van guerregia pel rey de Portugal!
O countro l'Espaniol, per tal d'empli lour bourso
D'aquels doubles ducats que fan en Saragourso,
Et de rialles et rials et doubles pistoulets:
Et s'elis sou montats de mayssans argoulets

édit (celui de Fleix, du 26 novembre 1580), selon les témoignages qu'elle en rend, ayant tout freschement dépesché M. le mareschal de Matignon et le sieur de Bellièvre de sa part vers le roy de Navarre, pour pourveoir à toutes choses qui restent à effectuer de sondit édit et remédier aux contraventions ».— Instruction de M. le prince de Condé à ceux du Languedoc, du mois d'octobre 1581. (Hist. gen de Lang., t. V. pr. p. 272.)

(*) Jacques Goyon de Matignon maitint les protestants calmes en accueillant leurs plaintes et leur rendant une exacte justice. Il fut élevé en 1579 à la dignité de maréchal. C'était, dit Brantome, le capitaine le mieux né et acquis à la patience que j'aie jamais vu et tres habile. (Voy. Biogr. Univ.)

(**) Pomponne de Bellièvre était destiné aux négociations difficiles. (Ibid.)

Aqui se mountariou de béls roucis d'Espanio,
Amay fariou la guérro en uno rasso estranio,
Et noun pas fa la guérro ayci à lour païs,
Ni voula lous merchans, coumo fan, sus camis.
Et se delant ieü dic els n'an poun de malecio,
Que s'en anou assigia sant Jacques de Galecio (*);
Que jamay n'es estat pilhat des Huguenaüs,
Et que nous layssou viüre ayci tous en repaüs.
Là s'en deürion ana s'els abiou lou cor noble,
Noun pas de turmenta, coumo fan, vostre poble.
Que foussoun lounc-tens a touts lous voulurs penduts,
Que may de trento frans per tal d'els éy perduts!
Et sabéts-bous per que, noble Rey de la Franso?
Ieü n'abio que cent franx en touto ma pouyssanso,
Qu'à fa emprima moun libre anéri lous fiqua,
Pensan que libromen ou pouguéz traffiqua:
Mas aquelis voulurs et mayssans layrounasses
Soun caüso que lous éy encaros sus mous brasses.
Car elis sus camis demoroun embousquats,
Per pilha lous que van en fiéros et merquats.
Que de la crento d'els nou lous gaüzi ana vendre.
S'els me preniou so qu'éy me farion tout despendre.
O me farion mouri quant parli d'els aytal!
Mas forso m'es, car els m'an mes à l'espital.
Purmiéyromen un cop la malhurouso rasso
D'aquels mayssans layrous, m'an preso la pigasso

(*) Texte des Recoumandatious al Rey. - Dans le Banquet, A. Gaillard jugea prudent de substituer le pays de Madère a St.-Jacques de Galice, et pour obtenir la rime, il écrivit colère au lieu de malice.

Et tant de ferramens qu'abio per trabailha
Qu'en lous troubles segouns lous m'anérou pilha.
Et ieu vesen aquo m'éro mez à escriüre,
Per so qu'el me cal fa qualquo caüso per viüre.
Encaros lous mayssans, coumo dessus éy dich,
Me gardou d'ana vendre à mi so qu'éy escrich.
Que foussoun touts à mort coundannats per sentensio,
Et ieü fous coundannat à lour fa la potensio!
Car per tal d'els ieü souy rouynat de tout coustat.
Mas ieü me fisi tant que vostro Magestat
Me recoumpensara de la perdo qu'éy fachio :
Car moun entendomen consideren agachio
La liberalitat del paüre sant Marti,
Que soun propre mantél pel miéch anéc parti
Per vesti un paüre nut qu'éro per la carriéyro.
Et quant ieü me souy vist en ta grando paüriéyro,
L'almoyno éy demandado à vostro Magestat
Quant éts pus liberal cent cox qu'el n'es estat.
De la vous demanda ieü n'éy pas de vergoungio,
Vesen que ieü nou dic ayci cap de messoungio.
Vous éts pus libéral milo cox que nou dic.
Et quant éy entendut que vous éts fort amic
Dels rimayres noubéls que sou necessitouses,
Ieü n'éy agut de fa d'éstre d'aquels hountouses.
Coumbe que ieü nou sio, en rimo, fort saben;
Mas Platon dis qu'on pért de presens fort souben
A caüso que l'on a tropo de vergoungiasso,
Amay l'on pért souben forso de bélo casso,
A faüto de cassa et de la persegui.
Et per aquo, moun Rey, per nou vous fa langui,

N'éy pas voulgudo perdre uno almoyno ta grando,
A faüto de persègre et de boun fa demando :
Coumo se presentéc per mi bélo oucasioü
Quant vostre coumessari (*) el éro ayci l'estioü.
Et se vous m'ajudats ieü quitaréy las rodos
Per fa coumo Rounsard epigramos et odos.
Ieü nou souy pas tan sot de vous voule troumpa.
De vostre argen vouldrio forso libres croumpa,
Car ieu éy grand desir de persegui las lettros.
O Rey suffrirets vous que ieü fasquo carretos?
N'aürets pas vous pietat del paüre Aügié Gaillard,
Que de vostres mouyens me fasquats qualque part ?
Cap de libre ieü n'éy sounque lous que m'alébi :
Et péyssos es grand jour lou mati quand me lébi.
Noun pas que per pigreso estaque dins lou léch ;
Mas que nou podi ges estudia pla la néch,
A faüto que n'éy pas per croumpa de candélos.
Lou pouëto Baldarra dis de sentensios bélos,
El dis que lou que n'a carreto ni carriol
Nou pot pas carreta bounomen quand se vol.
Et ieü nou podi pas legi ni may escriüre
Quand de libres ieü n'éy, ni de mouyens per viüre.
Mas que, s'el vous plasio, me pouriats secouri.
Helas ! plasio-vous dounc de fiqua un Henry
Al founs de moun sounet, de bélo lettro grando,
Coumo vous sabéts fa als que vous fan demando.
Vous pregan humblomen atambe d'aütro part
De coumanda à Baïf (**), Desportos et Rounsard

(*) M. des Vallées. — (**) Jean Antoine de Baïf « personnage des plus

Et Amadis Gemi (*), vostres quatre rimayres,
Qu'ençaros be que ieü lous agio apelats layres,
Nou m'agiou à querella, ni perturba bouci
De so que justomen ieü vous demandi ayci.
O be se trop à cor o prenou toutis quatre
Vengoun à Rabastens, s'els me volou coumbattre!
S'elis sou tant hardis, o ben à Montalba.
Nou seran pas ta fats de me beni trouba;
Car elis sabou be qu'en mas judicaturos
Ieü lous counfoundrio touts per bélos escrituros.
Toutis counoyssou be que ieü souy escoulié,
Amay trop boun masti, estan sur moun palié.
Coumbe que ieü amb'els aürio partidos fortos;
Mas ieü non cresi pas que Rounsard ni Desportos
Me voulguessou fa mal, ni fa mi degun tort;
Vesen qu'els éy fiquats an Petrarquo d'acort.
De so qu'elis panérou à Petrarquo sous vérses,
Petrarquo lous aurio fach toumba touts ebérses.
Mas elis podou be toutis prega per mi.
Quant à Moussur Baïf et Amadis Gemi
En loc de me fa mal, ieü nou podi pas creyre
Qu'elis n'agiou desir grandomen de me veyre,

doctes et des premiers compaignons de Ronsard » (Cl. Binet, Vie de Ronsard) né en 1532, publia ses œuvres en 1572 et 1573, et mourut en 1592.

(*) Voici le jugement de Du Verdier (Biblioth. Française) sur ce célèbre poète du XVIe siècle, aussi peu connu que le précédent. « Amadis Jamin secrétaire de la chambre du Roy, l'un des bons poëtes François de nostre aage, a si bien ensuivi le style de Ronsard en la pluspart de ses poësies, qu'on jureroit presque Ronsard en estre l'auteur, et a mis en lumière ses œuvres... l'an 1577 » il mourut en 1585.

Car ieü abio be gaüch, al tens qu'éri fustié,
Quant ieü poudio vese qualqu'un de moun mestié,
Car amb'elis tout-jour aprenio qualque caüso.
Aytal es, noble Rey, d'un home que coumpaüso.
Encaros que Baïf et Amadis Gemi
Siou pus sabens en rimo un petit may que mi,
Si lour aguéro ieü lours obros courregidos,
Toutis aüriou badat quant las aüriou legidos.
Coumbe que so qu'an fach es pla coulent et dous;
Mas que tout-jour quatre éls y vesou may que dous.
Apélles éro be fort saben en pinturo,
Qu'el fouréc be repres d'uno paüro creturo.
Un pé de blat tout drech el féc an soun pinsél,
Et péys abio pertrach sur l'espic un aüsél.
Que tout lou moun vantabo uno talo pinturo;
Mas un paüre pages, qu'éro là d'abenturo,
Diséc : « Aquel espic que regardats, Messus,
« El se deürio plega quant l'aüsél es dessus. »
Talomen que péys tout diseroun à vouts naüto
Qu'el pages s'éro mez d'uno fort grando faüto.
Péys qu'Appélles fouréc reprez per un pages,
Coumbe que de l'estat de pintre n'éro ges,
A pus forto rasou ieü que souy de l'uffici
Debi vese lour faüto amay lour layrouneci.
S'el n'éro, mas que ieü de vous souy soustengut,
Touts quatre me batriou quant ieü souy ta lengut.
Mas mous amix ieü prégui, humblomen de lour dire
Que so que disi d'els, ieü o disi per rire.
Ieü nou souy pas ta fol, ni foro de rasou,
De voule fayre d'els à mi coumparasou,

Et lou mal que lour voli à mi puléü me vengo.
En pregan Diou del cél que de mi vous soubengo,
Amay lou vaü prega de boun cor que, cad'ans
Li plasio de vous da un bél parel d'efans,
Daquio que vous n'agiats, noble Rey, unis trento,
Et que debant lours éls agiou de Diou la crento.



SOUNET AL REY.



Dedins aquest' sounet, noble Rey de la Franso,
Se recoumando à vous lou paüre Aügié Gaillard;
Vous pregan humblomen de prene en bouno part,
Quant de ma paüretat vous faü la demoustranso.

Ieü fario be beléü de rimos d'impourtanso,
Se de vostres diniés me fasiats qualque part;
Mas ieü nou podi pas farga re de bragart,
Se vostro Magestat qualque paüc nou m'abanso.

Ieü souy, coumo vous dic, roudié de moun estat;
Mas ieü me recoumandi à vostro Magestat;
Se n'éri poun roudié fario quicon de bél.

O noble Rey sourtit d'uno tant noblo rasso,
Suffriretz-vous que ieü reprengo la pigasso?
N'aürets pas vous pietat d'aquest' pouëto noubél?





A Mgr. LOU DUC DE JOUYOUSO,

PAIR DE FRANSO.

Per lou prega d'espliqua la rimo al Rey.



Ieu vous voudrio prega de boun cor, Mounseignour,
(Mas que nou vous fatchies) de me fa tant d'hounour
De prene en vostros mas la lettro qu'abétz visto ,
Que la trameti al Rey , que n'es pas bouci tristo ;
Mas qu'es en moun lengatge ; et ieü nou sabi ges
Se lou boun Rey enten la lenguo d'Albiges.
Dounc, moun noble Seignhour, el cal que ieü vous digo
Qu'es la caüso per que ieü vous douni fatigo :
Des Valeos, louqual es coumessari siou
Per amassa l'argen de la counfirmaciou ,
M'a dich qu'en tout lou moun n'a cap de persounatge
Que ta pla coumo vous entendo moun lengatge :
Per aquo de ginouls ieü vous vouldrio prega
De me fa tant d'hounour de vous voule emplega
D'interpreta ma rimo al nostre Rey de Franso ;
Car l'on dis qu'el vous porto uno grando amistanso.
Per aquo ieü vous mandi aysso , coumo vous dic ,
Quant ieü éy entendut qu'el Rey es vostre amic ;
Amay disou qu'aymats grandomen un rimayre.
Ieü éy be quicon may , mas que moun emprimayre
Demando cent escuts per o fayre emprima :

Per aquo, Mounseignhour, me souy mes à rima,
Amay fachio emprima aquest' obro noubélo
Per fa mettre la ma del Rey à l'escarcélo.
Mas se nou m'adjudas, nou faü que perdre tens,
Per so qu'el n'enten pas lous mouts de Rabastens.
Se nou lous me vol da, pregats lou qu'els me préste,
Car so qu'éy coumpaüsat el es asséz hounéste.
Per n'éstre trop fachious, ieü vaü fa la fi dounc,
Car ieü serio marrit de vous éstre trop lounc.
Mas ieü regreti fort quant per tropo paüriéyro
Ieü resti de fiqua mas obros en lumiéyro.
Péys que vous éts del Rey douncquos ta favourit,
D'aquelo malaütio vous m'aürets léü guarit;
Et ieü vaü prega Diou, monseignhour de Jouyouso,
Qu'el li plasio vous da loungo vido et hurouso.

Vostre humble serbidou,

AUGIÉ GAILLARD.





A MOUSSUR DE SERÉ

De so qu'el menéc Augié *à Rious, à las nossos de moussur de Castel-naü d'Estrechios-founs* (*).



Del be que m'abéts fach, vous, moussur de Seré,
Se ieü podi jamay, vous recoumpensaré.
Vous éts caüso que ieü éy fach un noble viatge
Que m'a valgut vint frans amay de l'abantatge :
Noun pas que siam estats al païs de Piemoun,
Ni may en Jericoq, ni may al cap del moun,
Ni de lant sou lous gors, al païs de Candio,
Ni may dedins Caléz, qu'es dins la Picardio,
Ni en Jerusalem, de lant sou lous Jusious,
Senoun qu'en Languedoc, à la villo de Rious.
Que lou seignhour de Rious sa filho maridabo
Amb'un aütre seignhour que l'on lou me noumabo
Moussur de Castel-naü, del loc d'Estrechios-founs,
Que soun be val bél-cop en rendos et en founs.
Mas quant voulguéc ana cerqua soun amourouso,
El s'en venguéc passa puléü dedins Toulouso

(*) Jean de Vabres, baron de Castelnau de Stretefonds, dans le diocèse de Toulouse, et des états de Languedoc, vivait encore en 1604. Le seigneur de Rieux dont il est ici question doit être Jacques de la Jugie, baron de Rieux dans le Minervais, seigneur des montagnes d'Alzonne fils de François Ier de la Jugie, comte de Rieux, baron des états et chevalier de l'ordre du roi, et frère de François II de la Jugie, comte de Rieux et gouverneur de Narbonne.

Per amassa las gens qu'el abio coubidats;
Que touts érets bragarts, amay fort pla mountats;
Lous us érets mountats de béls roucis d'Espanio,
Et lous aütres abiou de courciés d'Alamanio.
Ieü vous viguéri touts dins vostro basso-court,
Que de toutis aquels ieü éro lou pus lourt.
Mountat ieü éro be sus uno bélo faquo
Qu'éro de vostro méro, amay que n'es pas flaquo;
Car elo marchiéc tant coumo cap de rouci :
En tout que jamay ieü nou la batio bouci;
Car ni cap d'esperou ni gaülo nou pourtabo,
Et ses batre, la paüro, elo tout-jour troutabo.
D'éstre sus talo béstio ieü éro fort hurous,
Vesen qu'elo fasio ta pla ses esperous.
Et ieü dic grand me rcez à vostro noblo méro,
Car s'elo nou fourés, fort mal mountat ieü éro.
Vous me vouliats mounta sus un fort boun rouci
Qu'apelats Favourit, que n'a cap de boun si;
El reguinno et mourdis quant el es à l'estable,
Amay quant es als cans, que semblo lou gran diable.
Et me vouliats mounta sus aquel rouci fol
Que m'aguéro rounsat incountinen pel sol.
Mas vostro méro qu'es grandomen pietadouzo,
Quant elo me viguéc prene la trinque fouzo,
Me féc presta sa foquo, et la remérci fort;
Car s'agués pres lou fol beléü ieü serio mort.
Mas parlen de las gens, layssen esta las béstios;
Bélomen érets touts de persounos hounéstios.
Ieü mettrio be lou noun dels qu'éy pouscut vese,
Mas pot éstre que touts n'y prendriou pas plase,

Et ieü nou vouldrio pas facha cap de creturo;
Lou nounbre soulamen mettréy en escrituro.
Lous qu'abio coubidats moussur de Castel-naü
Ieü lous countéri touts, qu'érets pla vint et naü;
An lou nobi s'enten, et ieü fasio lous trento:
Que de cent Espaniols n'aürian pas agut crento.
De me mettre del renc nou souy pas deshountat;
Car s'aguésses fugit ieü éro pla mountat.
Mas nou troubéren res, et, ses fa de restanquo,
Noun anéren dourmi toutis à Villo-franquo,
Et péyssos lendouma touts à Castelnaü-Darry
Noun anéren dinna en un lougis, al barry.
Ieü taysi so que féc un moussur de Ricart:
Quant aguéren passat un petit Moungiscart,
El troubéc un pages que fasio de palhado,
Et li dounéc d'argen que li déc l'agulhado:
Mas péyssos el fasio lous roucis enratgia,
Tan fort el se plasio de voule fadegia.
Péys anéren dourmi à la villo d'Aüzouno
Qu'es de moussur de Rious uno plasso fort bouno.
Lendouma de mati noun anéren à Rious,
Et nous troubéren là may de morts que de vious.
S'enten lebraüts, perlix, capous et béstios grossos
Qu'elis abiou aücits per tal de fa las nossos.
Jamay n'éy visto en loc tanto de venasou
Coumo viguéri morto en aquelo maysou,
Part la pesquo de mar per mangia lou dibendres,
Per tal de countenta lous grans amay lous mendres;
Et péys lou vi muscat qu'éro piquant et dous,
Que jamay n'éy begut de vi tan sabourous.

La bountat del vi cla, degus nou pourio creyre,
Que de la gran bountat saütabo dins lou veyre;
Et dels que nou bebiou nou n'y abio pas un soul.
Laquays, palifriniés ne bebiou lour sadoul.
Et quant éro lou tens las taülos pla cubértos
De touto confituro et de toutos dessértos;
Péys quant érou sadouls redressaboun un bal,
Per tal que lou mangia nou lour fés pas de mal.
Aqui counoyscio ieü qu'abiats legit Homéro
Que dis qu'aprép qu'on a fachio fort bouno chéro,
El cal dansa, o be dire qualque cansou.
Mas qu'el en boun frances dis d'aquesto fayssou :
« *Je dis que le chanter et dancer délectable*
» *Il est proprement deu à la fin de la table.* »
Et là dansabets touts, quant érets pla pensats,
Daquio que lous viouloun vous abiou alassats;
Mas els nou sabiou pas lous bralles de Cassandro,
Coumo fa Matheli, qu'es uno fino mandro.
Ieü cresi que sap may de bralles de soun art
Que de vérses en rimo Aügié ni may Rounsard.
De bralles el a fayts tout soul de may de sortos
Que n'a pas de sounetz méstre Philip Desportos.
Me coustés-el à mi détz escuts del soulel,
Que saguéssi jouga ta pla coumo fa el!
Péys que n'anéc à Rious souna bralles ni dansos,
Ieü vouldrio be fort qu'el fous à las amenansos;
Car beléü m'aprendrio qualque paüc de lima,
Et ieü l'aprendrio el un petit de rima.
Car ieü nou sabi res sounque la roumanisquo;
Mas dels vioulouns de Rious el cal que ieü sourtisquo.

Els sounabou fort pla voltos et bralles gays,
Que lous dansabets touts à la fi del repays.
Et péys quant de dansa vous érets toutis lasses,
Boun anabets vese jouga dels coutelasses,
Que dins la basso-court y abio d'homes armats;
Et de so qu'els fasiou érou fort estimats.
En counbaten ronpiou purmiéyromen las piquos
Que n'abiou res al miéch, sinoun que dos barriquos,
Et péys aprép aquo tirabou de fuzados
Que menabou de bruch may que d'arquebouzados.
Cado jour à la baguo els anabou jouga,
Per tal qu'elis voulion tout lou tens emplegua.
Si voli ieü ayci vanta moussur de Géstos
Qu'el me féc presenta debant de gens hounéstos.
El me menéc debant moussur de Sant-Saüvur,
Que despéyssos ieü éy agut un fort boun hur,
Et li diséc : « Moussur, ayci abéts un rimayre
Qu'un libre vous vol da qu'el a fach, n'a pas gayre. »
Quant ieü lou li baylabo ieü éro fort hountous;
Mas quant el l'aguéc pres me féc da huéch testous.
Ieü diséri tout bas péys à moussur de Géstos:
« Encaros ieü éy may de rimos toutos préstos. »
El diséc : « A moussur de Rious las cal douna;
Siéc-me incountinen, ieü t'y voli mena. »
Et lou troubéc debas qu'éro prép de la porto,
Et li diséc : « Moussur, Aügié Gaillard vous porto
Un libre qu'el a fach en lenguo d'Albiges,
Qu'el vous voulio douna, mas nou gaüzabo ges. »
« Et be, respoundéc-el, sa rimo n'éy pus visto;
Mas el l'enmerso mal, ieü souy paüre legisto. »

Soun frayre, moussel Conte, éro tout al prép d'el,
Et li disée : « Dats-li qualque escut del soulel. »
Moussur de Rious disée : « Et nou vol aütro caüzo?
Cértos el n'aüra dous per que ta pla coumpaüzo. »
Et quant prenian coungiét, dous escuts me dounéc.
Moussur de Géstos ieü aymi quant m'y menéc.
Moussur de Géstos es uno noblo persouno;
Car atambe quant nous fourén à Carcassouno,
Per un libre que ieü li déri tout soulet,
El me déc un escut amay un pistoulet.
Un escut doun lou nobi el m'en déc à Vasiégio
Countats se tout n'es may de vint livros et miégio.
Vint frans doutzo soüs y a, se vous pla regardats,
An lous quatre testous que lou nobi m'a dats.
Vous m'abéts be dat may que cap d'aquelo troupo
Qu'un gipou m'abéts dat et une bélo joupo,
Que quant éro tout noü debio vale bél-cop.
Ha! qu'el drap éro bou! màs que l'an pourtat trop,
Et lou boun drap n'es pas coumo vi de Chalosso
Qu'al may el es pourtat, al may el a de forso.
Amay tambe lou vi que sourtis de Gailhac.
Mas un accoutromen, en pourtan, se fa flac.
O que Platon dis pla quant dis que qui séy sequo,
Amay dis atambe que qui va tout-jour lequo.
Se ieü al fougayrou me fous tout-jour jagut
Aquo qu'éy gasaniat ieü n'aürio pas agut.
Se n'éri pas anat jamay fa talo courso,
Ieü n'aürio pas l'argen qu'éy aros en ma bourso.
Plangio pla quant n'abio un aütre libre gras,
Per tal de lou douna à moussur de Gargas;

Car ieü lou trobi fort hounéste persounatge,
Amay m'aürio dounat l'escut o dabantatge.
Mas ieü lou prégui fort m'escusa, se li play,
Car ieü nou n'abio pus; mas qu'en voli fa may,
Que seran touts pus béls, se la mort nou m'empachio;
Et lin dounaréy dous per la faüto qu'éy fachio.
Mas s'ieü nou n'abio pus, el n'éro pas moun tort.
Que sera fi, Moussur, ieü vous remérsi fort
Quant m'abéts fach gania vint frans et la despenso,
Amay quant vous m'abéts fiquat en counoyssenso,
An aquel maridatge, an forso noblo gen,
Que prési may aquo que noun pas tout l'argen.
Et ieü vaü prega Dioü per l'espous et l'espouso,
Que li plasio lour da lounguo vido et hurouso,
Amay forso d'efans; car ieü me souy dat trach
Que lou viatge ses els nou se fouro pas fach.
Que per aquo d'aqui lou dever me coumando
De prega Dioü per els d'uno afectioü fort grando.





A MOUNSEIGNHOUR DE MONTALBA (*),

De so que un noumat Conte pensée fa nega AUGIÉ *dins Tarn, venen de Piquocos à Mounbetou.*



DARRIÉYROMEN, moussur de Montalba,
Coumo sabéts vous anéri trouba
A Piquocos, an moussur de Panat.
Mas en tournan fouri fort estounat,
Et me pensée lou Conte fa nega,
En noun venen, quant passaben lou ga.
Car aquel fat que cado jour s'embriayguo
Me féc toumba fort paüromen dins l'ayguo.
Que détz ans a fouréz-el escanat!
Car, se nou fous mounseinghour de Panat,
L'on poudio fa de mi et moun rouci
Un epitafo aytal coumo es ayci :
« Ayci es Aügié dins aquesto ayguo fresquo,
Et lou rouci qu'el paüre abio lougat.
A Piquocos abio dinnat des pesquo,
Despéys ayci dedins Tarn s'es negat.

(*) Jacques Desprez, abbé de Locdieu, fils d'Antoine, maréchal de France, et frère de Melchior, seigneur de Montpezat et de Piquecos. Il occupa le siége épiscopal de Montauban de 1556 à 1589 et résida habituellement au château de Piquecos, ne pouvant habiter le chef-lieu de son évêché, à cause des Calvinistes.

Lou paüre Aügié n'éro pas embriaygat;
Mas si éro be lo sio mayssanto guido,
Lou Conte sot, que fous el esfegat,
Car soun rouci tirabo per la brido. »
Vous nou creyriats tant fort ieü me fachabo
Quant ieü vesio que l'ayguo m'enmenabo;
Mas que moussur de Panat el venguéc
Tout drech à mi, et péys el me diguéc;
« Ha, paüre Aügié, pren-te à la mio margo. »
So que ieü féri, à caüso qu'éro largo,
Et me tiréc tout bélomen à bort.
Mas ieü despéys éy dich qu'el abio tort
D'ana passa dedins uno ribiéyro,
Quant el ni ieü nou sabian la dressiéyro;
Et péys el sap, o ieü souy ta truffat,
Que Caton dis que l'home es un gran fat
D'ana sur Tarn, en pax ni may en guérro,
Ni sur la mar, s'el pot ana pel terro.
Soun dire el es, qu'el val may alounga
Qu'ana se mettre en dangié de nega.
So qu'es vertat: mas que jamay pus ieü
N'entendi pas de passa un tal rieü
Ni sus rouci, ni may dessus cap d'éguo;
Voli puléü alounga d'uno léguo.
So que dins Tarn me rendéc estounat,
Per so quant ieü de peys abio dinnat:
Ha! disio-ieü, s'els peysses sou abertits
Qu'à Piquocos lours frayres siou murtrits,
Te mangiaran, nou podou fa de mens.
Vela, Moussur, un de mous pensamens.

L'aütre fouréc quant nou fouri ta satge
Coumo Julius Cesar, gran persounatge.
L'on trobo qu'el se plasio de legi :
Sous ennemix lou férou un jour fugi;
Mas en fugen un ayguo qu'el passabo
Dedins sa ma un libret el pourtabo
Qu'el abio fach despéys lou seou joune atge;
Mas ieü, Moussur, nou fouri pas ta satge,
Car moun libret en la pochio pourtabo,
Que certos del boussi nou me brembabo.
D'aütros crabos abio ieü à garda,
Et plangio may quant nou sabio nada.
Aquo d'aqui éro ma pus grand peno.
Péys abio paur qu'un dalfi o valeno
Me troubessou, o be qualque coulac,
Per me loutgia dedins lour estoumac :
Aquo d'aqui me fasio pensamen.
Et péys quant ieü n'abio fach testamen,
D'aquo tanbe ieü me fachabo fort.
Mas Diou voulguéc que sourtiguéri à bort
En despitan lou que me féc toumba.
Que sera fi, Moussur de Montalba,
En pregan Diou del cél qu'el vous mantengo,
Et que la mort aquel Conte lou prengo.





AUTRO LETTRO

A MOUNSEIGNHOUR DE MONTALBA,

Coumo moussur lou Visconte de Panat disée à AUGIÉ *que l'anés veyre à soun païs.*



ENCAROS may, Moussur, vous poudéts creyre
Que vostre bout lou seignhour de Panat,
A Piquocos quant aguéren dinnat,
El me disée que ieü l'anéssi veyre

A soun païs, que farian bouno chéro
A Requista, Saügano et Coupiac.
Quant fouri là, fouréc à Seberac;
Mas sa mouilhé viguéri amay sa méro,

Que caduno richomen me tratabo.
Aquo d'aqui n'es pas encantamen!
Elos à mi fasiou un tratamen
Milhou cent cox que ioü nou meritabo.

Mas n'es pas tout de mangia, ni de beüre.
Aquel païs nou me play pas bouci;
Pus bél esta fa milo cox ayci:
Jamay à là ieü n'y saürio pas vieüre.

Aquel païs es tout quasi mountanios;
Ieü y vieürio tout-jour en gran tourmen.

A là s'y fa fort petit de fourmen,
Et vous n'y abétz que poumos et castanios.

Quant fouri là, troubéri uno pageso
Que coupabo d'hérbo per un rouci.
Ieü li disio : « Es aysso lou Quarci
« Delant nous sén, o la térro Albigeso? » —

« L'abesquat es (disée-elo) de Vabre. » —
« Et digatz-me (so li diséri-ieü),
» De que ayci lou paüre mounde vieü?
» Aquest' païs ieü lou trobi fort magre. » —

Elo disée : « La pus part vieü de rabos
» Quéchios al foc, amay de canpayrols
» Et de fruchio coumo lous esquirols.
» Ayci n'a poun ni blats, pezes, ni fabos. »

Aüsen aquo desérti en moun couratge.
Helas! fous ieü al païs de Quarci!
Ount es Moussur que m'a menat ayci,
An aqueste mayssant païs salbatge?

Lou mal païs per camina la posto,
De blats et vis tout aquo n'es rascat;
S'on me dabo tout aquel abescat,
Aymario may uno perroquio vostro.

Sabéts que là forso de salbasinos,
Coumo soun loups, raynarts et esquirols,
Forso lebraüts, singlats et cabirols,
D'aquo y a may que d'aüquos ni galinos.

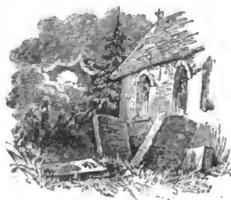
Cértos, Moussur, tout lou païs de Rouérgue
El nou val pas la plasso del Loc-Dieü;
Aquo d'aqui counoyssi fort pla ieü,
Coumbe que ieü nou souy pas fort boun clérgue.

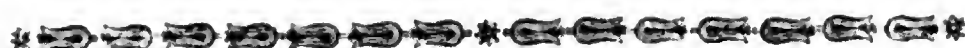
Moussur, el cal à la fi que destaque
Moun sac un paüc : mas be me fachio fort
Que quant el sio qualque vicari mort,
El nou cal pas que la perroquio vaque.

Se la me dats, tant que ieü péys la tengo
Ieü pregaréy péyssos lou Diou del cél
Qu'agiats tout-jour d'escuts un plen tounél,
Et que jamay degun mal nou vous vengo.

Moussur, aquels quatrains éy fayts à Mounbetou;
Et dedins un libret que l'apélou Catou
Éy troubat, en ligen, en un certen passatge,
Que beléü m'abertis que ieü nou souy pas satge
De vous demanda res, car lou maübés garsou
El dis en soun lati en d'aquesto fayssou :
« *Noli petere quod possit jure negari.* »
« Nou demandés, dis-el, la plasso d'un vicari,
Car qui plasso demando, et l'on lin fa rafus,
Lou que l'a demandado el es péys fort camus. »
Mas l'on m'a dich que ieü nou perdrio pas ma peno
De la vous demanda ; car l'on sap vostro veno,
Que jamay home res nou vous a demandat
Que tout incountinen vous n'ayats coumandat
Que, ses pus alounga, on li fés sa despachio.
Per aquo, Mounseignhour, aquesto rimo éy fachio

Quant ieü éy entendut qu'éts tan fort liberal;
Vous pregan houmblomen n'o prene pas per mal,
Quant me souy azardat de vous fa aquesto rimo
Per demanda perroquio à fi de la desimo;
Car, ses vostre nebout lou seignhour de Panat,
Ieü nou vous aürio pas jamay impourtunat.
Qu'el me diséc que vous me dariats qualquo caüso
Per so que vous aymats un home que coumpaüso.
Ieü nou faü pas ta pla coumo fasio Marot;
Mas entre ieü et lou capitani Berot
Vous aniren vese, s'el vous play, uno késto,
Per tal de vous prega d'apounchia ma requésto,
Et péys en moun lengatge, o beléü en frances,
Vous faréy uno rimo an cent milo merces.





D'UN

Que se fachiabo quant AUGIÉ *escrivio en rimo.*



N'ES pas el sot aquel que tan s'esprimo
De me fachia quant éy escrich en rimo?
Et lou maübés n'es grandomen jalous :

El dis que ieü n'entendi pas las letros,
Que valdrio may que ieü fés de carretos;
El mostro be qu'el es un caütelous.
— Byon viguéc un jour dedins Megaro
Un embegious que fasio malo caro.
« Ha! diséc-el, quicòn a 'quel perdut,

Car ieü vesi qu'el fa triste visatge?
Vengut li es en el qualque doumatge
O qualque be en un aütre es vengut? »
Car el disio que touts lous embegiouses
Quant un fa pla elis ne sou jalouses,
Talomen qu'els ne perdou lou dourmi.

Aytal fa be lou que ieü ayci disi.
El mourira de gran dolio, ieü cresi,
Tant es jalous à l'encontro de mi.

Encaros s'el qualque boun home el éro,
Ieü m'en ririo quant lou vesi en couléro;
Mas sabi pla qu'es pus mayssant que cap.

Forso m'an dich qu'el es un ipoucrito:
Que per aquo la rimo n'éy escrito
Touto per el, del gran mal qu'el me sap.
— Un Diogenes, lou qu'éro ta parlayre,
Passéc un jour debant l'houstal d'un layre;
Et l'on disio qu'el éro fort mayssant.

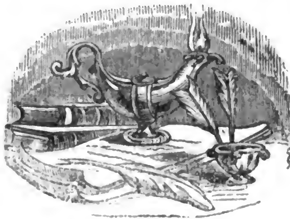
Sur soun pourtal el abio mes un rolle;
Et Diogenes qu'éro qualque boun drolle
Lou legiguéc, so m'an dich, en passant,
Et troubéc el en un certen passatge:
«Ayci dedins n'intro cap de mal satge,
Ni may degus d'aquels que vibou mal. »

Diogenes péys per tout el regardabo,
Et lou paüret à cadun demandabo:
« Per ount intro lou méstre de l'houstal? » —
Ieü pourio pla dire d'aquelo sorto
S'el que ieü dic metio dessus sa porto:
« Ayci n'intro degus que fasquo tort. »

Ieü dirio péys: « Per ount intro lou méstre? »
Per so quel es mayssan, so qu'el pot éstre,
Et me vouldrio ses caüso vese mort.
Las! per que sou countro Aügié tan dibésses,
Car el n'a pas per l'ezuro proucésses,
Et proubara, per d'homes un milhié,

Que cap de croux lou paüret el nou ganio
De sà de là per fa qualque barganio,
Et jamay n'a murtrido sa moulhié.
Mas nou cal ges que persouno se founde
Qu'on sio jamay aymat de tout lou mounde,
Encaros be qu'on visquo coumo cal.

Ieü nou dic pas que sio ses cap de vissi;
Mas que d'un cas ieü be me rejouissi
Que cap d'home de be nou me vol mal.





AUGIÉ

Demounstro ayci à sous amix coussi l'on pot tira proufiéch dels enemix embegiouses (*).



Ieu vous vouldrio prega de boun cor, mous amix,
De nou vous fachia pas quant abéts d'enemix;
Car ieü ayci probi en forso de passatges
Qu'els enemix souben nous fan debeni satges.
Ieü besi be, Messus, qu'el nous es enegious
D'endura qualque tort d'un mayssant embegious;
Mas de trouba païs ses de gens embegiousos,
Puléü s'en troubario ses béstios verenousos;
Car l'on dis qu'en Candio on nou n'y trobo cap.
Mas cértos de païs persouno nou ne sap,
Que tout home de be qu'els afayres magnegio
N'y trobe d'enemix que li portoun embegio;
Mas Xenophon disio que, s'on es pacific,
L'on pot tira proufiéch fort gran d'un enemic.
Lous anciens abiou paur de recebre doumatge
De tout aquel bestial que disén qu'es salbatge;
Mas lous que soun despéys aprép els arribats,
En loc de lous crenta, lous an renduts pribats,

(*) Imité de Plutarque. Œuvres morales, t. 1, traité XIX. Voy. traduct. d'Amyot.

Tan s'en fal de crenta d'en recebre doumatge;
Forso tiroun proufiéch de prou bestial salbatge,
Car els mangiou lour carn, s'habiliou de lour pél,
Amay se medecinou encaros de lour fél:
Talomen qu'on se cren que s'el bestial salbatge
Venio tout à fali, nous serio gran doumatge.
Aytal cal cerqua l'art et sensio per sabe
Coussi dels enemix pouyrian tira lou be;
Et principalomen serio fort necessari
A l'home qu'el nou pot viüre ses abersari.
Coumbe que soun fort clars lous qu'enemix n'an ges,
Mas qu'el es impoussible à qualque boun pages
De rendre bouns fruchés touts lous albres salbatges,
Ni jamay atanpaüc lous nobles persounatges
Nou fario veni boun un embegious troumpur.
Nous vesén atambe que jamay un venur
Nou pot apribasa touto sorto de béstios;
Ni, coumo ieü vous dic, las persounos hounéstios
Un embegious nou pot amb' el apribasa.
Mas el nou lous cal pas per aquo mespresa;
Car nous vesén souben forso fennos puniaygos
Que la mitat del tens estan toutos embriaygos,
Et counoyssén que sou de fennos ses rasou;
Mas un home ses fenno el fa paüro maysou.
Nous vesén que lou foc qu'es fort caüt et tarrible
El ard et counsumis tout aquo qu'es poussible;
Mas nous vesén coussi la néch nous esclarsis,
Et ses el nou poudén mangia de bouns boucis:
Ses el on nou pot fa gayre be cap d'uffici;
S'on lou pren coumo cal el nous fa gran serbici,

Et nous fa veni dous so que trouban amar.
Nous vesén atambe que l'ayguo de la mar
Es grandomen salado et maübéso per beüre;
Mas à quant de fayssous de peys elo fa vieüre!
Coumbe que sio tarriblo elo fort nous servis,
Car amb' elo pertout l'on porto blatz et vis;
Per elo nous abén de touto merchandiso.
Que per aquo moun sot entendomen aviso
Que se nostre enemic es un sot mal disen
Et de mal gouberna, cal que nous abisen
De nous aprouchia d'el per ne tira serbici;
Car se nous abén mal o qualque mayssan vici,
Nous aütres lou sabén, se cal, per l'enemic,
Puléü cent milo cox que per un boun amic;
Car jamay un amic reprene nou nous gaüzo.
Mas lou qu'es embegious jamay el nou repaüzo,
Qu'el nou velie tout-jour à fi d'éstre tout prést
Per vese se fasén res que sio deshounést.
L'on vech coumunomen que lous que nous aïssou
Els sou lous que puléü nostre mal descrubissou.
Countro lous enemix nou nous fachen dounc pus.
Lou payre d'Alexandro, apelat Philippus,
Disio qu'éro bél-cop tengut als embegiouses,
Per so qu'en li disan talis moutz aûtragiouses,
El regardabo péys de vioure coumo cal,
Per tal de fa menti lous que d'el disiou mal;
Et disio qu'el aymabo aquels que lou blaymabou,
Quant els lou repreniou, coumo lous que l'aymabou.
L'enemic embegious lous gors ressemblo fort
Que sentissou puléü qualque viél roussi mort

Que nou faran lous sans ni lous que soun en vido.
Aytal es l'embegious; el a puléü sentido
Del mal qu'es dedins nous et del mal que fasén,
Que del be qu'abén fach, ni del be que disén.
Mas souben lour embegio et lour grand' mayssantiso
Nous guaris de prou mal et de nostro soutiso;
Car se nous vibén mal, péys vibén justomen.
Qu'on vegio Mathely souna soun esturmen,
Que quant el fa dansa tout soul qualque persouno,
El nou s'esprimo pas de fa pla so qu'el souno,
Ni de tene mesuro el boussi nou s'en chaüt.
Mas quant Pounsset o vech, que counoys lou defaüt,
Et que Mathely sap qu'el li porto d'embegio,
Alaros péys aprép el boussi nou fadegio;
Mas qu'el incountinen tout so qu'el sap fa fort,
Et tachio de fiqua soun esturmen d'acort;
El acoutro fort pla sas cordos et cabilios
Que péyssos de souna el fa de merebilios;
Et se soun embegious Pounsset n'y fous anat,
Nou se serio pas mes quel agués mal sounat.
Se nostre enemic dounc que l'embegio nous porto,
El me semblo que nous debén fa de la sorto
Que nous aütres bengan en qualque enmendomen,
Coumo fa Mathely sounan soun esturmen.
So que ieü ayci dic n'es pas boussi mensoungio;
Vous sabéts que l'on a bél-cop may de vergoungio
Quant venén à fali, de nostres enemix,
May cinq cens milo cox que noun pas dels amix:
Mas que, coumo vous dic, degus nou s'enbaïsquo;
Touts aüren d'enemix tant que lou mounde visquo.

Et per nous pla vengia d'un mayssant enemic,
Cal fa coumo diséc Diogenes lou Cynic.
Un jour un li diséc: « Ensenio me la sorto
De me poude vengia d'un qu'embegio me porto? »
Diogenés li diséc: « Nou li digos poun mal;
Mas regardo tout-jour de vioure coumo cal. »
Se l'hort d'un qu'on haïs on lou vech qu'el verdegio
Per éstre pla menat, on y porto d'embegio.
Se lou nostre enemic a qualque bél chival,
Quant l'on l'aüsis vanta el nous sap un gran mal;
A pus forto rasou la persouno embegiouso
S'elo nous vech mena qualquo vido hurouso,
Et qu'un enmendomen en nous pesquo vese,
Ieü vous layssi pensa se li faren plase.
Demostenes disio: « Se desplase vos fayre
A un toun enemic, nou l'apéles trufayre,
Ni may abaricious, ni rouffia, ni paliard,
Ni bornie, ni boussut, ni gourman, ni babard;
Mas mostro-te, dis-el, hounéste persounatge,
Et que nou fasquos tort à degus, ni doumatge. »
Tout aquo nous cal fa, noun pas lous aütratgia,
Et d'aquelo fayssou lous faren enratgia.
Et se tu, so dis-el, injurios tu li dises,
El te cal regarda que péys aprép abises
De n'aprouchia del mal que li reprouchiaras,
Per tal que péys aprép, quant tu lou fachiaras,
El nou te pesque dire en reprenen ta faüto:
« Nous vesén qu'uno pésto elo vol gueri l'aütro »
Se n'agachian aqui nous faran un gran tort;
Car degus nou se pot garda de rire fort

Quant l'on vech un boussut, o bornie miserable,
Que se va péys trufa de qualque soun semblable.
Un Leon Byzantin, un boussut grandomen
Lou jazéc, per so quant n'y vesio primomen.
« Et tu, diséc Leon, que portos sur l'esquino,
Despéyssos qu'es nascut, la vengianso divino,
Me reprochios à mi quant ieü éy mal als éls,
Qu'el n'a gayre be res que lous abio fort béls? »
Per aquo lou paliard fario grando soutiso
Quant el reprouchiario à un sa paliardiso,
Coumo un Alchimeon que reprouchiéc un jour
A Sadrastus, pensau de li fa deshounour,
Et li diséc : « Tu es fil d'uno malhurouso
Qu'a murtrit soun marit de sa ma sanguinouso. » —
« Et tu, so diséc-el, me debes be blayma,
Que la tio proprio mayre a aücido an ta ma. »
Vela Alchimeon qu'en parlan s'empachiabo,
Coumo Domitius quant un cop reprouchiabo
A Crassus, per so qu'el éro soun enemic.
Lou mayssant li diséc debant touts, en public,
Qu'abio plourado fort la mort d'uno lampreso
Quant dins soun vivié per mangia l'abio meso.
Mas Crassus per aquo boussi nou se fachéc,
Et tout incountinen sul loc li reprouchéc:
« Et tu, so diséc-el, qu'as tres moulhiés agudos
Que de fort gens de be toutos érou véngudos;
Mas toutos tres las as pourtados al toumbél
Ses te sourti jamay lagremo de toun él. »
Per aquo cal tachia, debant blayma persouno,
Qu'on nou sio pas cargat del blayme qu'on li douno;

Car on li dounario de talos oucasious
Qu'el pouyrio dire péys; « Gueris-te, tu metious. »
Diogenes a layssat escrich en un passatge
Que per fa l'home bou, o per fa lou fol satge,
Purmiéyromen un cop li cal de bouns amix
Per fa lou veni bou, o d'apres enemix;
Car beléü crentara dels enemix l'enjuro,
O be de sous amix crentara la censuro;
Et d'aquelo fayssou, coumo Diogenes dis,
L'amic et l'enemic à l'homo fort serbis.
Souben un enemic per sa maliboulénso
Pot nous guari de mals qu'on a que l'on n'y penso,
Et direts qu'es vertat, s'escoutats so que dic :
Hieron aguéc debat amb'un soun enemic;
Mas en se courroussan, presens de may de trento,
L'enemic li diséc : « As l'aleno pudento. »
Que péyssos, quant Hieron fouréc à sa maysou,
Diséc à sa moulhié : « Las, per quino rasou
Nou m'o disiats qu'abio ieü l'aleno pudento? »
Mas sa paüro moulhié qu'éro fort inoucento,
Li diséc : « Moun marit, n'o prengats pas per mal,
Ieü pensabo que touts sentiguéssets aytal. »
Per aquo ieü vous dic que lous que nous haïssou
Elis sou lous purmiés que nostre mal sentissou.

. . . .

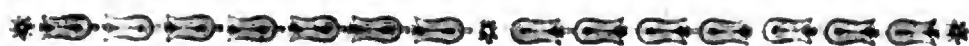
Ieü éy be d'enemix qualque miégio douxeno;
Mas ieü nou vouldrio pas vese-ne cap en peno,
Ni may nou vouldrio pas que cap ne fourés mort,
Encaros be que touts m'agiou blaymat à tort.

Coumbe que fachario m'agiou dado fort grando,
El lous me cal ayma péysque Diou o coumando.
Et se nou vouléts creyre, espiats pla coumo ieü,
Que Jesus-Christ nous dis, al cinq de S. Mathieü,
Que nostres enemix nous cal ayma, se dis,
Se nous voulén intra un jour en paradis.
Et persos, touts lous jours li disén que nous doune
Nostre pa quotidien, amay que nous pardoune
Toutis nostre pequats qu'abén fayts et fasén,
Coumo nous perdounan als enemix qu'abén.
Ieü be quiti lous meüs de touto ma pouyssanso,
Car el nous cal à Diou layssa li la vengianso.
Se nou lous perdounan, coumo nous prégo Diou,
En pregan demandan nostro coundannassiou.
Quiten dounquos lou mal que nous an fach lous aütres,
Se nous voulén que Diou nous perdoune nous aütres(*).
Qualque sot me dira : « Ieü o vouldrio be fort;
Mas ieü nou podi pas quant m'an blaymat à tort. »
Et nou pourian pas nous, coumo Socrates dire,
Qu'el respoundéc un cop à un, qu'el n'y a per rire,
Un jour un li diséc : « Socrates là n'y a dous
Que debant forso gens parlou fort mal de vous. »
El diséc : « Tan m'en chaüt de las gens outragiousos,
Tout un, ni pus ni mens que de mousquos fachiousos. »
De touts mous enemix ieü be vous dic aytal,
Encaros be qu'a tort elis me velgou mal;

(*) Le très-docte Rabelais, dans son épitre à J. Bouchet, qui lui merita d'être mis au nombre des premiers poetes de son temps, emploie deux fois de suite le mot rivage pour rime.

Car elis fan aquo ses rasou ni ses caüzo,
Per so que soun fachiats quant un roudié coumpaüzo;
Amay sap un gran mal à d'aütres fantastix
Quant souni del vioulounc aco de mous amix.
Et cap de touts n'an pas l'esperit ni cerbélo
Per souna ni per fa cap de rimo noubélo,
Ni la sensio per fa de rodos coumo ieü;
Et per embegio m'an pensat mangia tout vieü.
Mas ieü m'en douni tan de lours folos paraülos,
Coumo ieü faü d'aüsi caqueta las agraülos.
A tant m'en douni ieü del mal qu'an dich de mi,
Coumo s'el me calio dins un boun léch dourmi.
Tout lou mal que me volou à tant me pot el nose,
Coumo la carn al loup quant la mangio ses cose.
Tout lou mal qu'els an dich countro mi, per despiéch,
En loc de me fa mal el a fach moun proufiéch.
Els disiou qu'en sounan nou tenio pas mesuro,
Ni may en coumpaüsan, me pensan dire enjuro;
Et ioü éy counouscut qu'on vertat me disio;
Qu'aros ieü faü milhou cent cox que nou fasio.
Las rimos que ieü faü despéyssos sou bragardos,
Que tout lou mounde dis que sou rimos Rounsardos,
Et souni del vioulounc aros ses y fali,
Que despéyssos cinq cens m'an pres per Matheli.
Et per aquo lous qu'an enemix embegiouses
Ieü be diréy tout-jour qu'elis sou fort hurouses:
Els sou de magisters que nou nous costou res.
Diou lous garde de mal quant elis m'an repres!





COUMPARASOU DE L'EMBEGIO

A uno cabalio, et d'un gous que nou la voulio pas layssa mangia.



Un sot embegious
Ressemblo lou gous
Qu'éro sus un fays
De fort bouno palio;
Mas uno cabalio
Voulio soun repays.

Et lou mayssan gous
Qu'éro fatigous,
Palio n'éro sio;
Mas el se fachiabo
S'elo ne mangiabo
Et la mourdissio.

La cabalio dis :
« Las, un me mourdis!
Qu'el es un gran sot;
Car de ma despenso
El me fa defenso,
Et mangia noun pot. »

L'embegious es tal
Qu'el li sap grand mal
Quant un fa proufiéch,
Et, s'el pot, empachio
La caüso pla fachio;
Tant el n'a despiéch.

Qui me vol blayma
Quant sabi rima,
El es un gran fol;
Car la mebo rimo
Es coumo uno limo
Countro lou fér mol.

L'on deürio densa
Debant coumensa
A degus debat;
Car qui me cridabo,
S'el nou me troubabo,
Aros m'a troubat.





D'UNO MÉLSO

Que Augié *panéc al Percurayre de Salbaniac.*



Aquesto rimo noubélo
Féc Aügié d'un boun gabach
Que méstre Pierres s'apélo.
Un boun tour li fouréc fach,
D'uno mélso qu'el croumpéc;
Mas Aügié pla lou troumpéc :
De lant el l'abio fiquado
Léü la lin aguéc lequado.

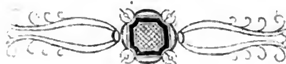
Ieü vous diréy coussi anabo :
Dins l'armari la metéc,
Mas coumo se permenabo
Aügié be la lin pourtéc.
Péys quant s'en voulguéc ana
L'armari el anéc claba;
Mas deban que fous clabado
La mélso éro faraniado.

Lou paüre sot es soumari,
Dins la couzino s'en ba
Et s'en va durbi l'armari,
Pensan la mélso trouba ;

Mas quant el nou l'a troubée
Disio roumpréy lou ribéc
Anaquel Aügié rimayre;
Tout-jour es estat un layre.

Ieü nou l'abio pas croumpado
Per aquel Aügié Gaillard;
Car ieü l'abio restanquado
Per nostre courpoural Liard,
Amay per méstre Vidal;
Ieü la voulio farsi d'al :
Mas aros on la m'a preso
De lant ieü l'abio pla meso.

Lou mestié de percurayre
Voli quita s'abén pats.
Degus nou me cranio gayre,
Ni souldats, ni may regats,
Ni ma moulhié atanpaüc.
A Diou siats, dema m'en vaüc.
Ayci degus nou me crento :
Tout lou mounde me turmento.





A MOUSSUR DE REINIÉZ.

L'aüthur demoustro ayci coussi el fouréc repres del purmié libre qu'el féc emprima, et alleguo ayci que de pus sabens qu'el soun estats reprezes.



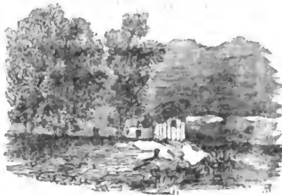
Lou meü libre purmié qu'abéts vist emprimat,
Ieü lou féri emprima per de touts éstre aymat :
Per so quant ieü éy vist en forso de passatges
Que l'on se deü fa ayma de toutis persounatges;
Mas tan s'en fal, Moussur, d'abe aquerit amix,
Que per tal de moun libre ieü éy forso enemix.
Per tal, so disoun-els, quant fouri ta mal satge
D'abe fach emprima un ta mayssant oubratge;
Mas ieü éro un gran sot de me voule vanta
Que ieü toutos la gens voulguéssi countenta.
De lous countenta touts éro caüso impoussiblo;
Car moun libre aürio fach may que noun pas la biblo.
Ieü n'éy vistos brulla per de sots en moun tens:
Elo dounquos lous fats nou rendio pas countens.
Per aquo n'agiats paur que jamay pus me founde
De m'empachia que ieü countente tout lou mounde.

Ieü meritario pla d'éstre mes dins un pouts.
L'on sap qu'uno couyrasso elo n'armo pas touts ;
Et ieü de moun libret, que n'y a re que vailho,
Pensabo countenta lous bouns et la canailho.
Per so que m'an repres n'éy pas perdut dourmi ;
Represes soun estats de pus sabens que mi.
Nou fouréc be repres de Platon un Socrates,
Et Platon d'Aristoto, et Galien d'Hypocrates ?
Lælius per Varron de qualque mayssan vici,
Dabentays Silius per un noumat Supplici ?
Estrabon reprenguéc atambe d'uno péquo
Un Erastotenés, Aule-Gelle un Senéquo ;
Et Ruffin d'uno faüto el fouréc coundannat
D'un vérs qu'el abio fach atambe d'un Daunat.
Or dounc, per qu'en aquels tan doctos creaturos
Se troubéc à redire, et en lours escrituros,
Quaut ieü souy de lour renc, el nou me sap pas mal.
Per coumpaüsa coum' els n'éy pas tant de cabal ;
Car ieü sembli un rial court que n'a bouci de letros.
Atanpaüc ieü nou n'éy, moun art es fa carretos ;
Mas si ieü me fisabo au d'aquel art tout soul,
Ieü nou mangiario pas gayre be moun sadoul.
Moun proufiéch ieü éy fach d'uno historio fort bélo
D'un Antonius Verus, payre de Marc-Aurélo,
Qu'à soun filh el dounéc de méstres cinq ou siéz,
Per tal qu'el aprenguéz de forso de mestiéz :
Car el disio qu'un home el n'éro gayre satge
Que nou mangio jamay sounque d'un coumpanatge
(So disio-el), se l'home el pért lou goust d'aquel,
Se pot éstre qu'el laysso aquo qu'es bou per el.

Per aquo ieü, Moussur, vesen aquel passatge,
Éy apres fa del fat amay de fa del satge.
Part las rodos apres éy un paüc del viouloune,
Et de rima un bouci : lou mal tens es fort lounc.
Mas ieü nou souni pas dansos ni saütarélos,
Sounque salmes amay cansous spirituélos;
Car aquels bralles fols me pouyriou fa fali,
Coumo per l'aütre libre escribi à Matheli (*).
En toutis mous mestiéz trasi prou mal à vioure,
Per so quant aymi trop las letros et l'escrioure,
So me disiou qualq'us, que me fan enregia,
Qu'en mas rimos jamay nou faü que fadegia.
Mas de lour dire à mi me cal prene passensio;
Se sabou may que mi, vendou-me de lour sensio,
O que me layssou fa del fat à moun despens,
Mas que n'escribo mal countro las bounos gens.
De se fachia ambe las fennos et las filhos
De caüsos a dedins que nou sou pas gentilhos,
Aquelis vilens mouts aprenguéri al païs :
L'on dis qu'el soulel ard la carn de sous vesis,
Et als que sou fort lén nou lour fa pas doumatge.
Encaros éy troubat aysso dins un passatge :
« Las vespos, so dis Plino, amay lous foussalous
Que mangiou d'un serpen, dis que lours eguilhous
Se rendou péys aprép bél-cop pus verenouses,
Et de lour fisaduro els sou may dangiarouses. »

(*) C'est-à-dire **Las Obbos**, de 1579, où se trouve la première édition du dialogue d'Auger Gaillard avec Mathelin, sur l'abus qui se commet à la danse

Soun dire es qu'en las gens on apren de parla,
An lous cats on apren, so dis, de begoula.
Estan à moun païs, ieü fouri ta mal satge
Qu'aprenguéri coumo els aquel ladre lengatge.
Et faréy fi d'aysso, mounseignhour de Reiniéz,
Aüguéssets vous d'escuts tres o quatre paniéz,
Et ieü milo ducats per croumpa uno pigasso,
Per que sap mal als fats quant ma ploumo rimasso.





AUGIER

A tous ceux qui se faschent de quelques mots de son premier livre.



A vous qui avez faict aux libraires défence
De ne vendre en public mon premier livre en France,
J'en ay faict icy un, il n'y a pas long-temps,
Pource que je voudrois vous rendre tous contens.
Je ne suis point marry qu'on me veuille reprendre ;
Mais puisqu'il estoit faict le deviez laisser vendre.
Tort feroit-on à moi comme le temps passé?
Vous verrez icy bas ce que j'ai ramassé.
J'ai treuvé, en lisant d'histoires fort notables
Dans un petit livret, pour moy tres profitables,
Que du chasteau Sainct Ange un Pape un jour sortoit,
De cardinaux, prélats accompagné il estoit,
Et comme tous marchoient par la ville de Rome,
Un vieillard estranger, peut-estre meschant homme,
S'en rit si hautement en les voyant ainsi,
Que tous l'ouïrent rire, avec le Pape aussi.

De quoi esmerveillez, au vieillard firent dire
Pourquoi si hautement il s'estoit mis à rire.
Le vieillard dit alors : « La cause de mon ris
Est, dit-il, que sainct Pierre, estant en ce pays,
Il n'avoit pas le liard pour faire bonne chère,
Et vous, ses successeurs, estes remplis de gloire. »
Mais nuls ne se faschoient de ce qu'ils entendirent,
Tant s'en faut; car le Pape et cardinaux s'en rirent.
Les huguenots blasmer ne veux ny catholicques;
Car j'ai veu tout cecy aux livres italicques.
— Pape Sixte quatriesme, estant religieux
De l'ordre Sainct-François, quand il fut homme vieux
Il fut érigé Pape en grand' magnificence;
Un moyne le vint voir, ayant sa cognoissance;
Le Pape le receut bien fort humainement,
Et pour le favorir, le mena promptement
Dedans son cabinet avec grandes caresses,
Et quand il feut dedans, luy monstra ses richesses,
Disant : « Dire ne puis, beau père, maintenant
Ce que sainct Pierre dict, je n'ay or ny argent. » —
« Père sainct, dit le moyne, ah! je vous le confesse,
Aussi ne pouvez dire, avec vostre richesse,
Ce que disoit sainct Pierre aux impotens couchez :
Sus levez-vous de là maintenant, et marchez! »
Auquel secrettement il donnoit à entendre
Qu'un riche sainctement son bien ne peut despendre;
Et de son dire au Pape il ne sceut aucun mal;
Mais ce discours après fit à un cardinal.
— Un autre cardinal, dans la ville de Rome,
Invita Raphaël, un peintre, excellent homme,

Et luy fit apporter un tableau qu'il avoit,
Pour le montrer au Pape et prélats qu'il menoit,
Et puis le cardinal donna signe à un prestre
D'apporter le tableau et d'appeler le maistre.
Le pourtraict de sainct Pierre estoit dans ce tableau,
Et de sainct Paul aussi, lequel estoit fort beau.
Puis le cardinal dit à ceux de l'assistance :
« Je dis que ce tableau est faict par excellence. »
Ceux qui estoient présents aussi-tost respondirent
Que jamais par avant un tel tableau ne virent.
Hormis deux cardinaux qui dirent, d'une audace,
Que ces apostres-là avoient trop rouge face.
Quand Raphaël les vit condamner son labeur,
Dit : « Ne vous estonnez s'ils sont hauts en couleur :
Je m'esbahis de vous qui condamnez mon œuvre,
Car je voy bien qu'elle est indigne de senseure.
Leur face tout exprès j'ay coulourée ainsi,
Pource qu'au ciel ils sont rouges comme ceux-cy,
De la honte qu'ils ont quand les chefs de l'église
Au lieu de bien régir ne font que bragardise. »
De laquelle response il ne fascha nul d'eux,
Comme font contre moy quelques faux envieux.
— Je vous ay proposé tant d'exemples notables
Pour adoucir le cœur à ces gens indomptables ;
Encor en mettrois cent, faits par de bons autheurs,
Si n'estoit que je crain d'ennuyer les lecteurs.
Or donc excusez-moi si, en ma première œuvre,
A quelque mot mal dit, veu que c'est chose seure
Qu'un poëte aprantif ne peut faire autrement,
Ny artizan qui soit à son commencement.

Regardez un pintier quand il faict sa vaysselle,
Soit une pinte, ou plat, ou bien quelque escuelle,
S'il ne luy faut refondre à luy tout ce qu'il faict
Tousjours deux ou trois fois avant qu'il soit parfaict?
Aussi mon premier livre en brief je veux refaire
Et ne lairay dedans aucune chose amère :
Mais depuis qu'il est faict, vendre plus-tost je veux
Tout ce que j'ay de reste, et puis je feray mieux.





LOU TESTAMEN D'UN PORC (*).



Un mazelié troubéc soulet
Un porc qu'el prenguéc pel coulet,
Et li diséc : « Ha ! pouysounié !
Ieü te preni per prisounié.
Tu m'as mangiats lous caüls de l'hort ;
Mas ieü te coundanni à la mort. »

(*) Cette facétie est d'origine romaine. Elle a été imitée du Testament de M. Grunnius Corocotta Porcellus, composé vers l'an 350 de J.-C. et publié, pour la première fois, d'après un manuscrit existant à Mayence, par un docteur allemand, Alex. Brassicanus, mort en 1539. Auger Gaillard s'appropria ce sujet qui jouissait alors d'une certaine vogue en France et en Allemagne, et pour lui donner une forme nouvelle, il fit tester son Porc dans le Château de Montbeton et en faveur de ses habitants. L'original latin n'est pas de meilleur goût que l'imitation languedocienne ; ce qui ne les empêcha pas d'avoir l'un et l'autre un très-grand succès à douze siècles d'intervalle. Nous sommes placés trop en dehors des circonstances qui les ont vu naître pour les juger d'une manière aussi favorable. -- St-Jérôme cite le Testament de Grunnius Porcellus (appelé Corocotta, du nom d'un célèbre voleur qui exerçait son industrie en Espagne, sous le règne d'Auguste) comme une composition très-comique. Testamentum Grunnii Corocottæ Porcelli decantant in scholis puerorum agmina cachinantum (procemium sur Isaïe). Les dispositions testamentaires de Grunnius Porcellus sont plus nombreuses et plus laconiques que celles du Porc ; ainsi il donne à chacun ce qui peut lui être utile ou agréable, sans commentaire... « Verbosis linguam, pueris vesicam, puellis caudam... » (Voy. G. Peignot, Choix de Testaments anciens et modernes, t. II, p. 247.

Lou Porc.

« Ha! mazelié, mayssan traydou,
Nou vous demandi qu'un soul dou,
Layssats-me fa dounc testamen!
Trametez qualqu'un prestomen
Al vilatge de Sant-Naüffari
Per cerqua qualque boun noutari. »

Lou mazelié y tramettéc un gougiat et li diséc :

« Gougiat, te daréy miéch testou,
Vay cerqua méstre Jan Boutou,
Que venguo prene l'estrumen
D'un porc que vol fa testamen. »

Lou noutari arribat, el dis al Porc :

« Moussur, ayci souy per sabe
A qui dounats-vous vostre be. »

Lou Porc.

« Un cambagiou douni, Boutou,
A mounseignhour de Mounbetou;
Péys à sa moulhié douni l'aütre,
Mas que Moussur el nou s'en chaüte.
Ieü douni al méstre d'houstal
Lou cap per metre sul pourtal;
Que lou mentur el dira pla
A touts qu'es lou cap d'un singla.
Al falcounié douni lous éls,
Per tal que s'el pért lous aüzéls
Lous troubara, s'el es hurous;
Car may vesou quatre éls que dous.

Al page voli da la lenguo,
Per tal que quand soun méstre venguo
Parla d'ambel, per lou counfoundre,
En dos lenguos pouyra respoundre.
Et péyssos al paüre Limpol
Ieü li voli douna lou col,
Per so quant el es d'Alamanio
Et quant sa lenguo souben banio;
Que córtos el beü may que cinq
En soun lengatge de lans-trinq.
Péys al couzinié, per sa part,
Ieü li voli douna lou lart;
Car lou roustit serio trop dous
S'el n'y metio forso lardous;
Amay li voli da las léüs
Que tratte pla touts mous bourréüs
Ieü douni péyssos uno cambo
Al paüre Jan vaylet de crambo;
Et l'aütro cambo pels talhurs,
Per so qu'elis sou de troumpurs :
S'ieü la lour dabo toutos dos
Cadun derraübario un os,
Coumo derraübou lous velous
Quant elis fan lous capayrous.
Al pourtié voli da lou cor,
Per tal que n'agio poun de por,
Se degus vol intra per forso;
Coumbe qu'el nou sio qu'uno rosso,
S'el a dous cors fara trambla
Touts lous que lou vouldran troubla.

Al palfrinié et al laquay
Ieü voli douna, se lour play,
Lou fetge amay lous dous rounious,
Per so que sou bous coumpanious.
Al carretié douni lou grays,
Afi qu'engraysse souben l'ays;
Car ses grays l'ays de sa carreto
Rougino may qu'uno troumpeto.
Al canatié douni lous osses
Qu'els bayle als cas petits et grosses,
Per so que nou fan que japa
Quant n'an poun d'osses o de pa.
Al boulangié douni la pél
Per ne fa doubla soun mantél,
Car lou boun home fort souben
M'a fach mangia de fort boun bren.
A madoumaysélIo lou Py
Douni, quant nou pot escupi,
La mélso que tant que sio vibo
Li fara beni la salibo.
A las aütros dos doumaysèllos
Douni la couo et las cerbéllos,
Per so qu'elos n'an gran besoun,
De couo ni cerbéllos n'an poun;
Et per lour piél acoumouda
Las costos ieü lour voli da,
Per so que ieü éy entendut
Que l'aran lour es defendut.
Item, voli que la nouyrisso
Agio per sa part la salsisso,

Per tal que s'el lach li taris
Ne doune péys al que nouyris.
Et péyssos à la bressayrolo
Ieü li voli da la boutiolo;
Ieü la li douni tout exprés
Per fa musa l'efan del brés;
Car, coumo se vouldra ploura,
La bressayrolo li dira :
Té, té, petit, té, la boutiolo!
Car aquelo nouyrisso folo
Fa del fat an lou couzinié
Amay an lou palafrinié;
Et lou paüre petit garsou
Se calara de la fayssou.
Péyssos à las aütros sirbentos
Douni per las randre plasentos,
A toutos uno bélo treno
Del loc pus fort de ma coudeno.
Item, à Aügié voli da
Tres budéls per tal d'acourda
Soun viouloun, et quant ieü mourisquo
Qu'el me soune la roumanisquo,
Et mourirèy jouyousomen
Mas qu'el soune soun esturmen. »





LOU PLACART

Que Augié *bailhéc à moussur* Des Valées, *coumessari deputat per lou Rey per demanda d'argen à touts lous que tenou perbaletges et ufficis de Sa Magestat, estan loutgiat al lougis de Sant-Jaques, à Montalba.*



Ieu prégui Diou del cél, Moussur lou Coumessari;
Que vous donne tal be que vous es necessari.
Quant et quant on m'a dich qu'érets dins Montalba
Ieü n'éy voulgut fali de vous veni trouba.
Se nou sabéts qual souy, ieü vous o voli dire :
Ieü souy Aügié Gaillard, lou que lous fats fa rire,
Per so que qualque paüc me mayli de rima.
Et quant éy entendut qu'abéts fayts emprima
De placarts, per lous mettre als cantous de la plasso
D'aqueste Montalba, oun lou mounde s'amasso
Per lous veni legi quasi de toutos parts,
Per entendre et sabe que disou tals placarts;
Coumbe que pels cantous férets fa fa la crido
De part lou Rey, mas touts nou l'abiou pas aüsido.
Lous que nou sabiou res, o vesen als piliés,
Se pensabou que ieü o qualques escouliés
L'aguéssen mez aqui, cresen que fous en rimo;
Mas péys toutis an dich qu'es caüso legitimo

So qu'abéts fiquat là ; car vous benéts leba
L'argen degut al Rey per lous de Montalba,
Et prencipalomen lous que sous drets jouissou ;
Mas en loc de ploura toutis se resjouissou :
Els aymou may paga cent cox counfirmaciou
Que noun pas un soulet à la countribuciou.
Toutis lous qu'an jouit del noble Rey ufficis,
Perbaletges, estats, o d'aütres benificis,
Elis volou paga, cadun de soun coustat,
Tout aquo qu'es degut à la Sio Magestat;
Coumo vous lour mounstrats per rolles et per lettros,
Que per touts lous cantous sounérou las troumpettos,
Qu'on agués à pourta en vostros mas l'argen,
Coumo dins lous placarts an troubat, en legen.
Touts lous Cossouls un cop, an gran manifissenso,
S'y férou touts purmiés an grando diligenso.
Lou jutge et loctenens et touts lous qu'an estat
Del Rey, oubei volou à la Sio Magestat.
Touts lous qu'an vist aquo als piliés de la fusto
Disiou que demandats uno caüso fort justo
Et que lour desir es recounoysse tout-jour
L'aütoritat del Rey coumo lour boun seignhour,
En li voulen paga tout-jour tribut et tailho
Et sas hounours et drets jusquos à uno mailho.
Et ieü Aügié Gaillard, hournble serbidou siou,
Li porti lou meü drech de ma counfirmaciou;
Noun pas d'or ni d'argen, que nou n'éy pas gran soumo;
Mas quel beni paga de so qu'a fach ma ploumo,
Qu'es mou libre noubél an lou viél ajustat;
En pregan humblomen à la Sio Magestat

De creyre, se li play, que despéys ma nayssenso
Éy agut gran desir d'abe sa counoyssenso;
Per tal de lou prega humblomen d'abe esgard
A la necessitat del paüre Aügié Gaillard
Qu'es un pouëto noubél, qu'a fort desir d'escriüre;
Mas lou paüre n'a pas degun mouyen per viüre;
Que s'el Rey o sabio, beléü el fario tant
Coumo lou tens passat Alexandro lou grant,
Que, quant el éro viü, forso d'argen el dabo
A tout home qu'en rimo alaros s'adounabo.
So qu'a fach nostre Rey à tan pla coumo el:
Car Desportos n'agut milo escuts del soulel;
Amay darriéyromen encaros li dounabo
L'abesquat de Sanlis, que fort el estimabo;
Mas qu'al cap de tres jours arribéc un couriü
Que pourtéc un paquet que l'abesque éro viü;
Que forso gens m'an dich que lou paüre Desportos
Cambiéc péys de coulours de may de quatre sortos,
Et despéys cado jour lou paüre cor-falis,
Quant n'a pouscut abe l'abesquat de Sanlis.
Hélas! Plutarquo dis que loungo cordo tiro
Tout home que la mort de qualqu'un may desiro:
Per aquo là demoro à la cour embousquat
Per afi d'atrapa qualque boun abesquat.
Lou Rey als pouëtos douno aquo qu'on li demando.
Nou lous deürio pas da uno caüso trop grando:
El vey aros que fa un Péyre de Rounsard,
Qu'el nou coumpaüso pus aros qu'el a sa part.
Desportos fara aytal: nou dara pus serbici
Al noble Rey, s'el a qualque boun benifici;

Car s'el li fa douna l'abesquat de Sanlis,
Desportos fara péys coumo fan lous moulis,
Que quant an tropo d'aygo elo péys lous doumino,
Et nou podou pas ges fa de bélo farino,
Ni may nou podou pas molre cap de bouci.
Quand Desportos veyra que l'éy fiquat ayci,
Beléü se fachiara per so qu'el trop s'estimo,
Et li saüra gran mal quant l'éy mes en ma rimo :
Car forso gens m'an dich qu'es un paüc fantastic ;
Mas nou deürio pas fa, car ieü souy soun amic,
Amay ieü aberti lou voli d'uno caüso.
Darriéyromen Petrarquo uno fort loungo paüso
El debiséc ammi, amay el me disio
Que Desportos en el un gran tort li fasio;
Disio qu'el li panéc cent vérs o dabantatge,
Que lous a touts de renc fiquats en soun oubratge.
Que Petrarquo d'aquo se fachio grandomen,
Quant Desportos n'agut un paüc d'entendomen
De lous escampilha per tout lou seü oubratge;
Car el n'a fach re pus que cambia lou lengatge :
Que per aquo Petrarquo amb'el aüra desbat
S'el lou trobo, so dis, tout soulet à l'embat.
Per aquo, se vous play, vous prégui de li dire
Que s'el trobo Petrarquo en loc, que las se vire !
Car Desportos a tort, Moussur, quant tout es dich
D'abe li deraübat aytal de soun escrich.
Ieü éy paur qu'es vertat so que disiou lous satges
Qu'en las gran portos soun lous grans vens et aüratges.
Desportos es gran pouëto, amay aquel Rounsard ;
Mas elis an panat touts dous en qualque part,

Et fan entendre al Rey de Franso et de Poulounio
Qu'els an fachio touts dous touto aquelo besounio.
Se lour mounstrats aysso vous lous farets rougi.
Qe sera fi, Moussur, ieü souy las de legi
Tout l'abus qu'els an fach al noble Rey de Franso.
Debant qu'el sio lounc-tens, ieü éy talo esperanso
De fa quicon de bél, s'un cop souy afustat,
A la louangio tout de la Sio Magestat :
Et péys lou pregaréy, se ieü faü bél eubratge,
De me da cent escuts, per me douna couratge.





AU ROY.

Du tort que firent certains gentils-hommes à un chat.



Tres illustre nostre bon Sire,
Moy, vostre serf, vous veux escrire,
Combien que sois ignorant poëte,
Du tort qu'on fist à une beste.
De cecy ne suis point menteur :
Monsieur de Montbarthié (*) est l'autheur,
Car ils étoient dans sa maison
Ceux qui firent la sédition.
Ils s'en allèrent à la chasse,
Et prindrent force populace;
Mais, s'il vous plaist, nostre bon Sire,
Le nom de tous je vous veux dire.
Comme j'ai dict, de Montbarthier
Marchoit entr'eux tout le premier;
Parce qu'il est de belle taille
Il conduisoit ceste bataille;

(*) Bernard d'Astorg ou d'Astorc, baron de Montbartier au diocèse de Montauban, capitaine de cent hommes d'armes, gouverneur de Mas-Garnier et chevalier des ordres du roi. Il se fit élire gouverneur de Montauban au commencement de la seconde guerre de religion (1567), malgré l'opposition des consuls catholiques; mais on ne tarda pas à le destituer pour mettre à sa place Philibert de Rapin. En 1593 il vendit les droits seigneuriaux qu'il percevait dans la ville et juridiction de Rabastens, en paréage avec le roi.

Et puis monsieur de Beauregart,
Gentil-homme de bonne part;
Et puis après un fort beau fils
Qu'estoit aux nopces de Paris,
C'est le visconte de Moncla,
Vous cognoissez bien cestuy-là;
En outre, il y avait aussi
Un quidam qui se nomme ainsi,
Le capitaine Bigourdan
Qui me ressemble Bajordan
De ses jambes et de la teste,
Mais il n'avait qu'une fenestre,
Bajordan les a toutes deux (*);
Mais Bigourdan le malheureux
En perdit une sur la mer
Où il estoit en grand danger.
Toutesfois il fut des rusez,
Craignant de faire quelque excez,
Et s'en retourna au quartier
De mondit sieur de Montbarthier.
Mais les autres par trop vollages
Ne furent pas du tout si sages;
Car ils ont faite une autre chose
De laquelle parler je n'ose.
L'on me pourroit dire, pourquoy?
C'est pource, Sire, que je croy

(*) Le Capitaine Bajordan ou Bazordan assiégea Montauban avec Terride, et fut tué sur la brèche de cette ville, le 24 octobre 1562. Cette pièce de vers, antérieure à cette époque, doit être une des premières d'A. Gaillard.

Qu'on me tiendra pour indiscret
Quand je ne tiens cecy secret.
Vous sçaurez donc que ces seigneurs,
Après avoir chassé ailleurs,
S'en retournoyent la chasse faite;
Mais rencontrèrent une beste
Que les François disent un chat,
Lequel fit acte de soldat :
Car quand on luy bailla la charge
Il bondit un fossé bien large,
Et grimpa dessus un grand chesne
Où sa mort fust bien-tost prochaine;
Car aussi-tost de grand' vitesse
Fut assiégé par la noblesse,
Et commencent à le sommer
Tous ceux qu'avez ouy nommer.
Monsieur de Beauregart luy crie :
« Ren toy, te sauveray la vie. »
Et le Visconte de Moncla
Aussi de sa part l'appela,
En luy disant, « Rend toy, pendard;
C'est toy qui as mangé le lard.
Rend toy bien-tost, tu as gran tort;
Las! tu vois bien que tu es mort
Si vistement tu ne te rens;
Car nous sommes beaucoup de gens.
Quand tu tiendrois dix mille jours
Tu n'aurois jamais nul secours! » —
« Ha! fit le chat, il est bien force,
Car je n'ay plus aucune amorce.

Et leur dit lors : « Gens de noblesse,
Pour m'asseurer de la promesse,
Il me faut un rat pour ostage
Ou autrement serois mal sage
De me fier en la parolle
De vous qui portez tous pistolle :
D'autres y ont esté trompez,
En temps de guerre et temps de paix. »
Les assiégeans luy dirent lors :
« Plus-tost soldats fussions-nous morts,
Devant que nous eussions pensé
Qu'en rien tu fusses offencé. »
Sire, voylà mon chat rendu,
Qui pourtant ne fut point pendu;
Mais quand il eut quitté son fort
Ces gens lui firent un grand tort,
Car ils le mirent en chemise,
Après luy avoir la foy promise,
Et mirent tous les chiens après :
Alors mon chat fit son décès.
Mais quant à moy ne puis penser
Si Montbarthier faut excuser;
Car il estoit sur un mulet
Bien loin, le pauvre, tout seulet,
Et ne sçay s'il estoit consent
Au désastre de l'innocent;
Toutesfoys je croy bien que non,
Car il est trop bon compagnon.
Mais les autres ont eu grand tort
D'avoir mis traitrement à mort

Ce pauvre chat, sans nuls amis,
Qui ne mangeoit que des souris :
Voylà pourquoy tant je regrette
Le grand malheur de ceste beste.
— Sire, je m'en vay faire fin;
Je voudrois bien faire un butin
De quelque croix d'or ou calice (*),
Et vous voudrois faire service.
— Sire, je suis Auger Gaillard,
Petit apprentif de Ronsard;
Il dit qu'il est de Vendaumois,
Et je suis natif d'Albigeois.
A dire vray je suis Auger
Qui n'ay pas beaucoup à manger;
Je ne possède aucune terre;
J'ayme la paix, je hay la guerre :
En temps de paix je suis charron,
En temps de guerre suis larron;
Autrement je ne sçaurois vivre,
Je n'ay pas de bien une livre.

(*) Texte de 1579. En 1583, il se garda bien de faire réimprimer ce vers par trop hérétique, et il lui substitua le suivant :

« De quelque bragarde nourrice. »





LOU COUSSEL

Que dounéc Augié *à un homme viél qu'el abio pres la moulhié joube.*



SOUNET.

L'home qu'es oubligat à paga qualque rento,
S'el nou pot acaba de paga soun seignhour,
El tachio de cerqua per vioure an soun amour
Qualque poulit presen, et péys lou li presento,

Et li dis : « O, Moussur, nou me dounets turmento;
Car ieü vous pagaréy fort pla de jour en jour;
Prenéts aquel presen, faséts me tant d'hounour; »
Et d'aquelo fayssou per un tens lou countento.

Vous que debéts de résto à la moulhié bél-cop;
Se per se fa paga elo vous fachio trop,
El cal que li dounets qualquo caüso d'hounésto,

Et li dire : « M'amour, vous abéts counouscut
Que ieü vous éy bailhat tout aquo qu'éy pouscut,
Et cal que m'atendats un petit de la résto. »





AUTRO LETTRO

A MOUSSUR DES VALÉES,

De so qu'el féc brulla qualques mayssans libres diffamatoris.



Moussur lou Coumessari, à vous me recoumandi
Et vous prégui de creyre aquo que ieü vous mandi:
Despéyssos qu'éts partit ayci de Montalba
Néch et jour ieü n'éy fach despéys sounque reba,
Et ieü me souy pensat de vegados dous milo,
A so que férets vous dedins aquesto vilo.
Quant aguéren dinnat, per tal de nou langui,
Tout aquest' Montalba vous anérets segui,
Et vous viguéri intra dins aquo dels librayres,
Amay dins lous houstals de touts lous reliayres,
Que fasiats del marchian, pensan de lous troumpa,
Lour disen que vouliats forso libres croumpa.
Mas, so m'an-elis dich, de re nou lous troumpérets
Per tal, so disoun-els, que vous nou lour croumpérets
Cap de libre que fous en gréc ni en lati,
Sounque touts lous qu'an noum : *Lou Rebelio-Mati*,
Et d'aütres libres fols, que l'aütur lous nomino
Lunetos de Cristal fachios de Roquo fino;
Et tant d'aütres mayssans qu'en saüguérets trouba,
Que jamay coumpaüsats nou sou dins Montalba:

Mas que qualque mayssan lous a pourtats d'Espanio,
O beléü soun venguts del pays d'Alamanio,
O ieü nou sabi d'oun; mas d'oun que siou venguts,
Si ne croumpérets vous per may de vint escuts,
Et al vostre loutgis lous metérets en cendres.
D'aquo me soube pla, qu'éro un jour de dibendres,
Qu'en tout vostre dinna n'abiats bouci de carn,
Sounque de peys de mar et de peyssou de Tarn;
Amay abian tambe qualque dous plats de géyssos.
Et lou dinna finit, el me soube que péyssos
A vostro crambo un foc fort gran férets basti,
Que ieü pensabo pla que voulguéssets rousti
Qualque quartié de bioü, tan gran lou foc el éro;
Mas ieü viguéri péys que vous, d'uno couléro
Metérets dins lou foc touts aquels libres fols,
Et lous férets brulla coumo de parpailhols.
Et péyssos me disiats que talos escrituros
N'érou que toutos vere et grandos impousturos,
Plenos de falsetats, et que talis traydous
Que lous an coumpaüsats sou de perturbadous
De l'estat et repaüs del public de la Franso,
Et que voulou tachia de touto lour pouyssanso
Per vese se pouyrian fiqua la dissensiou
Entre lou Rey amay lous de la religiou,
Et jamay nou pensée en uno talo caüso
D'aquelos que l'aütur al noble Rey impaüso.
  Esgalomen el aymo huguenaüs, catoulix.
Sabéts quals cresi-ieü qu'el ten per enemix?
Toutis aquelis qu'an aquesto pax roumpudo,
Amay toutis aquels qu'an fachio courregudo,

Que voulion atrapa sas vilos et castéls,
Et sas plassos et forts, doumaynes et jouyéls,
Sas tailhos et tributs o l'argen de finanso.
D'aquo se fachio be nostro boun Rey de Franso?
So que, quand tout es dich, s'on y vol agachia,
D'aquo lou noble Rey a loc de se fachia.
Ieü disi la vertat, nou souy bouci falsari;
Car ieü preni lou cas, Moussur lou Coumessari,
Que ieü fouréz seignhour d'aqueste Montalba
Delant darriéyromen nous venguérets trouba,
O be de Rabastens, ou d'un aütre vilatge,
Et que de mous soujéts me féssou tal aütratge.
Ieü vous layssi pensa se péys serian amix,
Foussoun-els huguenaüs, o foussoun catoulix?
Jamay perdou n'aüriou de mi de talo ouffenso,
Coumbe que d'el à mi a qualquo differenso.
El troubario puléü cent milo homes armats
Que nou fario pas ieü un couple de regats.
Tout lou moun sap fort pla qu'el a grando pouyssanso,
Mas que lou noble Rey n'a que fa de vengianso,
Et qu'el es lou pus dous que jamay sio nascut;
Nou que ieü l'agio vist, ni ta paüc counescut,
Mas touts lous que l'an vist m'an dich qu'es veritable
Que jamay on n'a vist un Rey tant caritable;
Et tant d'aütros vertuts que reluisoun en el,
Que cap d'home de be que sio joust lou soulel.
Nou vouldrio abe pensat, en la mendre paraülo,
Que tals menturs impaüsou al boun Rey de la Gaülo.
Mas péys, coumo sabéts, ieü tournéri trouba
Lous librayres que sou dins aquest' Montalba.

Lour disen, que pus els de talo marchiandiso
Nou se carguéssou pas, pleno de mayssantiso;
So que touts d'un acort me proumeteroun els,
Amay érou marrits d'abe croumpats aquels :
Et per vous soun estats guaris de grand fatiguo
Quand lour abéts tirats aquels de la boutiguo;
Car els crentabou fort de jamay nou trouba
L'argen que lour coustéc : car lous de Montalba
N'abiou bouci que fa d'uno talo besounio,
Quand disio mal del Rey de Franso et de Poulounio;
Car el n'es cap de jour que nou prégou per el,
Qu'el Diou del paradis li doune boun coussel.
Toutis sabén fort pla que lou boun Diou coumando
Qu'el Rey nous cal ayma d'uno affectiou fort grando,
Et li paga soun drech l'hibérn amay l'estiou,
En cent pars es aquo, amay en sant Mathiou.
Be sou mayssans aquels, o be ples d'inoussenso.
Catou nou n'abio pas de Diou la counouysenso,
Et se l'on lou legis, dedins on troubara
En un endrech, qu'el dis : « *Principem honora.* »
Be cal dire que sou de mayssantos creturos
Lous que fargados an aquelos escrituros.
Mas résto que despéys nou s'en pot trouba cap;
Et ieü cresi, Moussur, que sel boun Rey o sap
Que nous agian d'aquo fachio pérdre la rasso,
En cadun nous dara qualque badio o plasso.
Coumbe que tals escrits nou podou pas blassa
Lous que sou gens de be, ni may lous ouffensa :
Mas nous de lous brulla lour abén fach serbici
Qu'en cadun nous deüriou da qualque benefici,

O ben à vous tout soul, s'érou vostres amix,
Per so que ieü éy trach moun froc à las hourtix
El a degia vint ans, amay de l'abantatge.
Mas que nostre boun Rey ieü estimi tant satge,
Qu'encaros be que ieü agio gitat moun froc
Nou me layssara pas per aquo tant al croc
Qu'el nou me fasquo da qualque petito caüso,
Car el aymo, so disou, un home que coumpaüso,
Et péys sap que degus nou pot fa re de bél
Quant paüretat l'estren an soun mayssan courdél·
Atambe souy segur que lou boun Rey de Franso
Als rimayres paürets porto grando amistanso,
Et qu'on n'a vist jamay cap de tan liberal:
Encaros à de sots, coumo sabéts, sap mal!
Nou vous soube pas el, Moussur lou Coumessari,
Qu'en vostre loutgis un fouréc ta temerari
D'ana tacsa lous Reys de proudigalitat
Per so qu'els usou trop de liberalitat?
Mas per bounos rasous li barrérets la bouquo,
Que péys el démouréc ta mut coumo uno souquo,
Li disen qué lou Rey Artaxerces disio
Qu'un boun Prince o boun Rey cent cox milhou fasio
De douna de presens que noun pas de ne prene.
Mas ieü nou trobi cap d'home de be qu'el rene,
Sounque qualques fadas que n'aüsi cado cop,
Que disou que lous Reys als us els dounou trop;
Mas aquels sou de sots; car lou nostre Rey doüno
Als que l'an pla serbit d'uno affecciou fort bouno.
A mi me fan bremba, lous que caquetou tant,
Dels fats que reprenguérou Alexandro lou grant,

Quant dounéc cent talens à Phocion fils d'Athénos,
Que péys li fouréc dich per de gens trop aüténos,
Coussi el à Phocion dabo tant de mouyéns,
Vesen que dins la vilo abio tant d'Athéniéns?
Alexandro diséc : « A el tal dou uffrici,
Per so que may que touts el m'a fach de serbici. »
Aytal fa nostre Rey. El fa de grandis dous
A touts lous que li sou fort louyals serbidous.
Et vous l'abéts serbit déx ans o dabantatge,
Et nou vous a pas dat, so diséts, cap de gatge.
Mas, Moussur, vous metéüs d'aquo vous acusats,
Car demanda li res jamay vous nou gaüsats.
Hélas! pensariats-vous qu'el dounéz uno caüso
A un que demanda jamay nou la li gaüso?
Et nou sabéts pas vous que lous aüturs latis
Els disou : « *Petite et post invenietis.* »
Se nous voulén trouba qualque bouno aventuro
El nous cal fort cerqua, so nous dis l'escrituro.
Et péys lou boun Rey a tant de demandadous
Que nou li soube pas de touts sous serbidous.
L'on vech qu'un canatié qu'a dous o tres cens gousses,
Dogues, lebriés, turquets, aütres cas blans ou rousses,
Tantis n'oublidario de lour douna de pa;
Mas que quant an talen, touts li venou japa.
De li bremba de touts n'es pas en sa pouyssanso·
Et per aquo, Moussur, al boun Rey de la Franso
De touts sous serbidous nou li pot pas bremba;
Mas que se me creséts, vous aniretz trouba
Aquel nostre boun Rey de Franso et de Poulounio;
Et nou vous atendats al dich d'aquel ybrounio

Que disio que lous reys, mounarquos, potentats
Nou deüriou pas usa de proudigalitats;
Car jamay estimats nou seriou pas mal satges
Quant dariou tout lour be à talis persounatges,
Que counoyssou lour éstre, envers lour magestat,
Bous serbidous louyals, coumo vous éts estat.
Et lour dounan presens, estat o benefici,
Els oubligou lours cors à lour fayre serbici.
So qu'es fort pratiquat aros an d'aquest' tens,
Car on ne troubara cent milo de countens.
Éts trop hurous, Moussur, d'abe tant noble méstre!
Et ieü Aügié Gaillard souy, amay voli éstre
Fort houmble serbidou de la Sio Magestat,
Et desiri soun be et sa prousperitat,
Coumo de mi meteüs, amay de l'abantatge,
Et me souy azardat de fayre aquest' oubratge
En ma lenguo albigeso, et lou vostre placart
Lant al fous parli d'el, vous pregan de ma part
Que lou fasquats legi debant sa noblo fasio
Et de lou prega fort houmblomen que li plasio
L'accourda et sinna. Et s'el fa aquo d'aqui
Sera caüso que ieü nou seréy pus couqui.
Et s'el me fa da res, Moussur, en moun absenso,
O pouyrets retira an touto diligenso,
Et lou placart qu'éy fach de la counfirmaciou
Vous serbira tout-jour d'uno percuraciou:
Et péyssos, d'aütro part, uno bélo quittanso
Qu'éy fachio al tesaürié del noble Rey de Franso,
Sinnado de ma ma, que vous mandi atambe;
Vous pregan, d'aütro part, de me fa tant de be

D'ana dire à Rounsard et al paüre Desportos
Que lour faréy serbici en may de milo sortos;
Que se fachio lour éy qualque caüso al rebés,
Nou me regardou pas per aquo de trabés.
De so quant ieü éy dich qu'an uzat de pilhatge
Nou me regardou pas per aquo an mal visatge :
Per so qu'un aprentis el vech puléü un rat
Dins l'él de soun doctour, que dins lou seü un cat.
Noun que ieü velgo dire aycis en moun oubratge
Que ieü agio re prez à cap de persounatge;
Sounque al tens de la guérro un calici (*) poulit;
Mas aquo per la pax es estat aboulit.

Et se ieü nou faü poun rimos de tant de sortos
Coumo Péyre Rounsard et Philippo Desportos,
Aquo d'aqui n'es pas à faüto de cabal,
Car ieü n'éy lou plen cap : aqui n'es pas lou mal!
Mas sabéts vous per que lours rimos sou pus bélos?
Princes ieü n'hanti pas, damos ni doumaysélos,
Coumo fan elis dous touts lous jours à la court;
Que per aquo d'aqui moun oubratge es ta lourt.
Las rimos que ieü faü serion pla coumpassados
Quant ieü frequentario fennos ta pla caüssados;
Mas ieü à Rabastens et d'aütres paüres lox
Nou frequenti que gens fort paüres an d'esclox.
Et péys ieü vous diréy caüsos pus legitimos,
Qu'es la caüso per que fan milhou que mi rimos :

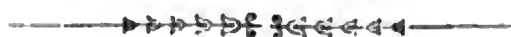
(*) Il ne fit pas réimprimer dans le BANQUET ce mot fâcheux hasardé dans les RECOUMANDATIOUS AL REY, et il employa cette variante : « Un aze fort poulit ».

7

Elis dous an Baïf et Amadis Gemi
Que lour dis la litsou(*), et nou fan pas à mi.
Mas se nostre boun Rey de Franso et de Poulounio
Me voulio secouri, ieü faréy de besounio,
Noun pas coumo fan els, mas be m'aprouchiario;
Ni may Petrarquo poun nou me reprouchiario
Que ieü agués panat cap de vérs de sas obros;
Car ieü n'éy prou per mi, amay viando de sobros.
A prepaüs de pana, entre qu'el me soube,
Ieü vous prégui, Moussur, de me fa tant de be
D'ana dire à Rounsard et al paüre Desportos
Que las querélos qu'an an Petrarquo sou mortos;
Car ieü éy fach l'acort dilus per toutis tres.
Petrarquo m'a jurat que so qu'els li an pres
El per l'amour de mi de boun cor lour o douno.
Et moussur del Bartas qu'es hounésto persouno,
S'y es fort emplegat à lous metre d'acort,
Et li a demounstrat que nous nous farian tort
De nous voule murtri, estan touts d'un uffici:
Mas que nous deürian fa l'un à l'aütre serbici,
Et que nous serian fats d'abe bruch entre nous,
Que deürian fa puléü coumo lous fraymenous,
Que quant l'un a quistat, tant n'agio lou noubici
Coumo lou qu'a quistat o lous que fan l'uffici.
Aytal deürian nous fa, parti tout per migié
So qu'abén amassat. per tal del paüre Aügié.

(*) Baïf... à toutes heures, lui desnouoit les plus fascheux commencements de la langue grecque, comme Ronsard, en contre-eschange, luy apprenoit les moyens qu'il sçavoit pour l'acheminer à la poësie françoise (Cl. Binet, Vie de Ronsard.)

Del Bartas li fesée aquelo demounstranso.
Ieü me sinnario pla en tan bélo ordounanso
Et inviolablomen la vouldrio péys garda,
Se Desportos, Rounsard s'y vouliou acourda.
Helas! pregats-lous dounc que tout aquo se fasso,
Et tout so qu'éy gagnat an la mebo pigasso,
Ieü fiquaréy al blot, coumo la rasou vol,
Et se ieü m'en dedic, qu'on me coupe lou col.
Mas nou vouldran pas fa quant souy lour abersari.
Et faréy fi d'aysso, Moussur lou Coumessari,
Pregan Diou que d'escuts vous doune de miliéz
Per vous tene caüssat d'escarpins et souliéz :
Amay lou pregaréy que forso be vous vengo,
Mas que digats al Rey que de mi li soubengo.
Et ieü al tesaürié de soun estalbiomen
Vaü manda qu'el fara fort miserablomen
S'el nou me bailho prést, coumo lou Rey li mando,
La soumo qu'el dira, sio petito ou sio grando;
Car quant nou me dario qu'un caüssat d'estoupas
Tout-jour me dara may que nou meriti pas.



L'ACQUIT.



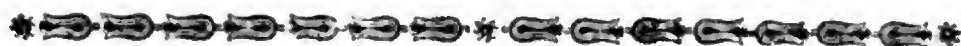
Ieu souy Aügié Gaillard, del loc de Rabastens,
Que couféssi abe prez, despéys petit de tens,
De nostre noble Rey de Franso et de Poulounio
Cent escuts del soulel, per fa d'aütro besounio :

Preses pel tesaürié de soun estalbiomen,
Méstre sur la gran mar, amay semblablomen
De ribiéyros et lacs pourtans vaysséls et barquos,
Dels quals es inpoussibleà reys, princes, mounarquos
De lous poude tari quant s'en vouldriou mayla;
Mas dels dits cent escuts qu'el Rey me fa bayla
Quiti soun tesaürié de l'argen de finanso,
Et disi gran mercez à moun boun Rey de Franso.
En me recoumandan à sa grand Magestat,
Amay al tesaürié: mas que de soun coustat
Nou me fasquo langui de me fa ma despachio;
Et ieü li mandaréy la quitanso qu'éy fachio.
Et s'uno touto soulo à el nou li suffis
Lin mandaréy un cent, car tesaüriés sou fis;
Et coumo se vouldra y mettréy talo soumo,
Mas que l'argen ieü vegio al béc de la mio ploumo (*).

(*) Dans les RECOUMANDATIOUS AL REY, suivent 22 vers supprimés dans le BANQUET. Le charron de Rabastens s'inquiète de nouveau de la difficulté qu'éprouvera le Roi à comprendre sa langue, et il ajoute :

« Mounseignhour de Jouyouso es be d'aquest' païs,
Que la parlo milhou que cap dedins Paris;
Mas ieü me crenti fort que seréy trop mal satge
D'ana impourtuna un ta gran persounatge.
Un pouëto coumo mi, que n'es pas franciman,
Nou se merito pas d'abe tal trachioman. »





REMOUNSTRANSO

An aquels qu'an maynatge, coussi lous cal nouyri per lous fa gens de be (*).



A vous toutis aquels qu'abéts qualque maynatge,
Qu'en loc de lour fa be vous faséts lour doumatge;
Qu'en loc de lous castia quant nou fan coumo cal,
Vous aütres bou'n riséts quant elis parlou mal.
Ho, païs d'Albiges! ho, païs de Rouergasses!
Que suffréts els efans de dire tals mouts grasses,
Amay en la puspart del païs de Querci,
Noun pas à Montalba; car ieü vous dic ayci
Que de moun purmié libre elis me reprenguérou
Quant de mouts ta ganguiés dedins elis viguérou.
En tout be que per mal nou lous y metio gez
Sounque per atesta que ieü souy d'Albigez;
Car quant on nou sap poun d'ount es un persounatge,
L'on o counoyscera s'el parlo soun lengatge;
Et péys ieü o fasio per un fort boun abis,
Afi qu'els magistrats que sou de tal païs
Tenguéssoun un coussel per castia touts aquelis,
Per tal que jamay pus nou me truféssi d'elis;

(1) Voy. Plutarque. Traduct. d'Amyot. OEuvres morales, premier traité. — Comment il faut nourrir les enfants.

Mas els n'an pas castiats ni lous grans ni petits :
Tan valdrio be que ieü nou'ls agués abertits !
Mas pesqu'en talis mouts, messus de la justessio
N'an poun voulgut fiqua reglomen ni poulessio,
Ieü vous voli moustra, debant de nou mouri,
A vous qu'abéts efans coussi lous cal nouyri,
Et se nou me creséts, cent cox en vostro vido
Vous direts qu'es vertat so que dis Euripido.
El dis que quant fort mal-pensant el es estat
Lou purmié foundamen de la natibitat,
El es forso que lous que de tals parens sortou
D'aütru pequat un jour la penitenso portou :
Voulen dire que cal vioure fort sobromen,
Quant el es la questiou de fa l'engendromen ;
Car à l'engendromen s'el payré es un ybrounio
Impoussible es en el de fa bouno besounio.
Qu'el sio vertat; un jour Diogenes rencountréc
Un fort mayssan garsou; mas coussi l'acoutréc,
Et li diséc : « Moun fil, toun vici me temounio
Qu'à toun engendromen toun payre éro un ybrounio. »
Per aquo lous efans et filhos del païs
Parlou tan grassomen, car el y a de bous vis.
Se satge cal esta lou tens qu'on lous coumenso,
Nou cal pas éstre dounc pires à lour nayssenso ;
Car Lycurgus, lou rey des Lacedemoniens,
El lour moustréc un jour de fort grandis moyens
Per nouyri lous efans debant qu'agiou de l'atge,
Que nous deürio serbi als qu'abén de maynatge.
El vous prenguéc un jour dous cadéls fort petits
Que d'un payre et de mayre érou touts dous sourtis,

Et lous fesée nouyri cadun dibersomen.
Ieü cresi que fasio tout bél espressomen.
El rendéc l'un gourman, l'aütre bou per la casso,
Et péys lous féc pourta al mitan de lour plasso
Amb'uno lébre vivo et de soupos un plat,
Là oun bél-cop de mounde éro tout assemblat.
Péys o féc tout paüsa debant aquelo troupo;
Mas lou gous mal apres s'arrestéc sur la soupo,
Et l'aütre quant et quant la lébre seguiguéc.
Péyssos aprép à touts Lycurgus lour diguéc:
« Lou gous que veséts lo gourman que nou val gayre
El et l'aütre sou fils d'un payre et d'uno mayre;
Mas que lou gourman ses nouyrit gourmandomen,
Et lou que siéc la lébre es nouyrit sobromen. »
Pésque lous cas se fan seloun la nouyrituro,
L'on deürio pla nouyri uno paüro creturo;
Mas de mayres on vech que quant l'efan an fach,
En loc de lou nouyri lour denégou lou lach;
Et quant et quant que l'an tirat de lour matrisso
Lou fan péyssos pourta en uno aütro nouyrisso.
Noun pas que ieü me velguo ayci boussi fachia
Countro aquelos que n'an de lach per alachia:
Aquelos que noun an elos soun escusablos;
Mas toutos las qu'an lach ieü trobi miserablos
Quant nou ne dounoun poun al maynatge qu'an fach,
Per so qu'elos tourna voloun empli la mach.

. . . .

Péys, quant sabou parla, acoustuma lous cal
A parla seloun Diou, noun pas à parla mal:

Per so que nous sabén que lou tendre maynatge
Apren tout so qu'on dis en soun purmié lengatge.
Moustrats-lour dounc, aprép qu'agiou quitat lou lach.
Aqueste bél quatrén que de Pibrac a fach :
Dieu tout premier, puis père et mère honore ;
Sois juste et droit, et en toute saison
De l'innocent prens en main la raison ;
Car Dieu te doit là haut juger encore.
Coumo la cero molo elo pren touts sagéls,
Aytal tout so qu'on dis prenou lous joubenséls.
Las nouyrissos Platon grandomen amounésto
De nou lour dire pas paraülo deshounésto,
Afi que lour esprit nou se courroumpo pas;
El nous dis atambe un aütre fort gran cas :
El dis que quant l'efan de gazoulia coumenso,
Qu'on li deü demoustra del be la counoyssenso.
Que disén-nous, Messus, d'aquel boun Platon-là?
Coussi nous rougissén quant l'ausissén parla?
Un payén à nous touts amay à la noublesso
El cal que nous aprenguo à nouyri la jouynesso;
Amay dis atambe que quand siou grandeletz,
Que, se nous voulen pas qu'elis anou souletz,
S'on lour agio d'efans per lour fayre serbici,
Qu'on regarde pla qu'els n'agiou pas mayssan vici,
Afi qu'elis n'aprengou à fa lou mal qu'els fan;
Car lou proubérbi viél nous dis que s'un efan
Frequanto de segui qualque persouno torto
El apendrio pla léü d'ana d'aquelo sorto.
Que l'on lour age dounc, tan que seran petits,
D'aütres efans que siou en vertuts ben estruits,

Et péys quant siou vengutz en lour atge per éstre
Meses en magisters o sus un aütre méstre,
Aqui lour payre et mayre elis cal qu'agiou l'él,
Et se soun orphelins lour titour o lour bél.
Alaros es lou cop d'abe lour de bous méstres
Que menou santo vido et que siou fort hounéstes;
Coumo bous jardiniéz qu'als albres joubenséls
Per lous fa creysse dretz lour baylou bous paysséls.
Et ieü nou vesi pas qu'aquelis qu'an maynatge
Se penou grandomen d'abe lour méstre satge;
Mas la pus-part lous metou an de mayssanto gen,
Per afi d'estalbia qualque petit d'argen;
Que cado cop me pren coumo qualqu'embegiasso
De m'en ana crida al mitan de lour plasso :
« O sots, que vous penats per lous bes amassa,
Ses fa conte d'aquels que lour debéts layssa ! »
Quant parli dels efans, be parli de las fillos;
Car ieü ne sabi forso, en may de quatre villos,
Qu'aüran agut mestiéz l'estiou amay l'ibérn,
Tan pla coumo d'efans de qualque boun goubérn,
Que, se l'on l'as agués petitos pla nouyridos,
N'aürion pas vendemiat aytal debant las cridos :
Et dels paüres efans quantis ne sou perits
Per so que méstres bous nou'ls abiou pas nouyrits ?
Mas à la fi qu'en be à lour payre à lour mayre
Quant lous an mal nouyrits, sounque lou fa mal trayre;
Car quant sou grans nou volou aüsi boussi parla
De vioure santomen, sinoun que de bala,
O metre lour argen en jocs et paliardisos,
Et lous aütres lous metou en toutos gourmandisos.

Lous uns touto la néch ban battre lou pabat
Per deraüba quicon o per cerqua debat,
Et lour payre et lour mayre alaro se turmentou
De lous abe nouyrits quant vesou que nou'ls crentou;
Mas el n'es pus lou tens d'abe tal pensomen,
Aquo lour calio fa à lour coumensomen :
Coumensomen et miéch et fi d'uno persouno,
Tout aquo d'aqui jay en nouyrituro bouno;
Car qual es lou que pot dire qu'el es hurous
Per tan riche que sio, s'el n'es poun verturous?
Cértos, toutis lous bes que sou d'aqueste mounde
On nou sap trouba cap que la vertut segounde.
La noublesso es fort bélo et un mout fort hounést;
Mas s'en mandi cerqua on me dis : « *Ubi est?*
La richesso es fort bouno et ieü nou n'éy deguno,
Per so qu'elo demoro an madamo Fourtuno;
Et la dousto souben al que la jouïssio
Per la metre en las mas d'un que n'éro pas sio.
La richesso es un blanc que touts layrous y tirou,
Et touts calouniatours et mayssans la desirou.
Souben lous pus mayssans de bouno houro o tart,
S'el cal, elis aüran en elo bouno part.
La beütat es en nous grandomen desirado;
Mas toutis besén qu'es de petito durado.
La sanctat del cors es be fort à laüsa;
Mas fort petit an nous li play de repaüsa;
Car tout incountinen que lou mal nous arrapo,
La paüro sanctat quant et quant nous escapo.
Nous vouldrian atambe éstre pouyssans et forts;
Mas que nous cal à nous per nous fa beni torts?

Encaros be que nous agian las cambos grossos
Un petit trounc al pé nous fara pourta crossos.
De maniéyro que s'un se vol glourifiqua
De la forso qu'el a, ieü li voli fiqua
D'aütros béstios debant, per lou mens unos quatre,
Que d'aquelos la mendro on nou pourio coumbatre.
Car un cop un moussur el me menéc cassa,
Et toutis sous sugiétz qu'el pousquéc amassa,
Que traguéren un porc singla dedins un ordi;
Et un qu'éro dan nous, mountat coumo un sant Jordi,
Jamay el nou gaüséc aprouchia se bouci,
Qu'abio paur qu'el singla li gastés lou rouci,
Et beléü abio paur que li gastés la boto.
Que per aquo ieü dic que la persouno es soto
De se glourifiqua de la forso qu'el a,
Péys que fort pla mountat oun a paur d'un singla.
Ta tart coumbatrian dounc un lyon an l'espazo,
O un gros eleffan en la campanio razo.
Soumo tout qu'el nou y a ni forso, ni santat,
Ni richesso que sio, ni glorio, ni beütat,
Ni noublesso, coumbe qu'on dis que ses ourduro
Es la soulo vertut que tout-jour en nous duro.
Lou titre de vertut cal be dire qu'es bél,
Car Pÿrrhus el pourtabo escrich en soun anél.
L'home maübés qu'el n'a la bouno ley seguido
N'es pas prou castigat de li dousta la vido;
Mas l'home verturous prou pagat el n'es poun
Encaros qu'on lou fés seignour de tout lou moun.
La fourtuno nou pot al sen s'esgaliza,
Per so qu'elo tout-jour on pot devariza

An aquelis que l'an, et nou fan pas la sensio,
Encaros qu'els voulurs n'aguéssoun touts lissensio.
Touts lous mals qu'en sougétz ni may lou sarranpiou
Nou la saüriou dousta tant que l'home sio viou.
Degun mal nou la pot courroumpre, ni viélhesso,
Ni la guérro atanpaüc, si fa be la noublesso.
Nous sabén que la guérro elo disssipo tout;
Mas Estilpon diséc un jour un fort grand mout
A un Demetrius, del noun me brembo encaro,
Que per guérro prenguéc la villo de Megaro;
Que quant fouréc dedins, el et touto sa gen,
Els deraübérou tout daquio l'aur et l'argen.
Péys troubéc Estilpon al cap d'uno gran paüso,
Et li diséc : « As-tu perdudo qualque caüso? » —
« Nani, so diséc-el, ieü n'éy poun re perdut;
Car la guérro nou pot deraüba la vertut. »
Per aquo vous, Messus, qu'abétz qualque maynatge,
Ieü dic que lou metats an qualque méstre satge;
Et coumbe que lour méstre el sio bél-cop saben,
Nou vous cal pas resta d'ana vese souben
S'elis fan lour proufiéch de lant lous abétz meses;
Car ieü éy pla troubat, n'a pas passat dous meses,
Qu'un cop un escudié fort bou, del tens passat,
Disputabo d'amb'un d'un rouci pla pensat;
Mas l'escudié disio qu'un rouci sot o déstre
Res nou l'engraysso tan coumo l'él de soun méstre.
Mas ieü vaü fa la fi de tout aysso, Messus,
Vous pregan humblomen lour tene l'él dessus;
Car l'home qu'a d'efans, s'el es satge, el abizo
Que may toquo la pél que noun pas la camizo.

Vous lour moustrarets dounc à lour coumensomen
De nou parla pas pus aytal tan grassomen :
Et péys quant seran grans, mas qu'elis me coubidou,
Lour moustraréy coussi caldra que se maridou;
Qu'auréy legit Drusac, que nous apren coussi
Nous cal prene moulhié que n'agio maubés si.



AUGIÉ

Mandéc uno justo à moussur Constans (*), *lou qu'es soun amic.*



Justo, vay-t-en dire à moussur Constans
Quel paüre Aügié l'aymara tant que visquo,
De milhou cor que cap dels habitans;
Mas que del vi qu'el beü el t'en emplisquo.
Cado cop ieü souni la roumanisquo,
Per tal que ieü me vouldrio rejouï;
Mas nou y a sou que tant me rejouïsquo,
So li digos, coumo fa lou seü vi.

(*) Étienne Constans, avocat en la cour du sénéchal de Montauban, et H. Bonnencontre furent députés par les calvinistes de cette ville auprès du roi Charles IX, en 1563. Deux ans plus tard, ils occupaient les premières charges consulaires; enfin, nous lisons dans une lettre inédite de Henri de Navarre, gouverneur et lieutenant général pour le roi Henri III en Guyenne, datée de Montauban 1577, que les sieurs de Constans et de Bonnencontre fesaient partie de son conseil. Le roi de Navarre confia à l'ami d'A. Gaillard des missions importantes en 1580 et en 1586. (V. D. Vaissette, t. V, V° Constant.) Ses descendants continuèrent à tenir un haut rang parmi les calvinistes montalbanais.



A MOUN GRANT AMIC ISAAC DOULIVO.



Tantos, Isaac, uno soto badino
Tenio pels péz uno bélo cardino
Qu'éro beléü la que vous escapéc,
Ni pus ni mens abio rouge lou béc:
Mal-hur dessus vostro mayssanto gabio,
Jamay per vous elo nou fouréc sabio.

Se me cresétz al foc l'aniretz metre;
Aütromen ieü be vous podi proumetre
Que tant d'aüzéls que vous dedins metretz,
Incountinen que péys lous layssaretz,
S'en sourtiran coumo féc la cardino,
Sounque siou grans coumo qualque galino.

Se vous troubats moussur vostre bél frayre,
Vous li direts qu'un Aügié, lou trufayre,
Se recoumando, amay à vostro sor.
Amay à vous, cértos de fort boun cor,
Péys à Mario et al petit que poupo:
Que Diou del cél benisquo talo troupo.





LETTRO

Qu'es de nouta à moussur de La Mer (*), *coumo l'oun n'es re presat à soun païs, à Castros.*



Moussur La Mer, vous sabéts ma coustumo,
Ieü aymi trop la couzino quant fumo ;
Encaros souy aycis à Moun-Betou
Tout-jour Gaillard et frian coumo un catou.
Ieü nou souy pas Diogenes lou Cyniquo
Que se plasio de pourta la taliquo :
Aymabo may loutgia dins un tounél
Que nou fasio dins qualque bél castél.
— Alexander l'anéc un jour vese
An forso gens, li pensan fa plase,
Et ly diséc : « S'abios de re besoun,
D'aur ni d'argen, que nou l'esparniez poun. »
Mas aquel sot se pulgabo al soulel,
Et ly disio qu'éro pus riche qu'el.

(*) Le capitaine La Mer, de Castres, député par les protestants à l'assemblée de Montauban de 1580, fut arrêté près de Lavaur et fait prisonnier par les catholiques. La lettre d'A. Gaillard, publiée en 1579, peut encore s'adresser à Jean de La Mer nommé par l'assemblée générale des églises réformées de la province et catholiques unies, tenue à Montagnac en 1577, pour être un des trois conseillers calvinistes de Guillaume de Montmorency sieur de Thoré, lieutenant en Languedoc du maréchal de Damville son frère, et qui fut dans la suite conseiller à la chambre mi-partie établie à Castres en 1595. Le capitaine et le conseiller sont-ils deux personnages distincts ?

— L'emperadou Craterus ly mandée
Que lou vengués trouba, qu'el respoundée
Qu'aymabo may sus el mangia d'ourtix
Qu'en la sio cour pastisses et perlix.
Ho, Diogenes, sot et pus sot que tu
Qui te vanto! mas aquo m'es tout u;
Car quant à mi, Moussur, coumo vous dic
N'éy poun que fa d'éstre ta fantastic.
Ieü me plasi de mangia de roustit
Et de loutgia en castél pla bastit;
Car ieü vesi que tropo paüretat
M'es en caüso quant nou souy maridat;
Et se nou fous ma trop grando paüriéyro,
L'on me voulio douna uno heritiéyro
Que per lou mens, so me fasiou entendre,
Abio cap d'ans trento sols à despendre;
Mas nou m'en chaüt que, per que tant n'éy fach,
N'éy pas coucho; car ieü nou souy que lach.
Ieü m'oubligui à pérdre un bél escut
S'el a qranto ans passats que souy nascut.
Ho, maüdito fenno, soto, maübézo,
Que tropis d'ans et paüretat mesprézo!
Ha, Lycurgus, aros foussés-tu viou,
Mas que foussés de nostro religiou,
O be que lou nostre boun Rey de Franso
Féz coumo tu uno talo ourdounanso
Que touts lous bes, mobles, or et argen
Foussou partits à touts migiéyromen!
Helas, Moussur, s'el fasio aquo d'aqui,
Nou cresi pas que fous jamay couqui.

Ieü lou vouldrio prega, s'aquo éro aytal,
Que me bailhés endacom un houstal
Que fourés prép d'Orlians ou de Paris.
Ieü vouldrio fort fugir de moun païs;
Car Jésus-Christ nous a dit la vertat,
Qu'à soun païs on n'es pas re presat;
Et ieü éy paur qu'à vous bou'n prendra mal
Se demourats lounc-tens à vostre houstal.
Nou parli pas coumo mal enfourmat,
Ieü sabi be que fort éts estimat.
Demostenes, Senequo, Aristoto
Els an eschrich que la persouno es soto
Que se fiso en un pople menut,
Et vous sabéts so que n'es avengut
A Socrates, philosopho fort satge :
Per soun païs counsuméc soun boun atge,
Et à la fi, ses deguno rasou,
El fouréc tuat de sas gens per pouysou.
Un Metellus home de grand' loquenso
Fouréc banit, per touto recoumpenso,
Aprép abe countro Ligurt victorio.
Lous de Roumo per lour mayssanto glorio
Lou casserou, lou paüre miserable,
Coumo s'el fous estat qualque gran diable,
Per so quant el nou voulguéc counsenti
En uno ley qu'els vouliou establi.
Et lous poultrouns d'Athenos, ce dis-l-on,
Crevérou un él al boun home Solon;
Lou trouvéroun un jour per las carriéyros
Et coumo un loup lou cassérou de péyros,

Et jamay el nou lour abio fach mal,
Sounque tout be. Mas parlen d'Annibal,
Un dels valens capitanis de guérro
Que fous estat sur la mar et sur térro;
Ieü cresi pla que sio so que l'on dis,
Qu'el coumbatés per garda soun païs,
Et à la fi gens grandos et maynatge
Lou cassérou del païs de Carthage.
Themistocles et Cymon l'Athenien
Fourou banits touts, per aquel mouyen,
Aprép abe gagnado la bataillo
Countro Xerces et touto sa canaillo;
Et d'aütres grans que nou sou pas aycis
Que soun estats banits de lour païs,
Noun pas per mal, car els érou trop bous;
Et ieü éy paur qu'en prenguo aytal à vous.
Crezéts-me dounc, aquelo populasso
Vous bailharan un jour, n'éy paur, la casso.
Plutarquo dis que soun béstios cruélos
Et desirou tout-jour caüsos noubélos.
Per aquo dounc vous deüriats muda ayci
A Montalba, boun païs de Querci;
Car vous vezéts qu'el es en pus bél loc
Que vilatge de tout lou Lenguedoc,
Ni que Castros an soun Vilogoudou,
An lours marchians de quérs et de roudou;
Car ieü sabi que touts sou gens rustiquos
Que nou fan pas gayre d'aütros trafiquos.
Et faréy fi, Moussur, d'aquest escrich.
Ieü vous préguy que, s'es bouci mal dich,

Per mor de Diou, nou vous sapio pas mal;
Car vous sabéts que ieü n'éy pas cabal
Per escrioure rimo de counsequenso,
Et counoysséts quasi touto ma sienso,
Que guayre be sabi legi ni escrioure :
Mas Diou m'a dat aütre mouyen de vioure,
Et souy hurous may que cap de ma rasso
Quant sabi un paüc jouga de la pigasso.



AL REY DE NAVARRO,

Quan féc soun intrado à ***Montalba*** (*).



Siro lou Rey, quan lous de Montalba
An entendut que debiats arriba,
Incountinen la pus part de las gens
Els soun estats grandomen diligens,
Que per vous els an fachio pervisiou
De blats et vis et forso moniciou
De sibado, et de fes et de pailho.
Lous pageses engrayssou la poulailho,

(*) De 1579 à 1583. Cette entrée doit être celle qui, suivant Dom Vaissette (t. v, p. 643), eut lieu au commencement de janvier 1580. Le roi Henri de Navarre venait alors à Montauban pour y présider une assemblée de religionnaires qu'il fit résoudre à la reprise des armes.

Lous mazeliéz engrayssou lous moutous,
Lous sabatiéz fan botos, sabatous;
Lous argentiéz fan pervisiou de baguos,
Lous espaziéz d'espazos et de daguos,
Et lous barbiéz aguzou lous razous;
Lous pastissiéz fan forso pastissous,
Et menechals forso férs et clavéls;
Lous couteliéz forso de béls coutéls,
Et lous celiéz fan pervisiou de célos;
Lous candeliéz moneciou de candélos,
Et lous hostes fan fa de veyres grans,
Per tal qu'on dis que menats Alamans (*).
Lou joc de palmo a lou palmié crescut,
Per tal de vous o per gagnia l'escut.
Lous armuriéz fan forso d'armaduros;
Pouticaris, cristéris et peluros;
Lous medecis estudiou en medecino;
Mas jamay ieü nou lour mostri l'aürino;
Car ieü sabi que forso cementéris
Soun touts boussuts, diou mercéz lous crestéris.
Moussur Dariat qu'es home de rasou
Féc recubri touto la sio maysou,
Per tal se plaü que nou vous bagnhiets gez
Quant siats dedins (**) : el es genti bourgez.

(*) Auxiliaires des calvinistes de France que le prince de Condé avait introduits dans le royaume en 1576.

(**) La maison Dariat, dite de la Trésorerie, située près de la porte du Griffoul, était la plus belle de Montauban, et partageait les honneurs des réceptions royales avec la maison d'Aliès, aujourd'hui de Scorbiac. On lit dans le récit de l'entrée de Charles IX à Montauban, par Hugues

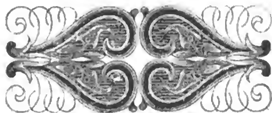
Roudiéz, fustiéz, menusiéz, carpentiéz,
Sartres, merchans, et touts aütres mestiéz,
Et d'aütro part, vieilhesso amay jouynesso,
Et raübo louncs et touto la noublesso
N'an may de gaüch de vostre avenomen
Que se venio lou jour del jutjomen.
Ieü prégui Diou que lous tengats en pats,
Et vostros gens d'elis siou pla trattats.
Quant à de vous, nou vous y meti gez:
Credit abéz may que cap de bourgez.
Se vous vouléts pastisses o perlix,
Lous cousiniéz sou vostres grans amix.
S'elis èroun aytal amix de mi,
Ieü cap de ser nou m'anirio dourmi
Que nou fouréz sadoul de car roustido.
Ieü souy fort las de teni paüro vido;
Mas se Diou vol que jamay ieü sio rey,
Un paüc milhou cértos me trattarey;
Tant me plasi de beüre et de mangia.
Plaguéz à Diou voulguéssets assagia
An mi, moun Siro, ayci dins esta vilo,
So qu'el féc un tyran rey de Secilo.
Dionysius aquel rey s'apelabo
Et se metéc d'un flatur qu'el menabo,

Bonencontre, premier consul : « Ledit seigneur roy... fut conduit tout » le long des grand's rues de ladite ville, passant au-devant du Château- » Royal et temple Saint-Jacques, canton dit de la Faurie, jusques à » la maison de Jean Tieieys (sic) d'Ariat, bourgeois de ladite ville, qui » lui avait esté préparée. » 20 mars 1565. (Biblioth. royale, mss. de Doat. Tit. de l'hôtel de ville de Mont.)

Que li disio que pus hurous el éro
Que cap de rey que fous dessus la térro.
Per vous dire, Damocles s'apelabo
Aquel flatur que lou tyran vantabo.
Lou rey disée : « Per que prenes plase
A ma vido, Damocles, vos vese
Ma fourtuno quin goust elo aüra? » —
« Siro, disée, tout so que vous playra. »
Lou rey un liéch féc dressa d'aur massis
Cubért d'un bél et fort riche tapis,
Et féc para sous buffets richomen
De vayssélo touto d'aur et d'argen,
Et coumandéc encaros dabantatges
A l'entour d'el forso de jouynes patges.
Al-prép de lant Damocles s'assiétabo
Per li bailha tout so qu'el demandabo.
Dabantatge, y abio forso sentours,
Forso perfums et de capéls de flours,
Et péys la taülo éro de bounos viandos
Pla cubérto, delicados et friandos.
Moun Damocles alaros s'estimabo
Lou pus hurous del moun, so li semblabo;
Mas lou tyran el abio coumandat
Qu'une espazo fous pengiado al plancat;
Sul cap d'aquel l'espazo éro pendudo
Et nou tenio que d'un piél touto nudo;
Mas Damocles que s'estimavo hurous,
Vesen aquo s'estiméc malhurous,
Diou mércez, que n'abio bouci de cor :
Cicero dis quel tremblabo de paur,

Et qu'el capél de flours el li toumbéc
De la frayour ; et lou Rey el preguéc
Que li plaguéz de lou tira d'aqui,
Qu'aymabo may cent cox éstre couqui,
Qu'el éro las de vese aquelos caüsos.
Ieü metréy be qu'el cag... à las caüssos,
Mas que l'aütur nou l'y a pas voulgut metre,
Saürio be ieü ; car el éro un belitre
D'abandouna un tal siétge rouyal
De crento que l'espazo li féz mal ;
Car d'éstre rey deü éstre un bél estat.
Helas, moun Siro, y foussi ieü estat !
(Mas que beléü nou serio pas ayci.)
Be me pouyriats*amb'un piél de rouci
Pengia drech mi l'espazo de Rollan,
Que d'éstre rey nou serio las d'un an.
Car se drech mi l'espazo éro pengiado,
Ieü cargario un casquo o salado,
Et mangiario, de la sorto, ses crento.
Que sera fi, Siro, de la presento.
Ieü prégui Diou del cél que vous mantenguo.
Perdounats-me se ma mayssanto lenguo
N'a pla dictat so qu'éy escrich ayci.
Dins Montalba, boun païs de Querci,
Ieü éy fachio touto aquesto besougnio
Per lou coussel d'un home de Gascougnio
Qu'es gentilhome. Un moussur Del Bartas
Venguéc à mi tout drech coumo un matras,
Diséc : « Aügié, tu meritos de vioure ;
Se lou Rey ven, el li te cal escrioure

Qualque rimo facho de toun lengatge. »
Ieü li disio : « Ieü nou souy pas prou satge
Per escrioure de rimos à un rey. »
Mas Del Bartas me disio : « Aügié, crey:
Car ieü sabi que so qu'as coumpaüsat
De forso gens es grandomen presat. »
S'el Rey me dis, « Qual es aquel rimayre ? »
L'y respoundréy : « Un Aügié, que sa mayre
Passéc lounc-tens an Péyre de Rounsard,
Et ieü cresi qu'Aügié sio soun bastard. »
Que m'en diséts, Siro, d'aquel Bartas ?
Se nou fourés, mas qu'es boun enfantas,
Nous aürian bruch, debant que fous dilus;
Car ieü sabi que, s'al mounde n'a plus,
La mio mayre fort fenno de be éro;
Mas que se ieü me fiquabo en couléro
Countro un bartas, beléü qualque rouméc
Me trincario las cordos del rebéc;
Per aquo ieü n'éy que fa de soun bruch :
Escusats-me, Siro, quant l'éy cresuch.





A MOUSSUR DEL BARTAS,

De so qu'el fouréc caüso que lou Rey de Navarro dounéc cent escuts à Augié.



Moun amic del Bartas, vous souy pla redevable,
Car ses vostre coussel ieü serio miserable.
El me soube que vous me disérets un jour,
Que de fa rodos pus nou m'éro pas hounour;
Mas que deürio legi et fayre un paüc del satge,
Amay fa qualque rimo an d'aqueste lengatge
Per la tramettre al Rey de Navarro : car el
Me fario péys douna qualque escut del soulel.
Ieü vous éy cresegut de fayre aquelo rimo
Et l'éy dounado al Rey; mas el trop fort l'estimo;
Car quant l'aguéc legido à un qu'éro prép d'el,
Diséc qu'el me bailhés cent escuts del soulel.
Et ieü de cinq testous li fasio ma demando;
Ieü nou voulio pas d'el uno soumo ta grando.
El me féc soubeni, quant el me dounéc tant,
La liberalitat d'Alexander lou grant.
Un noummat Perillus, que n'abio croux ni pilo,
Ly demandéc d'argen per marida sa filho :
Lou Rey trento talens ly dounéc en un cop.
Perillus diséc : « Siro, an déx ieü n'aürio trop. » —

« An déx n'aürios be prou, disée lou rey alaros,
Mas tal presen à mi el n'es pas prou encaros. »
Et lou Rey de Navarro aytal a counescut
Que ieü aürio be prou beléü an qualque escut,
O d'aquels cinq testous que ieü ly demandabo;
Mas ieü cresi fort pla que lou Rey regardabo
Que fous estat trop paüc de me douna à el;
Per aquo me féc da cent escuts del soulel.
Coumbo que so que déri el n'a deguno grassio,
Mas, se lous m'a dounats, que vouléz que ieü fassio?
D'els abe rafudats el se fouro fachiat,
Et péys de tant parla ieü me fouro empachiat,
Per so qu'à moun plasé ieü n'éy pas la mio lenguo.
Tant de plase me féc, Diou del cél lou mantengo!
Jamay pus en un cop n'aguéri cent escuts;
Mas be m'an prou coustat debant qu'els agio aguts.
Car d'aütres coumo mi demandabou l'almoyno,
Noun pas an lou rebéc, ni may an la sansoyno,
Mas aquelis quistans, moun amic del Bartas,
Pourtabou la pus-part belous et tafetas;
Et quant me vesiou mi mes en tal equipatge
Me fasiou demoura darrés an lou bagatge;
Que coumo ieü voulio me metre pel cami
Per parla dan lou Rey, se metiou debant mi;
Car d'aquelis quistans n'abio pas counoyssenso.
Mas ieü prenguéri là tout moun mal en passienso,
Que per me mena al Rey ieü n'abio cap d'amic,
Et m'anéc soubeni d'aquel paraletic
Qu'éro en Jerusalem al-prép de la piscino,
Que béls trento-huéch ans el féc la paüro mino,

A faüto d'un amic per lou y debala :
Per aquo ta lounc-tens el demouréc à là,
Et touts lous pus bragars, quant el voulio descendre,
Ly passabou debant quant el éro lou mendre.
Aytal me calguéc mi demoura fort lounc-tens,
Daquio que touts aquels bragars fourou countens.
Mas nou perdéri res per ma loungo demoro,
Car quant aquels quistans fourou sourtis deforo,
Ieü presentéri al Rey quant et quant moun escrich,
Et me déc cent escuts, coumo dessus éy dich.
Lous augiols disiou pla, à prepaüs de descendre,
Que tout à poun ven pla quant l'on o pot atendre ;
Car à la fi counten fouri, coumo vous dic.
Amay péys atambe aquel paraletic,
Car Jesus-Christ passéc al-prép de la piscino,
Et l'aguéc léü guerit ses aütro medecino;
Li diséc : « Lébo-te, pren toun liéch, et camino ! »
Et marchécquant et quant an soun liéch sur l'esquino,
Et lous poultrouns jousious crebabou de despiéch
Quant lou jour del sabbat el pourtabo soun liéch.
Et ieü de lant vous dic beléü serio encaro
Se nou fourés, Moussur, mas qu'el Rey de Navarro
Aguéc pietat de mi aytal coumo vous dic,
Coumo aguéc Jesus-Christ d'aquel paraletic.





CANSOU

D'un cousinié que l'apélou Sansou, *amourous d'uno Jeanno.*



Cal vol aüsi la cansou
Que féc Aügié de Sansou,
Qu'es amourous de la Jeanno,
Et n'a gran fébre cartano.

La Jeanno nou lou vol ges
Quan n'es gayre boun pages,
Ni fort boun marchian de vilo :
Qu'en fario la paüro filho?

L'on dis be qu'es couzinié;
Mas qu'es sot coumo un panié :
Aügié sap fa may de farsos
Que nou fa pas el de salsos.

Sabéts que dis aquel fol,
Que se la Jeanno nou'l vol,
S'en va en qualque bousquatge
Per se rendre home salbatge.

Et là, lou paüre Sansou,
Se mettra joust un bouyssou,
Coumo fa qualque moustelo,
Là, mourira per tal d'elo.

Elo dis : « Be li valdra,
Que jamay nou me prendra. »
Et sabétz per que lou laysso?
Per so qu'a trop malo maysso.

Lou qu'a fachio la cansou
Te vol dire la litsou
De fa pastisses et tartos,
Noun pas de jouga à las cartos.

An aquo tu sabes trop,
Tu y jouguéros un cop
Tous coutéls et lardadouyros,
Dedins l'houstal de dios louyros.

Aros vouldrios fa l'amour
A uno filho d'hounour;
Et t'as jougats lous oustisses.
De que farios lous pastisses?





LOUS TRES QUATRENS

Que gasaniéc moussur DEL BARTAS *à* AUGIÉ.

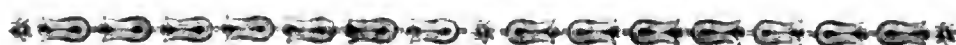


VELA vostres quatrens qu'éy fachs per vous paga,
Qu'à fa lous, dematis, souy estat diligen;
Se ieü sabio ta prést fa l'or amay l'argen,
Pus souben que nou faü l'on me veyrio jouga.

S'aguéssets perdut coumo mi
Quant jougaben à la candélo,
M'aüriats pagat debant dourmi
D'uno rimo bél-cop pus bélo;

Car ieü souy un paüre aprentis,
Encaros nou souy bouci déstre.
Per descrousta qualque pastis,
Aqui me troubarets boun méstre.





AUGIÉ

Anéc trouba lou Rey de Navarro à Nérac, per ly demanda cent escuts qu Sa Majestat ly abio proumeses.



Siro, nou sabéts pas perque ieü souy ayci :
El m'a calgut quitta lou païs de Querci,
Nou per abe panat à degus croux ni pilo,
Ni per abe vioulado atanpaüc cap de filho,
Ni per abe raübat cap d'aze ny rouci;
Mas s'el vous play, moun Rey, ieü vous diréy couci :
Vous sabéts que dous m'an vistos mas escrituros
Et m'an dich que dedins a de caüsos menturos.
Ieü me senten piquat, à toutis dous éy dich
Que cap de mout de fals ieü n'éy jamay escrich.
« Siats be, so m'a dich l'un, qu'es mutin et bigiarro,
Quant as mes là dedins que lou Rey de Navarro
Te dounéc cent escuts, so dises, del soulel ;
Et jamay nou t'en déc soulamen un parel,
Ny may beléü jamay, entre touto sa vido,
El nou te féc douna la valour d'uno ardido. »
Quant me dision aquo me fasion veni fol,
Et lour éy dich à touts qu'abiou mentit pel col ;

Aros sou courroussats d'aquelo dementido,
Et se ventou per tout qu'elis m'aüran la vido.
Mas ieü coumbatre lous nou gaüzi bounomen,
Per so que cal tout-jour coumbatre justomen,
Et Vostro Majestat nou prendrio pas passensio
Que ieü lous coumbatés encountro ma counssensio.
Helas! plasio vous dounc me metre en libertat,
Que ieü pesque coumbatre amb'els per la bertat.
Se ieü éy dich un mout que n'es pas veritable,
Sabio fort pla que vous éretz ta caritable
Que tout-jour me dariats lous escuts qu'abéts dich;
Que per aquo couchiats lous éy en moun escrich
Debant de lous tene, vous estimant tant satge
Que lous me dounarets amay de l'abantatge,
Per tal de fa menti aquelis dous o tres
Que disou que jamay nou m'abéts dounat res (*).

(*) Ainsi, le bon et généreux Henri de Navarre était parti de Montauban, sans avoir fait payer au poète-charron les cent écus qu'il lui avait promis. Cette épitre dut rappeler à ce prince qu'il lui était arrivé une mésaventure semblable dans la même ville de Montauban, lorsqu'il y vint, en 1565, avec Charles IX et Catherine de Médicis. Les consuls lui firent présent, au moment de son départ, « d'un cheval (valant) jusques à 200 escus, lequel il accepta ; mais ne luy feut lors baillé, n'ayant ladite ville commodité de le luy bailler pour ceste heure. » (Mss. de Doat.)





AUGIÉ

A Moussur lou visconte de Gourdou (*).



Quant siats ayci, mounseignhour de Gourdou,
El cal que ieü vous demande perdou,
Perso quant ieü, miserable d'Aügié,
Vous souy estat un paüc trop mensoungié.
Quant vous érets aycis à Montalba
Proumetéri de vous ana trouba;
Mas tan s'en fal, encaros souy ayci.
Helas, Moussur, se ieü abio un rouci
Vous anario trouba, se vous plasio.
Nou cregats pas que tenguo fantasio;
Car ieü, Moussur, nou souy pas espaniol,
Mas sabéts be que souy un paüc pé mol.
Se ieü y vaü ses abe de rouci,
Se souy malaüt, là n'a pas medici,

(*) Louis Ricard, vicomte de Gourdon, seigneur de Genouillac et comte de Vaillac, assista à l'assemblée des religionnaires tenue à Milhaud, le premier décembre 1573, en qualité de général du Haut-Querci, Limousin, Périgord et Auvergne. Il forma avec les vicomtes de Bruniquel (du nom de Comminges), de Paulin (du nom de Rabastens) et de Montclar (d'une branche bâtarde de la maison de Toulouse) cette tétrarchie qu'on appelait les quatre petits rois de Montauban. Louis de Gourdon fut, comme son père, chevalier de l'ordre du roi, un des cent gentilshommes de sa chambre, gouverneur de Bordeaux et du Château-Trompette, et de plus chevalier du St-Esprit, en 1611.

So me disou, ni cap de poutiquari :
Coussi faréy s'ieü éy qualque catarri,
O mal de rens, o be qualque frenési,
S'aquo me pren, o un mayssan plurési?
Là n'a degus que me sapio guari;
Mas, se Diou play, quant ieü deürio mouri,
Deban que sian foro d'aqueste mes
Vous attendréy so que vous éy proumes;
Car ieü vesi que ieü souy trop hurous
Que d'éstre aymat coumo ieü souy de vous.
Et m'abéts dich qu'à vostre Senebiéyros
El y a forso de bounos heritiéyros,
Que m'en farets douna beléü qualqu'uno :
Troubado n'éy jamay talo fourtuno.
Mas sabéts-vous so que me refredis?
Ieü m'attendi à so qu'el mounde dis :
Forso m'an dich que nou m'es pas hounour
Me marida dins térro de Seignour.
« Perque, dic-ieü, nou sou pas bounos gens?»
— « Si sou, disou-els, mas al cap d'un gran tens,
Et que bint ans lour aüretz fach serbici.
La mage part els an touts un tal bici
Que s'on lour a qualque veyre romput
Lou serbici d'els bint ans es perdut. »
Aquo disou qualques fats inoucens;
Mas quant à mi ieü éy estat lounc-tens
En prou païs qu'es en térro de rey;
Mas ieü vous dic que fat es lou que crey
Que sio milhou de fa qualque mestresso
En térro sio qu'en térro de noublesso:

Car ieü vous dic, Moussur, que quant à mi,
Trobi per tout assés de mal cami.
Mas que diriats que me fa retarda
Que nou gaüsi, Moussur, me marida?
Perso que un jour m'an dich dous counseilhéz
Que touts aürem d'ayci à paüc tres moulhiéz.
Darriéyromen, quant fasio tan de pléjo,
Un boun home gardabo uno tréjo;
Mas nou creyriats coussi se tourmentabo
Lou boun home que la tréjo gardabo;
Ieu li disio : « Et tu que sios ta déstre,
De la tréjo nou pos pas ésse méstre? » —
« Ha, disio-el, s'el n'y abio uno douxeno
De las garda n'aürio pas tant de peno :
Uno soulo es de pus mal garda. »
Per aquo dounc deban me marida
Ieu vouldrio fort que aquel tens venguéz,
Per tal d'aquo ne pendrio unos tréz.
Vous me direts : « Fado coumparasou. »
Ho be, Moussur, lous medicis disou
Que quant un porc es fendut et partit
Semblo dedins l'home tout escupit.
S'el es aytal que l'home semblo un porc,
El me semblo que ieü n'éy pas de tort
Se la fenno coumparo à uno tréjo.
Aysso es prou dich, car ma plumo s'ennéjo.





REQUÉSTO

A moussur lou visconte de GOURDOU, *per un talhur de vilatge que li abio pres un plat al castél, et las gens de Moussur l'abion mes en prisou.*



IEU vous vouldrio prega fort humblomen, Moussur,
De voule perdouna vostre paüre talhur :
Noun pas lou que sap fa raübos de doumayséllos,
Sinoun que lou que fa las raübos et gounéllos
Par las gougios que sou dins la vostro maysou.
Tantos las vostros gens l'an mes en la prisou;
Et lou maübés garsou fort pla l'o meritabo,
Per so qu'un plat d'estan del castél nepourtabo,
Que lou vostre pourtié lou li troubéc al se.
Mas, Moussur, se vous play, vous aüretz del messe,
Noun pas per l'amour d'el, car el a mayssan vici,
Pésqu'el a boun mestié, d'usa de layrouneci;
Mas per l'amour de my lou trayretz, se vous play,
Et que se pus en faüto on lou trobo jamay,
Aquel que vous playra dounara la sentencio :
Qu'on fasso redressa per el uno poutencio,
Et que là lou bourréü lou pengiara pel col.
Mas, Moussur, jamay pus el nou sera ta fol
De prene jamay plat coumo lou bou'n pourtabo.
Mas que lou paüre dis qu'el diables lou tentabo.

Sio dounc counsiderat, mounseignhour de Gourdou,
Mas que loudit talhur vous demande perdou,
Que lou layssets ana, s'el vous play, en sa bordo.
Ieü vesi fort pla qu'el meritabo la cordo,
Noun pas tant del pana, mas quant vous a troublat;
Car, quant on li troubéc dedins lou se lou plat,
Poudio dire qu'anabo arriba l'ansalado,
O qu'anabo croumpa dous ardits de caülado.
Mas lou sartre mayssant nou saüguéc dire res,
Que d'aquo me sap mal quant es ta mal apres;
Atambe éy esgard à sa grando soutiso,
Et vous aürets esgard à sa grand' mayssantiso.
Nou cal pas regarda à so qu'el nou val re :
Agiats ne dounc pietat, Moussur, et farets be.





A MADÁMO DE GOURDOU (*)

Que voulio marida AUGIÉ *à Senebiéyros, et qualques fats li dision qu'el païs n'éro pas bou, et* AUGIÉ *a vist lou countrari.*



SOUNET.

MADAMO, jamay pus al dire de couquis
Ieü nou me fisaréy, ni à gens mensoungiéyros.
Qualques fats me dision qu'al vostre Senebiéyros
Nou s'y fasio bouei de blats ny may de vis;

Mas elis an mentit : car de que lour servis
De dire qu'ayci n'a que forso de falguiéyros,
Et s'y fan forso blats, et vignios, et fabiéyros!
Amay en crubisous quasi tout s'y crubis.

Aquest' païs el es de tout accoumoudat,
Et ses aquels menturs m'y serio maridat,
Quant m'y vouliats fa da uno filho poulido,

Heritiéyro s'enten, que vous remérci fort.
De m'atendre à menturs ieü aguéri grand tort;
Car ieü la plangeréy aros touto ma vido.

(*) Anne de Montberon, fille de Louis, baron de Fontaines-Chalandrai, mariée en 1573 avec Louis Ricard, vicomte de Gourdon, seigneur de Genouillac et de Vaillac, mourut après avoir donné 23 enfants à son illustre époux. Ce dernier convola à de secondes et à de troisièmes noces pour accroitre encore le nombre de ses rejetons; mais il n'en eut que 5 de sa seconde femme et 2 de la dernière, en tout 30.



AUGIÉ

Presento soun serbici à Madoumayséllo del Py (*),
del païs de Massuguiéz (**).



Helas! Madoumayséllo, el cal que ieü vous diguo
Que vous poudéts tira del meü cap la fatiguo.
Vous counoysséts fort pla que ieü m'en vaü mouri,
Et de moun mayssan mal vous me poudéts guari.
Vous sabéts que tout-jour ieü vous éy fort aymado,
Et vous aymi tan fort coumo à l'acoustumado :
Talomen que jamay nou n'ayméri tan cap,
Sounque qualque petit, coumo lou mounde sap,
La vostro cousino, madoumaysello Jano;
Mas aros ieü li dic sa grand fébre cartano,
Car cértos ieü jamay nou l'ayméri tant fort,
Coumo ieü faüc à vous, que souy degia miéch mort,
Despéyssos que ieü éy dedins vous m'amour meso.
Helas, dounc, la mio mour, faséts me dounc proumeso

(*) Jeanne du Puy de Massuguiés, fille de Marc-Antoine, seigneur de la Pomarède, l'un des plus braves capitaines calvinistes de l'Albigeois, et de Suzanne de Caumont, sœur de François, baron de Montbeton, près Montauban. Elle se trouvait dans ce dernier château quand le Porc y testa, et en eut un legs [p. 74.]. Lou Roudié l'appelle quelquefois lou Py. De même Marguerite de Valois, dans ses Mémoires, parlant de du Pin, secrétaire du roi Henri de Navarre son époux, dit : «Voir le Pin, parler au Pin, etc. »

(**) Situé sur les limites des anciens diocèses d'Albi et de Castres et près de celui de Vabres, en Rouergue. Il a donné son nom à une commune de l'arrondissement de Castres.

Que seretz ma moulhié et ieü vostre marit!
Alaros de moun mal ieü seréy léü guarit.
Et péys me trufaréy de la vostro cousino;
Car per moun mal aüréy troubado medecino;
Amay li mandaréy que lou py el val may
Que noun pas cap d'albret que sio nascut jamay.
Purmiéyromen del py ne sort la trementino,
Que per guari d'un pic es uno medecino
La milhouro del moun que l'on sapio caüzi
En tout lou Gibaüda amay lou Lemouzi.
Quant els volou fa lum, d'un py vous fan d'estélos
Et s'en serbou ta pla coumo s'érou candélos.
Ses py l'on nou pot fa béls houstals ni castéls;
Ses el on nou pot fa naviris ni vaysséls.
Ieü vous aymi lou Py, et me faséts embegio;
Aymi tambe lou py quant tout l'an el verdegio.
Ieü vous presenti dounc, se vous play, moun serbici:
Nou me refudets pas; car ieü n'éy cap de vici,
Sounque ieü souy lou filh d'un paüre gentil-home;
Mas aquo n'es pas res: car dins moun segoun tome
Troubarets, en legen, que ieü, Aügié Gaillard,
Souy de bouno estracsiou et de fort bouno part,
Que moun payre menabo, amay touto sa rasso,
Lous lebriés à la glan et lous porcs à la casso.
Tant la poultrouno guérro elo nous a destruits,
Que so qu'abém aros nou val pas siéz ardits;
Mas aürém prou de be, se n'abém guérro en Franso.
Nou vous embaïsquats, vibéts en esperanso.
Se nous abén la pax, sabi mena lous dets.
Perso que souy paüret, vous nou me refudets.

Un catét vous val may, coumo mi, de noublesso,
Que noun pas qualqu'un aütre an touto sa richesso.
Per aquo dounc, m'amour, ayso sio prou parlat;
Digats-me lou boun mout, et seréy aqualat.
Vous ne poudéts parla à vostres payre et mayre;
Mas mandats me lour dich, et nou tardats pas gayre.



AUGIÉ

Anéc trouba la susdito Doumaysello à la mountagno, et quant nou la troubéc, ly mandéc aquest' sounet.



Nou couneysséts pas vous ayci, la mebo mour,
Que ieü vous aymi may que cap de persounatge?
Vous sabéts qu'on m'a dich cent cox et dabantage
Que ieü de veni ayci lour fés aquel hounour.

Ieü disio : « Là fa frech, jamay n'y fa calour,
Se jamay ieü y vaü qu'oun m'estime mal satge »;
Mas vous m'abéts be fach muda d'aütre couratge.
Per vous ieü souy vengut an fort grando doulour.

L'Albigez éy quitat amay tout lou Querci,
Per tal de vous, m'amour, vous pensan trouba ayci.
Et vous bou'n éts fugido aros en qualque bordo.

Ieü souy estat un sot de quita moun païs
Pér vous veni trouba de lant n'a blats ni vis :
B'es vertat so qu'on dis : « May tiro amour que cordo ».



RESPONSE D'AUGER

A un sien amy qui luy mandoit qu'il se devoit marier.



Mon amy, je receus la vostre par hier,
Par laquelle mandez qu'il me faut marier.
Vous dites puis après que je ne suis pas sage
D'attendre si long-temps d'entrer en mariage;
Vous me mandez aussi que je trouverois mieux
Cinq cens mille fois plus que quand je seray vieux.
Helas! mon bon amy, le tout je vous confesse;
Mais je ne suis pas trop accablé de vieillesse :
Je n'ay que trente-cinq ou bien trente-six ans,
Et puis l'on se marie afin d'avoir enfans;
Je crains n'en avoir point, pource que j'ay mon père;
Car je m'amuse aux dits de Pline, mon compère,
Qui a escrit qu'un loup ne peut faire nul fruit,
Quelque gaillard qu'il soit, tant que son père vit (*).
C'est la cause et raison que je ne me marie,
Craignant n'avoir enfans, voyant mon père en vie.
J'en aurais bien, peut-estre, encores qu'il fust vif,
Si je n'estois songeart et si spéculatif;

(*) Celui qui prétend que, si un cheval marche sur la piste d'un loup, il aura soudain le pied engourdi, n'a-t-il pas pu dire cette autre absurdité que lui attribue Auger Gaillard, à tort ou à raison?

Mais je regarde encore à choses plus notables,
Craignant bien grandement qu'elles soient véritables.
Car Plutarque a escrit qu'amour s'engendre en ceux
Qui, comme lui, sont tous fort mols et paresseux.
« C'est un enfer, dit-il, c'est une violence
Qui jamais ne finit, ains toujours recommence. »
Et puis il me souvient du dire d'un vieillard,
Lequel estoit chenu et n'estoit pas gaillard.
Je lui di : « Mon amy, qu'est-ce de mariage? »
Mais le pauvre vieillard me dit, en tel langage :
« Depuis, dit-il, que j'eu femme et enfans aussi,
Jamais je n'eu depuis que travail et souci. » —
Quelqu'un dit à Thalès, l'un des sages de Grèce,
Qu'il se faut marier en la fleur de jeunesse.
Thalès lui répondit : « Je n'ay pas assez d'ans. »
Et quand il fust âgé, il dit n'estre plus tens.
Marius, le romain, dit un jour à Metelle,
Pourquoy faisoit refus de sa fille tant belle,
Tant éloquente en dire, ornée de vertus.
Metelle luy respond, d'un visage honteux :
« Je voy fort bien, dit-il, qu'elle a fort belle face,
Est bien faicte de corps, et si a bonne grace,
Et qu'elle vaut beaucoup, tout cela je voy bien.
J'aime mieux estre mien, dit-il, que non pas sien. » -
Alphonse, aussi, le roi d'Aragon, homme sage,
Disoit que pour bien faire un parfaict mariage
Il faudroit que la femme eut les deux yeux crevez,
Et que l'homme fut sourd, afin de vivre en paix;
Car, dit-il, le mary n'entendroit la tempeste
Et cacquet de sa femme, et sa mauvaise teste;

La femme ne verroit aussi les mauvais tours
Que luy faict son mary presque quasi tousjours. » —
Je vous veux faire aussi le conte d'un abbé,
Lequel preschoit un jour que pour estre sauvé
Falloit porter sa croix. Lors un des assistans
Soudain s'en court chez soy, sans tarder plus long-tems,
Puis chargea sur son col tout aussi-tost sa femme,
De crainte qu'il avoit de perdre sa pauvre ame. —
Un homme avoit un fils ; quelqu'un luy vint crier :
« Si ton fils devient sage, il le faut marier. »
Alors luy respondit : « Si mon fils devient sage,
Il ne prendra jamais de femme en mariage. »
Puis les anciens docteurs nous ont escrit qu'*uxor*
Valoit autant à dire alors comme *Lonsor*. (*)
Mais sçavez-vous pourquoy les nommoient de la sorte?
Pource qu'on engraissoit les gons de chaque porte
Le jour que l'espousée entroit en la maison.
Et cela se faisoit non sans grande raison;
Car les femmes alors avoient fort males testes,
Que souvent la maison tiroyent par les fenestres,
Ce qu'elles font encor aussi bien comme alors,
Voylà doncques pourquoy on les appelle *uxors*.
Et Pierre de Launay, au Théâtre du monde, (**)
En dit autant de mal qu'un autre de la ronde.

(*) L'ON SORT. Pitoyable jeu de mots.

(**) Pierre Boiaistuau, dit Launay, né à Nantes, mort à Paris en 1566, était, d'après Lacroix-du-Maine, « un homme très-docte et des plus éloquents orateurs de son siècle » ; et suivant La Monnaye, « un beau parleur fort superficiel. » Son Théâtre du monde, précédé d'un Discours des misères humaines, Paris, 1558, in-8°, a eu plus de vingt éditions.

Toutesfois on cognoist par là qu'il est malin;
Car il dit mille maux du sexe féminin.
Qui sçait que je ne tien grand compte de son dire!
Devant qu'il soit cent ans, si Dieu me laisse vivre,
Je sçauray s'il y a tant de mal comme il dit.
Il dit qu'un marié tous les jours est maudit;
Mais d'estre tous maudits sont choses impossibles,
Car je ne croiray pas que toutes soyent terribles.
Il dit bien là dedans qu'il ne veut affirmer
Que quelqu'une de bonne on ne puisse trouver;
Mais c'est, dit-il, en dix mille trois ou bien quatre.
O que les femmes ont envie de le battre!
Il en dit plus de mal que je ne fay de bien:
Celuy qui trop les vante est pris en leur lien.
J'ay bien eu en mon temps trois ou quatre maitresses,
Mais maintenant je veux les appeler traistresses;
Car toutes m'ont joué un misérable tour;
A chacune long-temps fort sot j'ay fait l'amour,
Sans en pouvoir avoir pas une en mariage;
Mais ont fait mon profit plustost que mon dommage,
Comme me fit jadis un pauvre batelier,
Me voulant passer Tarn, et vint un escolier:
Lors il me quitta là, et l'escolier passa,
Mais au milieu de Tarn le bateau s'enfonça.
Je vous laisse à penser s'ils me firent dommage
De m'avoir par despit laissé sur le rivage.
Ils se noyèrent tous, à faute de nager,
Et moy dessus le sable estois sans nul danger.
Aux femmes veux donner ceste similitude,
Non pas que sois marry de leur ingratitude,

De leur refus j'ay sçeu bien faire mon profit,
Comme avez entendu que ce bâtelier fit.
Doncques, mon grand amy, humblement je vous prie,
De n'estre point marry si je ne me marie. —
Il faut que je vous face un conte d'un Romain,
Lequel se maria, et puis le lendemain,
On cogneust qu'il portoit une fort triste face.
Lors un de ses amys luy dit, de bonne grace :
« Pourquoy portes-tu triste un visage qu'est tien,
Veu que ta femme est belle et de fort gens de bien? »
Lors ce Romain leva et sa jambe et sa cuisse,
Luy montrant son soulier, sans songer en malice,
Puis luy dit : « Ce soulier est tout neuf et bien fait;
Mais cependant je sens le grand mal qu'il me fait. »
Son dire estoit, encor qu'elle fust fort propice,
Peut-estre qu'elle avoit quelque malheureux vice.
Je vous ay proposez icy de bons autheurs,
Lesquels, comme je croy, ne sont pas des menteurs.
Si je voulois escrire icy le bien des femmes,
Me faudroit du papier plus de cinquante rames.
Je n'en dis aucun mal, et n'y voudrois penser,
(*)

(*) Une lacune d'un vers existe ici dans les différentes éditions du BANQUET venues à notre connaissance. Les ouvrages en vers les plus renommés, publiés aux XVe et XVIe siècles, offrent pour la plupart de semblables négligences. — Le roi François Ier s'étant plaint de l'incorrection avec laquelle Villon, le premier réformateur de la poésie française était imprimé, et dont l'ignorance des éditeurs avait mutilé les œuvres, Clément Marot en publia une nouvelle édition et eut le bonheur de pouvoir rétablir les vers supprimés. Nous en avons, nous aussi, rétabli plusieurs qui manquent aux éditions du BANQUET publiées à Lyon; mais nous n'avons pu parvenir à un complet résultat.

Car je ne fay sinon referer les paroles
Que ces gentils autheurs ont dit des femmes folles.
Si je les blasme icy, je n'en suis pas l'autheur;
Car je suis leur amy et très-bon serviteur.
Mais, comme je vous di, quelqu'une m'en faut prendre.
A ces méchants autheurs il ne me faut attendre.
Ce que je crains le plus et que j'ay avisé
Que je pourray de tous estre tost mesprisé;
Car, si par cas fortuit, j'en rencontre une sage,
Tout le monde dira : « Las! que c'est grand dommage
Qu'Augié ne soit si sage aussi bien comme elle est! »
S'elle est folle, diront : « O le grand sot qu'il est!
O qu'il s'est fait grand tort de prendre telle femme! »
Soit ou bonne ou mauvaise, on me donrra tel blame;
Mais quant ils créveroient, je me veux marier,
Et ne veux empescher les meschans de crier;
Mais s'ils disent de moi parole qui me touche,
Je veux faire un sonnet pour leur fermer la bouche.





LOU REMÉDI

Qu'apren Augié *à madoumaysello* Jano *per la guari de soun mal.*



Darriéyromen, madoumaysello Jano,
Ieü conneyssio que vous n'érets pas sano.
Quant vous érets aycis à Mounbetou,
Que fialavets de lano o coutou,
Ieü couneyssio que abiats la jaünisso;
Mas ieü vous dic qu'aquo fa la matrisso
Que se baysso; mas faséts lo leba,
Qui que digou touts lous de Montalba.
O aütromen ieü sabi be coucy
Bou'n troubarets, so dis un medecy,
Noun pas de Mons, ni may moussur Ferran,
Qu'an estudiat may de trento un an
En Albigez, al loc de Rabastens;
Mas els fort mal an enmersat lour tens.
Aquelis dous soun per vous fa mouri,
Et ieü tout soul ieü souy per vous guari.
S'els vesou aquo, diran : « Et lou gran fat
D'aquel Aügié, ount a el estudiat;
Car jamay el n'es estat escoulié
A Toulouzo ni may à Mounpelié?

Et nous qu'avém la ribiéyro passado
De l'Avayrou, estudiat à Caüssado,
A Rabastens et à Negropelisso,
Nou saürian pas que vol dire matrisso? »
Nani, dic ieü, car aqui n'es pas tout;
Ypocrates lour dis aycis un mout :
« *Passer la mer*
Et bien loin voyager,
Fait changer d'air,
Et non de mœurs changer. »
Que m'en disèts d'aquel so que lour dis
En lour vanta d'abe seguit païs?
Et per aquo nou n'y a cap de pus satge
Ny que bailhou milhour que mi un beüratge.
Et d'aütro part, el me saürio grand mal
Se milhou qu'els nou bailhavo un frountal;
Noun pas frountal coumo lou bailhoun els,
A vous lou cal del cap daquio als artels,
O aütromen nou guarirets jamay.
Que sio vertat, escoutats se vous play :
Qui que diguo un fat de medeci,
Uno filho n'es pas coumo un rouci;
Car s'un rouci n'a sounque mal al col,
Noul cargou pas per aquo tout de vol,
Sounque lou col o delant a lou mal.
Mas ieü vous dic que vous n'éts pas aytal,
Car l'emplastre cal que vous tenguo touto,
O aütromen gardats vous d'uno gouto,
O d'un raümas, o be d'uno sciatiquo,
O, per lou mens, que ne venguats etiquo.



AUGIÉ

Counsolo sa moulhié estant à l'article de la mort.



Lous medecis, m'amour, m'an dich un gran segrét;
El cal que lou vous diguo, à moun fort gran regrét :
Els vous fan entendre que serets léü guerido,
De paur qu'els an que vous regretets vostro bido;
Mas elis sou de fats, car ieü nou cresi pas
Que vous crentets d'ana de la vido al trepas.
Vous m'abéts dich à mi may de bint cox o trento
Que jamay de mouri vous n'aüriats pas de crento,
Et per aquo, m'amour, ieü vous voli aberti
Que, péys qu'à Diou li play, el nous cal desparti.
Nou vous turmentetz pas, car se la mort bou'n meno,
Vous anats en repaüs, et sourtisséts de peno.
Nou vous atendats pas à so qu'el mounde dis;
Vous serets milo cox milhour en paradis.
Ieü vouldrio, se mouréts, que Diou me fés la grasso
Que vous fousséts aycis, et ieü en vostro plasso.
Tan que seren ayci nou n'aüren que doulours;
Car aquest' mounde n'es que tristessos et plours.
Ayci n'abén jamay que debat et querélo.
Ieü éy fach moun proufit del dich de Marc-Aurélo,
Per so que Plino dis que lous del tens passat
Courounabou qualqu'un quant éro trespassat,

Et d'aquelo fayssou l'anabou péys reboundre :
Mas un boun philosopho el saüguéc pla respoundre :
Per so que Marc-Aurel lou preguéc un jour fort
De ly dire per que l'on courounabo un mort.
« Per tal, so diséc-el, que las persounos mortos
Sou sourtits de mal-hur de may de milo sortos. »
Lous viéls Egyptiens, quant els fasion banquet,
Nou dabon pas, coumo aro, à cadun un bouquet ;
Mas lour fayssou de fa'éro, quant l'on mangiabo,
Toutis lous qu'érou là, péys un lous tournegabo,
Que pourtabo un mort, lour fasen soubeni,
Disen : « Faséts gran chéro, aytal vous cal veni. »
Lous Thraces plourabon dels efans la nayssenso,
Et quant elis mouriou, menabou jouïssenso,
Disen que quant l'efan de la matrisso sort,
Intro en milo dangiéz, et ne sort per la mort.
A boun drech se risiou de la mort del maynatge :
Al may vivém, al may fasém nostre doumatge.
Epicteto lou satge un jour pla respoundéc
A l'emperur Adrian quant el ly demandéc
Qualo vido abian-nous la pus fort fabourouso ?
Diséc que la pus courto éro la pus hurouso.
Marc-Aurelo disio : « Cinquanto ans éy vescut,
Et me soüy assagiat tant fort coumo éy pouscut
De segui lous plazez et vices d'aquest' mounde ;
Mas nou n'éy troubat cap que calgo qu'on s'y founde ;
Car al pus fort ieü mangi, al pus fort mangia voli ;
Al pus fort me repaüzi, al may tout-jour me doli ;
Al may de bi ieü bebi, al may ieü voli beüre ;
Al may la mort s'aprochio, al may ieü voli vieüre ;

Al may ieü m'endourmici, al pus voli dourmi;
Al pus de be desiri, al may fugis de mi;
Finalomen jamay n'éy desirado caüso
Que péys incountinen, o al cap d'uno paüso,
Aprép que l'éy agudo, ieü nou fourés fachiat,
O be de la garda grandomen empachiat. »
Marc-Aurelo troubado aquest' moun miserable;
Et l'emperur Augusto à el es fort semblable,
Que disio que despéys qu'on a vescut ayci
Lou lounc de cinquant' ans, on se devio fa aüci.
Mas noun pas qu' ieü volgo à soun dire m'atendre:
S'embegio m'en venio, Diou m'en volgo defendre!
Mas el disio que dins lou térme d'aquel tens
Es l'acoumplissamen per y viüre countens.
Car passat cinquant' ans, so qu'on viou dabantatge
Se passo en plours et dols de perdos de maynatge,
O de perdos de be, o de cent milo mals;
Et l'on es acablat de penos et trebals,
Per so que l'on nou vech que guérros et proucésses,
Et la pus-part del tens cal esta toutis chésses:
On nou se pot tene de forso qu'on es viél,
Car alaros on n'a qu'els osses et la pél.
Per aquo, ma moulhié, nou voulgats veni viélho:
Vous deüriats abe gaüch quant la mort vous apélo.
Uno persouno viélho a lou cerbél troublat,
Lou bisatge fraüsit et lou cors tout courbat;
S'on es viél on repapio et on se fatiguegio:
Encaros beléü vous de viüre abéts embegio.
Vous sabéts que d'un vié: paüre conte ne fan.
Uno persouno viélho elo semblo un efan;

Car soun esprit languis et lou nas li degouto;
Souben lou cal guida, perso qu'el n'y vech gouto;
Lous piéls del cap li toumbou amay toutos las dens,
Per cinq cens milo mals et aütres accidens.
Per aquo vous deüriats desira d'éstre morto;
Car ieü vous plangerio se veniats de la sorto.
Vostres sots de parens elis se fachou fort
Perso que ieü, m'amour, vous parli de la mort;
Mas aquelos gens sou ta fats coumo uno tripo;
Car ieü lour proubaréy coumo lou rey Philipo,
Lou payre d'Alexandro, à un soun serbidou
Li diséc : « Moun efan, ieü te demadi un dou :
Veyne touts lous matis per me fiqua en memorio
Que tam pla coumo cap aytal cal que ieü morio. »
Coumbe que lou mouri es un passatge esqur;
Mas lous payens sabiou qu'aquo nous es segur.
Lou rey de Perso un jour, que Xerces se noumabo,
May de cinq o siéz cens mil' homes el menabo,
Et sus un loc fort naüt el se feséc mena,
Per tal que lous voulio vese touts camina;
Et lous vesen, diséc péys al cap d'uno paüso :
« Oh ! que lou naturél de l'home es paüro caüso;
Car de tant de miliéz qu'en abal vesi ieü
D'ayci cent ans un soul nou se veyra de vieü ! »
Per aquo lous d'Egypto els fan petits lougisses,
Et fan touts lous toumbéls fort bragarts et propisses.
Et sabéts-vous, m'amour, per que lous fan ta béls?
Perso que loungomen estan dins lous toumbéls.
Et las houstalarios elis fan fort mal fayre,
Perso que lous hostes n'y demorou pas gayre.

Vous vesèts, ma moulhié, que lous qu'allégui ieü
N'aguérou pas jamay counoyssenso de Dieü,
Ni dels coumandomens deguno counoyssenso,
Mas toutis de mouri toutis preniou passienso.
Ieü sabi be que vous nou vous fachiats bouci
De mouri, s'el nou fous lou vostre medeci,
Qu'el vous fa entendre que, por vostro gran faüto,
Vous bou'n anats mouri, et que vous éts malaüto.
Per un poutatge d'al que vous abéts vegut,
El juro que d'aqui lou mal vous en vengut.
Eh! m'amour, à son dich nou vous cal pas attendre:
Cent cox n'abéts begut, qu'aquel d'aqui es lou mendre;
Car d'aütres cox begut n'abéts uno semal
Dins un an, que jamay n'éy vist qu'el vous féc mal,
Et per un plat de soupo an d'al qu'abéts begudo
Aquelo malaütio à vous serio vengudo?
Aquel poutatge dounc vous serio tant amar?
Coumo entendrets d'aquest' qu'estéc fort sur la mar:
Aselepius que frayre el de Poumpéc éro
Estéc vint et dous ans sur la mar, en galéro,
Ses perilha jamay; aquo vous diran touts,
Et se neguéc un jour tiran d'ayguo d'un pouts.
Mas sabéts-vous perque? soun houro éro vengudo;
Et la soupo de l'al que vous abéts begudo
Nou vous fa pas mouri; mas que quant Diou o vol,
Un gra de mil tout soul nous pot ferma lou col;
Car la vido de l'home es uno paüro caüso.
Ieü éy troubat, m'amour, n'a pas fort loungo paüso,
Que un Danacréon, en beben de vi cla,
D'un soul gru de rasin, lou paüre, s'estrangla.

Sophocles, senatur de la vilo de Roumo,
Per l'esfega nou li calguéc pas uno plumo;
Mas en beben de lach de crabo, un jour el,
Per lou vouler de Diou s'estrangléc amb'un pel.
Car de fugi la mort nou pot cap de persouno;
A touts nous cal marcha quant lou boun Diou nous souno.
Que sio vertat, m'amour, ieü vous voli prouba
Coussi la mort per tout elo nous sap trouba.
N'a pas passat un mes qu'éy troubat en escrich
Qu'un jour al poéto Achilo el li fouréc predich
Qu'el serio massacrat debant uno assemblado,
Qu'uno péyro sus el vendrio d'uno teülado.
Quand li disiou aquo lou fasiou enratgia;
Et, per fugi la mort, un jour s'anéc loutgia
Als cans, sus un loc naüt, lou paüre persounatge!
Se pensan que là rez nou li pourtéz doumatge.
De forso qu'éro viél el abio blanc lou pel.
Vous aüsirets coussi fouréc atrapat el.
Coumo vous dic, soun cap éro blanc coumo lano;
Mas un aglo passéc sur aquelo mountano.
Que la falso pourtabo uno tourtugo al béc,
Et per abe la carn sur soun cap la toumbéc,
Pensan quant éro blanc que fourés uno péyro;
Mas lou paüre fouréc aücit de la maniéyro.
Et per aquo, m'amour, vous voli requeri
Que nous n'avansan res, quant el nous cal mouri,
De fugi sà ni là; mas que prengan passensio
Et que tout-jour agian uno justo counsensio.
Nou vous diréy ieü pus sounque dous o tres mouts:
Vous sabéts que la mort es fort coumuno à touts;

Mas de sabe sa mort, de quino mort, ni couro,
Degus nou sap deque ni may quant sera l'houro :
Aquel secrét à nous Diou n'a pas rebelat ;
Et sufis que sapian que nous semblan lou blat,
Que quant qualque pages en tórro lou semeno,
Péys el se reberdis et noubél fruch el meno.
Et nous aprép la mort, al jour dal jutjamen,
Renaysseren aytal coumo fa lou froumen.
Mas aquel que vouldra vese de Diou la fasso
El cal be que puléü la mort mouri lou fasso.
A Diou-siats, ma moulhié, péys que boun anats dounc!
Ieü m'en baüc rejouy un paüc an lou vioulounc
Del gaüch que Diou me fa quant vous pren en soun rialme,
Aros meteüs m'en vaü souna qualque bél salme.
Nou que ieü sio jouyous quant la mort vous apélo ;
Car l'on me veyra fa coumo la tourterélo
Que quant la feme mor lou mascle tourno fol ,
Et sur la branquo sequo el va mouri de dol.
Ieü couneyssi fort pla que faréy de la sorto.
A Diou vous dic, m'amour, à Diou-siats, vous éts morto!
O Messus, que faréy ? ma moulhié ma layssat.
Aros fous elo en vido, et ieü fous trespassat!
Helas! la mio moulhié, helas la mio soureto!
Helas! que faréy ieü aros, là mio moureto?

Las fennos counsoloun Aügié.

Aügié, las gens diran que vous éts vengut fol!
Vous abéts fort perdut : mais péys que Diou o vol,
El nous semblo que vous deüriats prene passensio.
Helas! vous abéts bruch d'abe bouno counsensio;

Mas nous vesén que vous murmurats countro Diou !
Helas ! qu'en fario may un pages o jousiou ?

Aügié.

Vous aütres me parlats d'uno caüso fort justo ;
Mas el caldrio que ieü fourés un tros de fusto
De garric o nouguié, d'alba o be de faü ,
Per nou me ressenti de la perdo que faü.
Vous aütros besést bé qu'el m'es un gran doumatge ;
Helas! que faréy ieü de moun paüre maynatge ?
Tal lour fasio de be qu'aros lour fera tort,
Qu'aros fous elo bibo, et que ieü foussi mort !

Las fennos.

Aügié, vous diséts là uno fort lourdo faüto :
Aquo cal debremba ; nous bou'n sabén uno aütro
Qu'es escarrabilhado, et n'a sounque vingt ans,
Amay vous pourtara cents escuts touts countans.

Aügié.

Ha ! fennos, vous diséts que vous éts mas amigos ;
Mas en loc de tira del meü cap las fatigos,
D'uno aütro me parlats, per me fa veni fol,
S'en preni jamay cap qu'on me coupe lou col.
Nou m'en parlets pas pus en deguno maniéyro ,
Jamay ieü nou saürio debremba la prumiéyro.

Las fennos.

Per vostre gran proufiéch , Aügié, uno bou'n cal.
Coussi pensariats-vous de gouberna l'houstal ?

Coussi vous tendriats blanc amay vostre maynatge ?
Quant voudriats touts mangia,qual fario lou poutage?
Et tant d'aütres affas que cal dins un houstal ?
Nou pensets pas que vous pousquats demoura aytal.

Aügié.

Ieü aymi may cent cox demoura de la sorto,
Debant que fa tal tort à la paüro qu'es morto.
Ieü li diséri un cop, que se jamay mourio,
Que cap d'aütro moulhié jamay pus ieü n'aürio;
Et li atendréy tout so que li proumetéri,
Quant me deüriou pourta dimars al cementéri.

Las fennos.

Aügié se vous vesiats la que vous voulén da,
Vous diriats quant et quant me voli marida.
En tout aquest' païs nou n'a cap de tant bélo,
Car elo ten lou cap drech coumo uno candélo.

Aügié.

Per tene lou cap drech elo nou val pas may :
Lou pages dis qu'el blat à fi del mes de may,
S'el ten l'espic tout drech, nou deü pas vale gayre;
Aytal la que diséts elo pouyrio be fayre.
Encaros qu'elo sio fort escarabilhado,
Pot éstre que beléü es trop decerbelado,
Nou que ieü la rafude, et péys ieü vous diréy :
Jamay dire nou cal : « Talo ayguo nou beüréy. »
S'es talo que diséts vous prégui à la pareillo,
Que vous anets parla dema toutes amb'elo,

Et li disets que ieü me recoumandi fort.
Vous aütros diséts pla que ieü me fario tort
De nou ne prene cap per trata lou maynatge ;
Et d'aütro part ieü souy sur la flour de moun atge.
Anats et tournats me incountinen respounso
Per tal que pousquan fa dimenge calque nounso.



DEMOUNSTRANSO

*A las fennos que disou qu'*Augié *tardabo trop à se marida.*



Ha ! fennos, vous diséts que m'esti mats mal satge,
Quant ieü demori tan ses prene de moulhié ;
Helas ! ieü n'éy pas d'ans encaros un milhié,
Per cent ans que ieü éy nou passi pas trop d'atge.

Lo qu'a dich que souy viél grandomen se troumpabo,
Car élo n'a pas loc de se trufa de mi.
Elo dis que souy viél daquio cap de cami,
Et ieü encaros éy la lenguo que poupabo.

Sio ieü joube o viél, se Diou me laysso viüre,
Si voli ieü legi, se lour play, un petit ;
Car lon dis que s'un cop ieü éy troubat partit,
Péys n'aüréy pas leze de legi ni d'escriüre.

Se me fous maridat al tens de ma jouynesso,
Aro nou serio pas de touts ta pla vengut,
Ni may de tantos gens nou serio counoscut:
Ieü aymi la vertut may que l'on nou se pesso.

Estan à marida disi milhou qu'un mérle;
Mas quant sio maridat ieü farèy del debot,
Et péys qualqu'un dira : « O qu'Aügié s'es fach sot,
La gran talo qu'el es que nou sio encaro estérle! »

Ieü lour dirèy : « D'aquo degus n'ago fatiguo;
Ma moulhié parlo prou, so me semblo, per mi :
Quant ieü voli parla dis que m'ane dourmi,
O que m'ane mayla de garda la boutiguo.

Per aquo, fennos, dounc debant me marida
Ieü vouldrio fort escriüre aquo qu'éy intenciou;
Car s'un cop ma moulhié me ten en supgeciou,
Quant ieü vouldrèy fa rez, nou fara que crida.

El m'abrembo d'un gous qu'abio fort pla moun payre,
Que lou paüre japabo à touts lous aütres cos;
Mas se l'on li trasio de carn an forso d'os,
S'amusabo an aquo et n'éro pus japayre.

Per aquo ieü éy paur que se l'on me marido
Que péys m'amusarèy tout-jour an la moulhié :
Quant ieü vouldrèy legi et fa de l'escoulhié,
Ma moulhié sera là per me tira la brido.

Ieü voli dounc puléü acaba aquest' oubratge,
Entre que la moulhié nou me fa poun d'empach;
Mas tout incoutinen que moun libre sio fach,
Me voli marida per tal d'abe maynatge.



DISCOURS

A madoumaysello de SERÉ, *d'un baylet de soun frayre mousur* DARIAT.



DARRIÉYROMEN, n'a pas encaro gaygre,
Me coubidéc de soupa, vostre frayre;
Mas soun baylet que s'appélo Cournard,
Vous entendrets s'el a lou cor gaillard.
De nougaillous soun méstre abio acoutrats
Un plat o dous, per tal de tendre als rats;
Mas lou mayssant de baylet lous troubéc
Et lou goulut mal-hurous lous mangéc.
Que m'en diséts d'aquo, Madoumaysello,
S'el a begut del fun de la candéllo?
Ieü éy gran paur que sio miéch philosopho.
Soun méstre li bailhéc uno escarchoffo
Que la metéz dins un pot an de lard;
Mes que vous féc lou mal-hurous Cournard?
Joust la brazo aquel sot la metéc,
Touto cendres dins un plat la pourtéc,
Et quant Moussur viguéc aquo d'aqui
El se fachéc et li diséc : « Couqui,
Et l'escarchoffo aytal m'as acoutrado?
N'éy pas ieü dich, qu'an forso carsalado

La metésses cose dedins un pot ? »
Mas sabéts que li diséc aquel sot ?
« Eh, moun méstre, es mal fach d'éstre sage ?
Dedins un pot coustario dabantatge ;
Mas de la sorto éy esparniat lou lard. »
Que bou'n semblo del dire del Cournard,
Se sous dires ni sous fachs valou gayre ?
En caros may, lendouma vostre frayre
El lou mandéc à la pessounario
Croumpa de peys, per vese que fario ;
Car aquel jour nou mangiabou pas carn :
Mas aquel sot anéc sul poun de Tarn,
Et tout lou jour aquis el demouréc.
Vostre frayre li diséc quan tournéc :
« Hé ! mal-hurous, nou portos pas de peys ?
So diséc-el » — « Las, moun méstre, Tarn creys,
Ieü éy espiat, coumo lou mounde sap,
Despéys sul poun s'en pouyrio vese cap,
Et jamay ieü nou n'éy vist cap dins Tarn ;
Mas al mazél abéts forso de carn. »
Vostre frayre lou vol mettre en mestié ;
Mas nou cal pas que l'ou metto fustié ;
Ieü couneyssi qu'el n'es pas de gran peno.
A mena l'haste o teni la padeno
Serio prou bou, so me semblo à sa mino,
Et semblo fort un souillart de couzino ;
Mas à re pus nou sera bou jamay. —
Vous entendrets s'el serio boun laquay :
Per lou manda cerqua prést un secous,
Sous méstres lou mandérou à Mounricous ;

Li diseroun : « Te cal tourna douma,
Car Mounricous es prép de Montalba. »
Lou may qu'el va soun dos léguos et miéjo.
Mas que vous féc aquel filh de la tréjo!
El demouréc quatre jours per camis.
Que déürio fa s'el mandabou à Paris?
Vous me direts : « Beléü éro malaüt? »
Perdounats-me, el mangéc un pa caüt
De quatre soüs, quant fouréc arribat,
Tout en tostos, an de vi dins un plat;
Et péys disio : « Ta pla me porti ieü,
Aro despéys qu'éy fachio coulacieü. »





SOUNET

Contro un que me voulio fa rascla calques mouts de moun libre, que nou li plasiou pas, so disio.



Un jour un couzinié acoutréc uno fésto,
Et de poutatge féc tout un gran plen metal;
Péys pel coussel de touts y metéc un paüc d'al,
Setat ieü que disio que l'al éro uno pésto.

Lou couzinié diséc : « Vous éts uno gran bestio
De vous plange tout soul quant touts ou volou aytal :
Per aquo dounc, Aügié, nou vous sapio pas mal;
Car la soupo per vous tout soulet nou s'apréstio. »

Aytal entendi ieü de respoundre an aquel :
Que ieü nou voli pas moun libre tout per el;
Per aquo ieü l'éy fach per la pus grando troupo.

Ah! que lou mounde es sot de s'ana turmenta!
Péys qu'ieü éy entreprez de touts lous countenta,
Coumo lou couzinié voli fa de sa soupo.





A FORT NAÜT,

Et fort chrestia et fort verturous et fort magnific Prince

HENRIC DE VALOIS,

Per la gracio de Diou Rey de Franso et de Poulougnio,

Per lou prega de voule fa la pax.



Tours lous grans et petits amay la poupulasso
Pregan Diou de boun cor que vous fasquo la grasso
Que pousquats acourda princes et deputats
Que soun anats à vous per demanda la pax,
Per la fa péys crida per tout, à soun de troumpo;
Et qui péys la roumpra que lou col el se roumpo.
Mas, Siro, s'el vous play, deban que fa la pax,
Vous pregan humblomen d'enebi lous souldats
Qu'els n'agiou poun à fa deguno courregudo
Sul bestial cabali, ni sur béstio cournudo.
Lou bestial et pagez fan per lou general :
Agiats ne dounc pietat, qu'on nou lour fasquo mal.
Deban de fa la pax faséts un paüc de trébo;
Car à las bounos gens lou cor à touts lour crébo
Quant els vesou pana lou bestial al pagez,
Et per aquo la pax vous nou restaretz gez

De la fayre entretan, et que sio pla seguro;
Noun pas aquelos pax qu'on fa de tureluro.
Ieü n'éy vistos fa cinq despéys que souy nascut,
Que jamay vioure en pax dous ans oun na pouscut;
Sinoun que la purmiéyro, afi que ieü nou mento,
Aquelo tenguéc be cinq ans lou mounde en crento.
Diou vous fasquo tal be que la que vous farets,
Nou se roumpo jamay, al mens tant que viourets.
Et se lou mounde sap qu'agiats talo esperanso,
Lous bous pregaran Diou de touto lour pouyssanso
Que fort hurousomen loungomen vous visquats,
De l'embegio qu'els an de veso loungo pax.
Et ses rasou n'es pas : car la maissanto guérro
Es en caüso que nous sén fort clars sur la térro.
So que lou tens passat éro de gens cubért,
Aros, quant l'on y ba, semblo un païs desért.
Cent mil' homes sou morts despéys lous purmiés troubles,
Et nou mentirio pas se lous y metio doubles,
S'enten mortis per guérro o be per trahisou;
Et part toutis aquels que sou morts en prisou,
Ses voule mettre en counte homes, fennos, maynatge
Que sou mortis de fam; n'es pas el gran doumatge ?
Tant éro tout lou moun mal-hurous et maüdit.
O Rey, nous vous pregan que fasquats un edit
Que pouscan vioure en pax, huguenaüs et papistos.
An la guérro las gens et galinos sou tristos;
Lous ma-hurous souldats els lour tirou tout drech,
Quant et quant que las trobou endacom à l'estrech.
De la guérro à la pax el y a be diferenso,
Car ieü o sabi pla, Siro, per esperienso.

S'el vous play d'escouta moun dire, noble Rey,
Lou diferen de l'un et l'aütre vous direy.
La pax purmiéyromen ayci voli descrioure,
Per so qu'elo ses bruch à toutis nous fa vioure.
Elo a talo vertut que reys, princes, seignhours
Dels lours sou soustenguts en lour drech et hounours.
Lou mounde viou, en pax, ses deguno malicio:
Per tout on fa vale lou drech de la justicio.
En pacificatiou de soun be l'on jouïs
Et an touts sous amix cadun se rejouïs:
De quin estat qu'on sio tout lou mounde s'adouno
De vioure justomen, ses fa tort à persouno.
Lou mounde en la pax n'es pas fort debaüchiat;
Ni de tailhos, emprouns, l'on n'es pas tan fachiat,
Las filhos, an la pax, caduno se marido,
Et podou ana pertout ses cabestre ni brido.
Siro, per fa pus court, ieü éy pla regardat
Que quant abén la pax degus n'es debourdat.
Mas las gens an la guérro els sou tant miserables
Que de siéz bins lous cent nou crentou Diü ni diables.
Et voulécts que vous diguo, entre que nou souy mort,
Qualque tros d'aquel mal que de la guérro sort,
Ieü vaü dire del mal uno grando partido:
A la guérro degus nou meno santo vido;
De déx coumandomens que Diou nous a layssats,
Toutis déx, setat un, elis sou transgressats,
Qu'es lou que dis : « Tailha nou te faras imatge (*). »
Ieü n'éy vistes trinqua cent cox o dabantatge,

(*) Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit.

An lou teus de la guérro al mal-hurous souldat,
Aquel coumadomen el es tout soul gardat;
Mas quant als aütres naü, persouno nou lous gardo.
De lous transgressa touts tout lou mounde s'hazardo.
En loc de trabailha siéz jours, coumo Diou vol,
L'on s'aten à pana, jouga et fa del fol;
Lou dimenge on nou col coumo mando la gléyo;
Aquel jour may que cap van à la picouréyo.
D'ayma lour payre et mayre es un coumandomen,
Et Diou dis : « Qui lous aymo el vioura loungomen. »
Tan s'en fal d'els ayma; car lou filh pano al payre,
An la guérro, s'el pot, lou bestial de l'arayre.
On murtris, on pailhardo, et Diou nous o defen;
On pano et despaüso countro touts falsomen.
Lou darrié mandamen, se vous play, voli dire :
Diou dis que la moulhié d'un aütre oun nou desire,
Ni soun aze, ni be, ni cap de soun bestial,
Sirbento, ni baylet, ni may lou seü houstal.
Cap de coumandomen d'aquels nou gardou, Siro;
La mal-hurouso gen de pus gran mal desiro;
Toutis desirou may que noun pas d'un loutgis :
Lous huguenaüs vouldrion Toulouzo amay Paris,
Lous papistos vouldrion Montalba et la Rochélo;
Mas que de cado cap fan bouno sentinélo;
Et d'aütres paüres lox souben soun attrapats.
Per aquo, s'el vous play, vous demandan la pats :

Si honneur lui fais et hommage,
Ton Dieu jalousie en reçoit.
Exode, ch. 20, v. 4.
(Les commandements de Dieu traduits par Clément Marot.)

Quant morou tant de gens vous n'y gazaniats gayré.
Sabéts-vous que diséc un jour lou vostre payre?
L'on m'a dich qu'el diséc un jour un tal prepaüs
Qu'el voulio fa brulla toutis lous huguenaüs.
Brusquet aüsen aquo, coumbe qu'el fous dels mendres,
Li diséc : « Siro, péys vous seriats rey de cendres » :
Layssats-lous, s'el vous play, vioure en lour religiou,
Car de bous fa serbici els an bouno intentiou;
Mas de lous fa mouri, coumo vous fan entendre,
Lous paüres sou coustrens cadun de se defendre.
Elis an à ta mal coumo un fort boun rouci
Que reguinno et mourdis quant on lou vol aüci.
Aros nou sou pus fats, como lou mounde penso;
Els an prou demourat à se metre en defenso.
Aros aüguéssets-vous lous qu'an aücit à tort!
Ta pla dire pouyriats que vous éts lou pus fort
Rey que sio sur la mar, amay dessus la térro.
O Rey, quantos de gens abéts perduts en guérro?
Se toutis érou vious, huguenaüs, catoulix,
Vous pouyriats dire brem per vostres enemix.
Encaros n'aüriats prou per garda vostre rialme,
Se nous abian la pax; car s'el tens éro calme,
Vous abéts forso gens en Franso et de souldats
Que lous paüres jamay nou fourou maridats;
Et se maridarion per fayre efans et filhos,
Et tournarion poubla vilatges, bourcs et villos.
Degus nou se marido aros en d'aquest' bruch,
Que mourén coumo muls, ses abe degun fruch.
Se nous abian la pax encaros pouyriats dire
Coumo féc Socrates à un, qu'el n'y a per rire.

Un jour un li diséc de soun aütoritat,
S'els de Lacedemouno éron gran quantitat.
« Els sou, diséc-el, tans qu'en cal per da la casso
A tous lous enemix et à touto lour rasso. »
Aytal pouyriats-vous dire à vostres enemix,
Se touts lous huguenaüs amay lous catoulix
Que sou mortis en Franso erou toutis en vido,
Que tout lour differen n'éro pas d'uno ardido.
Ha, lou bél differen ! ô la justo querélo,
Per abe mes aytal tout un rialme en cerbélo !
Encaros s'on fasio la guérro à l'estrangié,
Nou serio pas de tout à vous tant de dangié ;
Mas la guérro se fa lou filh countro lou payré,
Lou payré countro l' filh, lou frayré countro l' frayré,
La sor countro la sor, couzi countro couzi,
Nebout countro nebout, bezi countro bezi.
Per aquo dounc, ô Rey magnifiq et tant noble,
Agiats un paüc pietat de vostre paüre poble !
Amay deüriats abe pietat de vous-meteüs ;
Car tout prince que fa guérro countro lous seüs
El mémos se destruis an las guérros cibilos.
Encaros be que vous assiegets forso bilos,
Et que vous las prengatz à gran cox de canous,
Vous nou reprenets re sounque so qu'es à vous.
Péys en fasen mouri lous homes de la Franso,
An d'aquelo fayssou vostre cas paüc s'abanso ;
Car aquo n'es re pus quant lou mounde mouris,
Sounque quel vostre rialme el tout-jour s'apaüris.
Fasen mouri las gens, vostre cas re ni ganio.
Nou pouyrian pas nous fa coumo lous d'Alamanio ?

En escrich éy troubat quels paüres Alamans,
En lour païs lou lounc de trento o de cranto ans
An aytal guérragiat lous uns contro lous aütres,
D'un mémos different coumo fasén nous aütres;
Mas elis à la fi se soun touts acourdats
Et an touts counfessat despéys qu'els erou fats,
Et se soun abisats d'ana fayre la guérro
En Flandres, en Espanio et noun pas en lour térro:
Aytal deürian-nous fa, se nous éren ta fis,
Ana fayre la guérro en estrantge païs.
S'ieü metio ayci lou mal qu'à la guérro se farguo,
La rimo serio péys et pus lounguo et pus larguo
Que n'es pas un lensol de trez canos de lounc;
Per aquo, noble Rey, n'y metréy re pus dounc.
Mas que vaü fa la fi, en pregan Nostre-Seigne
Que vous doune tout be, amay que vous enseigne
Coussi vous caldra fa per garda péys la pats;
Car l'oun se crento fort que se vous nou coupats
La viraguo del tour de la vostro persouno,
Que jamay aütromen la pax nou sera bouno,
Ni nou valdra jamay aütromen un dinié.
Faséts dounc, s'el vous play, coumo un boun jardinié
Que tiro de soun hort toutos maübésos hérbos;
Car lou rey Salomon el dis en sas proubérbos,
Que toutis lous flatous de malo coundiciou
Lous princes et lous reys els metou en dissenciou.
Siro, se nou sabéts légi aquest' lengatge,
Per aquo, s'el vous play, nou perdats pas couratge;
Car ieü sabi que vous troubarets dins Paris
De gens per o legi que soun d'aquest païs.



DEMOUNSTRANSO

Als souldats del mal que fan à la guérro et del mal qu'els y endurou, et qu'el cal oubei al Rey.



Abéts visto, souldats, aquelo demounstranso
Que tantos éy trameso al noble rey de Franso,
Que parlo qualque paüc countro tous lous souldats
Et countro touts aquels que vous an coumandats !
Mas ieü vous asseguri et vous podi proumetre,
Que lou déyme del mal ieü n'éy pas voulgut metre :
Per so qu'al noble rey, coumo lou mounde sap,
Ieü nou voudrio jamay douna ly mal de cap;
Mas countat soulamen l'in éy uno partido,
Ly disen qu'à la guérro on ten mayssanto vido,
Et qu'on lou prégo fort de nous douna la pax :
So qu'el boun rey a fach, per tal que, vous, souldats,
Nou fasquats pus de guérro en soun rialme de Franso,
Mas qu'el vol que visquats touts en asseguranso.
Aytal darriéyromen s'acourdéc à Coutras :
Vibéts dounc aütromen que n'abéts d'ayci entras,
O aütromen, souldats, el vous cal touts entendre
Que lou rey péys aprép enten de s'en fa crendre ;
Car gens de be m'an dich que pus el n'enten gez
Qu'on mange ses paga la poulo sul pagez.

Et d'aütro part el a facho fa uno crido
Que cap pus de souldat, à peno de la vido,
Sio papisto, s'enten, o de la religiou,
N'agio pus à leba cap de countribuciou.
Cresélts lou dounc, souldats, quittats aquelo guérro
Qu'à tantis fa trayna lou ventre per la térro.
Faséts dounc so qu'el vol; car la sio Majestat
Enten que cadun sio remez en soun estat.
Se la pax es gardado, aytal coumo l'on penso,
N'agiats poun pensamen de gagnia la despenso,
Et viourets, seloun Diou, pus hounourablomen;
Car à la guérro oun viou fort miserablomen.
La vido del bestial es bél-cop pus hurouso
Que n'es la del souldat an sa bélo arquabouso;
Car lou bestial repaüso al-mens touto la néch,
Et vous aütres, quant cal que vous metets al léch,
Vous cal ana fiqua dessus qualque murailho,
Que vous countentariats d'uno paüco de pailho
Per metre joust lou cap, que nou n'abéts bouci,
Que souben d'uno péyro el vous cal fa couyci;
Et quant deüriats dourmi vous cal fa sentinélo;
Amay quasi tout-jour vous cal éstre en cerbélo,
Afi d'éstre tout prést, per tal d'ana al coumbat,
Quant la troumpeto souno, o s'el tambouri bat
L'alarmo per ana escala la murailho,
O s'el souno à l'assaüt o per douna batailho.
Se la troumpeto souno, o vostro tambouri,
Vous cal ana per tout quan vous deüriats mouri;
Car, tout incountinen qu'abéts preso la mostro,
Vous aütres éts sougéts, la vido n'es pus vostro.

Et per sépt frans lou mes, souben voulgats o nou,
Vous cal ana debant la gorgio d'un canou,
Amay à la mercez de milo arquabouzados;
Quant cal ana douna assaüt o escalados.
Et s'el desastre vol que l'on sio repoussat,
Lous paüres souldats morts emplissou lou foussat,
Et lous aütres blassats per cors et per las quéyssos
O roto qualque cambo, o qualque bras; et péyssos
Lour cal pourta uno crosso o dos per un lounc tens,
Et dabegados sou per tout-jour impoutens;
Que se n'an de mouyens o qualque boun amic,
Lour cal debant las gens fa lou miéch crucific.
Dejoust lou cél n'a poun vido tan mal-hurouso
Coumo la del souldat, ni de pus dangeyrouso.
Encaros vous fachats, se pot éstre, beléu,
Et diséts que la pax es vengudo trop léu?
Vous aütres mounstrats be que lou diables vous meno;
Car lou Rey fa l'a pax per vous tira de peno,
Per tal que dourmisquats ses crento en vostre liéch;
Recounoysséts lou dounc quan fa vostre proufiéch !
Creséts-lou : layssats touts la guérro mal-hurouso,
Faséts touts coumo mi, vendéts vostre arquabouso.
Ieü souy estat souldat, mas aros nou souy ges,
Per so que nous fasian trop de mal sul pages.
En loc de douna argen quant lour be l'on mangiabo ;
Calio qu'els nou bralléssou, o be l'on lous pengiabo :
Per aquo l'arquabouzo amay lous fournimens,
Vendéri per croumpa un jour de ferramens.
Ieü voli tourna fa coumo fasio carretos :
Ieü souy trop las d'aüsi tambouris et troumpetos;

Ieü souy las de vese tantis de brullamens
Amay d'aüsi parla de tant de violamens :
Ieü souy las de vese tantos persounos mortos ,
Et veyre fa de mal de may de milo sortos.
So que fort pla bastit abiou nostres aügiols ,
L'on vech aros brulla à qualques fats et fols.
Encaros que la guérro un aütre cop rebenguo ,
S'ieü y vaü jamay pus qu'on me coupe la lenguo.
A la guérro jamay non voli pus tourna ,
Jamay al grat de touts on nou sap camina.
Quant ieü éro en renc, disiou : *Marche la tésto !*
Et tout incontinen : *Halto , souldats , arrésto !*
Péys cridabou : *Lonc-bois!* Quant et quant : *Sarrez-vous!*
Vous vesiats be , souldats , qu'on se risio de nous ?
Et nous aütres tout-jour gagnaben la victorio ,
Et péyssos un tout soul ne pourtabo la glorio,
Encaros qu'el n'y fous ; car el me soube pla
Qu'un jour nous uno vilo anéren escala,
Que lou que nous menabo éro lén de la vilo,
Quant nous daben dedins , à de passes dous milo ;
Amay péys se vantéc qu'el abio pres lou fort ,
Et de nostre butin el nous féc un gran tort.
Talo fayssou de fa ieü troubabo fachouso ,
Que per aquo ieü éy vendudo l'arquabouso ,
Perso que lous butins n'érou pla despartits.
Tout-jour lous grandis cos deborou lous petits :
Et d'aütro part, souldats, lou noble rey ourdouno
Que touts visquan en pax , et péys el nous perdouno
Tout lou mal qu'abén fach , coumo toutis vesén.
Sén pas nous de poultrouns , se touts nou lou cresén?

Per aquo quiten dounc armos et gibelinos,
Nou fasquan pus la guérro à las paüros galinos;
Nou fasquan pus leba las gens aytal la néch.
Souben touts englagiats lous tiraben del léch;
Car ieü me souy troubat que l'alarmo sounabo,
Que ieü tout englagiat lou gipou me caüsabo;
Et las caüssos vestio, que de l'englatgiamen
Ieü nou me sabio pas vesti l'acoutromen.
Ieü éy vistes de fats en moun tens may de trento,
Que disiou que jamay n'aguérou pas de crento;
Mas elis n'an pas dounc à la palmo jougat
Ni may cap de mousquet n'an an lous dets moucat?
A la palmo, coumbe qu'on agio boun couratge,
On a crento tout-jour dels éls o del visatge;
Et se vouléts mouqua un mousquet an lous dets,
Tout-jour vous aürets paur que nou vous escaüdets.
Et toutis lous qu'an dich que n'an pas jamay crento
An cag... dous cent cox o cent, que ieü nou mento,
Dins las caüssos de paur, et volou dire ayci
Que jamay elis paur n'an agudo bouci!
Mas elis an mentit, car l'on nou sap gindarmo
Qu'el nou tremble de paur quant on souno l'alarmo.
Per aquo m'es tout u, ieü lous layssi vanta;
Tout es, souldats, qu'el rey el nous cal countenta,
Que nous visquan en pax aytal coumo coumando,
Lou boun rey aütro caüso à nous el nou demando:
Fasén dounc so qu'el vol, et ieü li vaü manda
Qu'el nous perdoune touts, qu'on se vol emenda.



AL REY,

Per lous de la religiou et per lous cathoulix.

—

O noble Rey, lous de nostre coustat
Ni lous aütres nou volou pus fa mal,
Et prégoun touts la Vostro Magestat
Que lour dounets un perdou general.
S'els an panat jamay degun bestial,
O fa prene qualque countribuciou,
Els proumetou de nou fa pus aytal,
Mas que lour dets la vostro absouluciou.



AUGIÉ

A sa mestresso que l'on apélo Ribiéyro.



M'amour, aprép lou rey vous éy voulgudo metre,
Car bélo caüso el es quant on a boun vezi :
Se Diou del cél voulio qu'el fous vostre couzi,
Cado cop un presen el nous fario trametre.





AUGIÉ

A ladito Ribiéyro.



SOUNET.

Ieu aymi de boun cor uno dousso ribiéyro,
Mas las que fan degast n'aymi cap de bouci :
Ieü vous aymi, Ribiéyro, et sabéts-vous couci ?
Per so que tout-jour ieü vous éy troubado entiéyro.

Jamay vous n'abéts pas-routo cap de payssiéyro,
Ni may cap de mouli, qu'abéts un fort boun si :
Per aquo vous aymi pus que lou meü roussi,
Quant nou sourtéts fa mal foro bostro carriéyro.

De ribiéyros on sap fort bélos joust lou cél ;
Mas nou voli ges cap qu'agio pourtat vayssél :
Aquo me fario mal quant ieü vouldrio dourmi.

Per aquo ieü vous aymi aytal coumo vous dic,
Et vous counoysserets que seréy vostre amic,
Mas que nou pourtets pas d'aütre vayssél que mi.





A LAS DOUMAYSÉLLOS DE ROQUOS.

Quant AUGIÉ *nou pouguéc abe la* RIBIÉYRO.



SOUNET.

HELAS! n'abio pas ieü perdut l'entendomen,
Quant ieü voulio basti dessus uno ribiéyro?
Nou cerquabo pas ieü ma rouyno et paüriéyro,
De voule fiqua là moun petit bastimen?

Qui sus ayguo bastis nou fa pas sagiomen;
Car el nou pot pas dire en deguno maniéyro,
Que soun houstal nou toumbe un jour à la carriéyro,
S'el nou lou fiquo poun sur un boun foundomen.

Mas despéys que ieü éy counegudo ma faüto,
Aros vouldrio basti sus uno plasso naüto,
Se fourtuno voulio que ieü agués tal hur,

De lou poude basti dessus de talos roquos:
Encaros que moun cas fous tout bastit de broquos
Ieü pouyrio dire péys que moun cas es segur.





AUGIÉ

A uno veouso.



SOUNET.

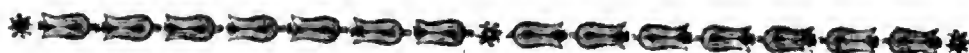
Péys que Diou a voulgut que la mort rigourouso
Es vengudo cerqua vostre purmié marit,
Ieü vous vouldrio prega que ieü fous fabourit;
Car ieü desiri fort que siats moun amourouso.

De me refuda mi vous seriats be minouso,
Quant sabéts que ieü éy qualque paüc d'esperit:
Ieü souy b'estat un fat, mas aros souy guerit;
Aquelo malaütio n'éro pas dangiarouso.

Vous disétsque languétsquant n'abéts cap de poul,
Ieü souy dounc vostre cas, atambé souy tout soul,
Et péys sabi jouga un petit del vioulounc,

Et vous un paüc del luth amay de l'espineto.
Nou sera pas-el bel quant qualque cansouneto
Sounaren toutis dous? Nou me refudets dounc.





RESPOUNSO

De ladito doumaysèllo à Augié.



SOUNET.

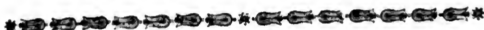
Augié, vous me disèts que fat vous èts estat,
Et que vous èts guarit, so disèts, d'aquel mal;
A gran peno jamay guarirets coumo cal,
Que tout-jour paüc ou prou vous nou ne siats gastat.

Per aquo nou pensets de me dourmi al coustat,
Quan vous seriats Aügié lou rey de Pourtugal.
Se vous èts estat fat, tout-jour serets aytal :
Ieü sabi que jamay nou serets arrestat.

Car touts lous medecis que soun dedins Paris
Disoun que d'aquel mal jamay on nou guaris,
Et me voulèts fa creyre ayci qu'èts pla guarit.

Mas ieü aquo d'aqui nou creyréy pas jamay;
Per aquo dounc, Aügié, vous prégui, s'el vous play,
De cerqua aütro moulhié, et ieü aütre marit.





RESPOUNSO

D'Augié à la susdito doumaysèllo.



SOUNET.

Péys que nou me voulétsquant souy fat et trufayre,
Al mens vous deüriats fa douna-me vostro sor :
Vous veséts que d'amour la paüro filho mor,
Se nou li dounats léü qualqu'un que sio rimayre.

Ne poudéts vous parla à vostres payre et mayre,
Et lour dire que ieü l'aymi de fort boun cor.
Se l'on nou la me douno, ieü éy uno gran por
Que mourira de mi, nou tardara pas gayre.

Helas! n'a pas on tort de la layssa mouri?
Elo n'a d'aütre mal, mas quant nou pot flouri;
Mas be flourira léü s'an mi l'on la marido.

Ieü sabi couci cal fa li veni las flours.
Elo n'a d'aütre mal que las palles coulours :
Se me la faséts da ieü l'aüréy léü guarido.





DIALOGO A MATHELY

Vioulounc de Thoulouso, sur l'abus que se coumet à las dansos.



Ha ! Mathely, ieü vous cérqui pertout,
El a lounc tens, per vous dire un soul mout !
S'enten un mout per vostre gran proufiéch,
Et beléü vous nou n'aürets pas despiéch.

Mathely.

Escusats-me, moun amic, s'el vous play,
Nou sabi pas vous abe vist jamay.
Péys que vous éts aycis en moun houstal,
Qual que vous siats, Diou vous garde de mal.

Aügié.

Amay à vous, Mathely moun amic.
Ieü souy Aügié, cértos aytal vous dic.

Mathely.

Mas se vous éts Aügié de Rabastens,
Lou que s'en parlo el a degia lounc tens,
Aquel que fa de tantos de fayssous
Rimos, sounets et tantos de cansous?...

Aügié.

Ieü souy aquel, ses aütre, Mathely;
Aügié Gaillard cértos ieü m'apely.

Mathely.

Abrassats-me, vous siats lou be vengut,
Jamay pus ieü nou vous éy counegut.
Digats-me vous, Aügié, coussi vous ba?

Aügié.

Ieü me teni tout-jour à Montalba;
Mas jamay vous nou m'éts vengut veze.
Venéts un jour quant vous aürets leze.

Mathely.

Helas! Aügié, el cal que ieü vous diguo,
A Montalba n'a pas per mi boutiguo;
Car l'on me dis qu'els haïssou la danso,
May que nou fan en villo de la Franso;
Et quant degus elis vesou bala,
Lour semblo qu'els vesou un aze voula.
Aquo d'aqui nou soun pas mas coulours;
Car quant à mi, ieü éy dansat tout-jours,
Amay ieü boli abe tout-jours dansat,
Ieü nou souy pas aquel qu'a coumensat.

Aügié.

Aquo d'aqui, Matheli, vous aütratgi;
Mas ieü vous dic que cértos ieü enratgi

Quant me diséts que n'abéts coumensat.
Helas! sian be lous fols del tens passat;
Car lous payens et aütres infidélos
Soun lous aüturs de dansos saütarélos;
Car aprép qu'els abian fach sacrifici
A lours fals Dious, lour pensan fa serbici,
Menabon touts fort grando jouïssanso,
Et se metion alaros touts en danso;
Noun pas qu'elis pensessoun à mal fa,
Coumo l'on vech aros als homes fa.
Péys que l'home qu'es tout soul al trebal,
Souben lour jour el penso à fayre mal,
Encaros qu'el trabailhe del foussou,
El me semblo, à pus forto rasou,
Que l'home qu'es en késto pla tratat
El nou deü pas cerqua que vouluptat.
Et d'aütro part l'on dis qu'aprép la panso
Coumunomen l'on vol abe la danso;
Et l'on sap be que là forso de gens
Soun escalfats del sou dels esturmens,
Que nou sounou que de cansous lubriquos:
Aquo d'aqui soun caüsos diabouliquos (*).

Mathely.

Aügié, ieü éy cent cox dansat en bal,
Mas jamay ieü n'éy poun pensat en mal.

(*) Dans Las Obros de 1579, on lit à la place de ce vers :

Vela lou trinc de forso catholiquos.

Aügié.

Aquo d'aqui cértos nou cresi pas;
Car quant l'on ten la fenno bras à bras,
(Pensan que fous de toutos la pus bélo,)
El forso b'es que vous siats en cerbélo.
En las baysan an d'aquels mayssans bralles,
Un home sant cértos el vendrio diables;
Et vous disérs qu'abéts souben dansat,
Que n'abéts pas en mal jamay pensat?
A l'endarrié dounc, an vostro musiquo,
Serets coumo un gran layrou doumestiquo,
Qu'el fort souben el aüra deraübat;
Mas al darrié s'el es péys atrapat,
Aquel soul cop li coustara la vido:
Per aquo dounc acourchiats vous la brido.
Nou dansats pus ayci n'en d'aütres lox;
Car vous sabéts que de lant a dous fox,
May qu'un tout soul els rendou de calour.
Péys en dansan l'on demando l'hounour:
Vous pensarets dansa milhou que cap,
Et se qualqu'un pla danso, mal vous sap.
De la glorio a dounquos al dansa;
Se vous play dounc, à vous cal la layssa.

Mathely.

Helas! Aügié, el n'a mestié en Franso
Que nou y agio d'abus coumo à la danso.
Cassen l'abus de la danso deforo,
Et l'usatge tout-jour el nous demoro.

Aügié.

Dedins la biblo éy troubat, al Genézo,
Que la cansou mal dicho amay maübézo
Elo n'a pas cértos degun usatge;
Car de la danso el nou sort que doumatge.
Se del pana l'on dosto tout l'abus,
El cal be dounc qu'on nou desraübe pus;
Que per aquo el vous cal be pensa
Que se doustan tout l'abus del dansa
Cal dousta tout, et qu'on nou danse pus;
Car lou dansa n'es pas que tout abus.

Mathely.

Aügié, jamay ieü n'éy pas entendut
Que Diou agio lou dansa defendut,
Coumo el a fach, per soun coumandomen,
Lou layrouneci à nous fort grandomen.
Et vous vouléts ayci me coumpara
A un layrou que nou fa que pana?

Aügié.

Perdounats-me, que Diou nous o defen;
Legit ieü éy lou noubél testomen,
Que Jesus-Christ en Sant-Mathiou nou dis,
Debant que nous intren en paradis,
Toutos las gens, tant paüros que las richos,
Counte rendren de paraülos mal dichos.
Péys qu'es aytal, à pus forto rasou,
Lou dansa dounc, ses fa coumparasou,

Es pus mal fach, se pla l'on s'en abiso;
Car d'el nou sort que touto pailhardiso.

Mathely.

Et s'un boun home el danso an sa moulhié,
Sio president, jutge o counselhié,
En qualque bal an d'aütres à la danso,
N'an pas elis aqui touto pouyssanso
An lours moulhiés, tant que serau en bal,
S'elis pensa voloun en be o mal?

Aügié.

Nani, nani, dis uno ley cibilo,
Car aquo porto interés à la vilo;
Sio cathoulic o de la religiou,
S'el es tan fat d'abusa d'aquo siou.
Sant Aügusti dis qu'el se cal garda;
Car fort souben l'home pot pailharda
An sa moulhié coumo d'uno estrangiéyro,
S'el es un fol, elo mal maynatgiéyro.
Car l'on vech be qu'es foro de rasou
L'home que met lou foc en sa maysou
Per so qu'el a la ribiéyro prép d'el:
El mounstro be que n'a pas boun coussel.

Mathely.

N'abansats res an tals similitudos:
De filhos cent o may n'éy counegudos,
Amay las éy fachos dansa en salo,
Ses ne sourti jamay cap d'escandalo.

Aügié.

So que diséts n'es pas caüso poussiblo.
Vous entendrets qu'éy troubat à la biblo,
Al Genézo, chapitre trento-quatre,
Dina, filho de Jacob, per s'esbattre
Tant soulamen anéc veze de filhos
A la terro de Chanaan fort gentilhos :
Lou filh del rey de Sichem la troubéc,
Et lou mayssant et maübés la vioulèc.
Que deü-l-on fayre, à pus forto rasou,
A las que van foro de lour maysou
Dansa la néch, tant escarrabilhados?
Ieü éy gran paur que n'y agio d'estrilhados,
Et d'aütro part, se la danso éro bouno,
Moyses jamay qu'éro santo persouno
El n'aürio fach jamay, de talo modo,
So qu'es escrich trento-dous à l'Exodo;
Car per despiéch las taülos ranbersèc
Quant el saüguéc que soun poble dansèc.
Et péys Thamar filho del rey Dabit,
Soun frayre Amon, miserable maüdit,
El la fourséc en fasen del malaüt.
Et que deü fayre un autre grand maraüt,
Quand las filhos lou van trouba la néch;
Tant per dansa que fadegia sul léch?
Et las filhos de Silo tant hounéstos
Se rejouyon en dansen per lous féstos;
Mas en dansan tant grandos que petitos
Fouroun presos per aquels bengiamitos,

Hélas! moun Diou, que fan aquelos sotos
Fennos, filhos, que van segui las botos!
Diou me garde que ieü nou fous tan sot.

Mathely.

Hélas! Aügié, que vous éts fort debot!
Si m'a-l'-on dich que jougats del vioulounc,
Eh, moun amic, que sera aysso dounc?

Aügié.

Que vouléts-vous? et s'un home fa mal
N'es la questiou de fa tout-jour aytal;
Car del dansa noun sort que tout doumatge;
Que sio vertat : veséts un boun passatge :
Herodes féc un soupa en sa maysou;
Lou boun Sant-Jan éro dins la prisou,
Et la gaüdino Herodias sa pailhardo
A sa filho féc dansa uno gailhardo,
Que del plase que lou rey y prenguéc,
A la filho d'Herodias diguéc:
« Demando-me tout so que tu vouldras,
Ieü te juri que cértos tu l'aüras. »
Sa mayre dis : « Péys que tan bou li sap,
Demando-li de Baptisto lou cap. »
So qu'elo féc, et lou rey ben marrit;
Mas lou maübés et mal-hurous maüdit,
Per nou falsa soun mayssan ségromen,
A soun bourréü el féc coumandomen
Qu'en la prisou lou cap anés coupa
Del boun Sant-Jan, debant de nou soupa,

So qu'el bourréü el féc incountinen,
Et lou pourtéc dins un plat prountomen.
Que m'en diséts, Mathely, quantis mals
Els soun sourtits de dansos et de bals?
Et d'aütro part, quino difficultat
Vous y troubats de veyre un fol et fat?
Se me diséts qu'a boun entendomen
Aquel que saüto al sou d'un esturmen,
Ieü dic que nou, sio jutge ou aboucat;
Car el n'es pas à un budél de cat,
Ni d'un vioulounc fach d'un albre salbatge,
Se l'home es fol, de lou fa veni satge.
Nous vesén be que de grans béstios sou,
Et de grans fols aquelis que dansou;
Car aprép qu'els an lour sadoul dansat
Et coumo fols foulegiat et susat,
Nou podou res moustra de so qu'an fach,
Et lou pus sot franciman ou gabach,
Menestayral ou aütre persounatge,
El moustrara tout-jour de soun oubratge.

Mathely.

Aquo d'aqui, Aügié, vesi be ieü?
Mas que bouléts? la nostro religiou
Cap de danso nou defen à persouno;
Car nous trouban en forso lox qu'es bouno,
(Mas ieü vesi que vous éts courroussat),
Et nous saben que Dabit a dansat,
Amay la sor de Moyses, la Mario;
Car ses aquo degus nou dansario:

Aquo trouban al quinze de l'Exodo.

Aügié.

Mathely, els dansabou d'aütro modo;
Car quant Mario et las filhos dansaboun,
Toutos en roun, un cantique cantaboun
Tout à l'hounour de Diou en jouïssanso;
Mas propromen aquo n'éro pas danso.
Vous me diséts que Dabit el dansée :
Perdounats-me, jamay el n'y pensée;
Car el nou féc sounque qualque cambado,
Estan jouyous d'uno talb journado.
L'arquo de Diou dabant el caminabo,
Et del gran gaüch lou noble rey saütabo.
Et sa moulhié Michol qu'abio boun béc,
Del rey Dabit alaros se truféc,
En se pensan qu'el rey agués dansat;
Car on tenio per un home insensat
Lou que dansabo al sou dels esturmens,
Et mespresat de toutos bounos gens. —
Platon, payen, el, en sa republiquo,
Descasséc be menestriés et musiquo,
Amay casséc toutis lous pasticiéz;
(Layssen aquels, elis nous fan mestiéz). —
Mas un aütre boun galan, Hipoclides,
Penséc abe la filho de Clistenes;
El danséc fort per éstre pla vengut;
Mas tan s'en fal que fous péys soustengut;
Car Clistenes l'estimec péys voulatge,
Et li diséc : « T'as saütat lou mariatge. » —

Et Cicero reprouchéc, al senat,
A Gabinus quant el abio dansat. —
Tiberius, de Roumo l'emperur,
Casséc lous bals quant noun ven que mal-hur,
So disio el, et grando seditiou,
A las fennos maübéso suspiciou. —
Solon amay Lycurgus cal pensa
Que per lous leys defendiou lou dansa;
Car lou dansa n'éro qu'uno soutiso,
So dision-els, et touto gourmandiso. —
Rabelés dis que sounurs d'esturmens,
N'an pas jamay las goutos à las dens:
Nóu parlo pas countro las gens hounéstos,
Sounque d'aquels que van segui las féstos.

Mathely.

Helas! Aügié, que vous éts en couléro!
Éts-vous pus sant que noun pas un Homéro?
Qu'un cop de gens debant el dision mal
De la musiquo amay tambe del bal;
Mas el diséc que la danso es hounésto
Et la musiquo en uno bouno fésto;
Et ieü, Aügié, nou podi pas pensa
Couci vous tant haïsséts lou dansa.

Aügié.

Sabéts per que? car lous bralles et voltos,
En caüso sou de forso de revoltos,
Et tal mestié, cértos, es fort damnable.
Péys d'aütro part qualque sot miserable

Que tout soun be nou bal pas une broquo,
Que lou couqui vous dira : « Toquo ! toquo ! »
Et péys d'acort nou soun toutis jamay ;
Car l'un dira qu'el vol un bralle gay,
L'aütre dira qu'el vol un aütre sou.
Quant ieü éy vist lour fa de la fayssou,
Vous éy quitat l'estat de fa dansa,
Et me souy mes un paüc à rimassa :
Que l'estat es, so me semblo, pus noble ;
Car en riman faü rire forso poble,
Et del dansa noun sourtis que debat.
Car quantis cox vous éts-vous atroubat,
Qu'el vous calio quita lous esturmens
Per lous debats et per lous battomens ?
Mas touts aquels que mas rimos legissou,
Petits et grans, toutis se rejouïssou.

Mathely.

Ieü pensabi que foussétS qualque fat ;
Mas grandomen ieü éy estat trufat.
Jamay un fat n'a fachio talo rimo,
Pus fat que vous es lou que bou'n estimo.
Et me semblo qu'éts fort bouno creturo,
Quant me parlats de la santo Escrituro,
Et m'alegats de viéls authurs modérnos
Que defendoun d'ana per las tabérnos,
Coumo per trop ieü m'éro acoustumat ;
Mas jamay pus nou seréy oubstinat.
Ieü m'amusabo à de grandis seignours
Qu'en lour maysou fan dansa tous lous jours...

Aügié.

He! Mathely, d'els nou cal pas parla
En mal ni be, layssen lous prou bala.
El me souben qu'en disio moun augiol,
Que quin dis be souben mentis pel col,
Et quin dis mal atambe n'es punit.
Layssan lous dounc, d'aquo nou siats marrit ;
Car souben els aymou may un lebrié
Que nou fan pas qualque fort boun oubrié.
Quant me diséts qu'elis fan be bala,
Et se fan mal, vouléts-vous lour sembla?
Nani, nani, n'agiats tant de caquet,
Cadun un jour pourtara soun paquet.
L'on dis léü-mens que s'un nega se vol,
Qu'el nou cal pas qu'un aütre sio tan fol.
Per mor de Diou quitats aquel estat,
Car ieü vous éy asséz amounestat.

Mathely.

Lou meü, Aügié, tout aquo fach sera
Jamay per mi degus nou dansara. (*)

(*) Nous ne croyons pas devoir reproduire les quatre vers qui suivent dans l'édition du BANQUET. Auger-Gaillard les substitua à d'autres biffés par la censure de l'édition de LAS OBROS, et dans lesquels Mathelin disait :

...... Tout moun be ieü m'en vaü arrenda,
A Diou del cél vous van recoumanda,
Et se Diou play, quant ayan pax ou trévo,
Ieü quant et quant me vaü anda à Genévo, etc.





A MOUSSUR DE LA ROQUO-BOUILHAC,

Countro un que li diséc que ieü abio mal parlat d'el et de moussur DE SANT-GÉRY (*).



SE per esprouba l'or, mounseignour de la Roquo,
On lou va rapourta sur la péyro de toquo,
Ses se voule fiza de soun tin ou del sou,
Aytal debiats-vous fa d'aquel maübéz garsou
Que vous a dich, Moussur, que qualque caüso féri
De vous et vostre filh mounseignour de Sant-Géry.
El me semblo, Moussur, que vous et vostre filh
Nou debiats pas aytal vous fiza à soun babilh,
Ses regarda puléü s'el fasio bounos obros,
Noun pas à soun babilh, car el n'a trop de sobros.
El me vouldrio cousta cent escuts del soulel,
Que ieü pousqués, Moussur, sabe qual es aquel.
O que péys ieü serio foro d'uno gran peno!
Qualques-uns m'an be dich que deü éstre Terreno,
Per so quant ieü li féri attrapa soun bestial :
S'el abio fach aquo, el aürio fach fort mal.

(*) La branche de l'ancienne maison de la Roque-Bouillac qui possédait le château de Saint-Géry sur le Tarn, entre Rabastens et Lisle, s'éteignit le 1er mai 1737, en la personne de Giles de St.-Géry, gouverneur de Rabastens en 1710, fils de Louis de la Roque-Bouillac de St.-Géry, baron de Loupiac. Ils furent enterrés l'un et l'autre dans la chapelle du St.-Esprit de l'église des Cordeliers de Rabastens.

Mas ieü nou cresi pas qu'el fés talo fadeso;
Car el sap quel bestial éro de bouno preso,
Quan nou voulguéc jamay paga countribucieü;
Per tal d'aquo d'aqui lou li prenguéri ieü.
Se d'aquo me vol mal, li partis be de glorio;
Ieü li féri tourna lou bestial à sa borio,
Per so qu'el me mandéc que voulio countrubi,
Et péys ieü lou plangio quant nou poudio crubi.
Qu'el agio fach aquo ieü nou podi pas creyre;
Car ieü creyrio puléü que lous rats mangiou veyre.
Aquel qu'a fach aquo es qualque sot babard
Que li sap mal quant vous aymats Aügié Gaillard.
O que ieü trazi mal quant nou me volou dire
Qual es aquel mentur, per lou garda de rire!
Ieü lou metrio en poun que lous que lou veyriou,
Encaros que plouréssou, incountinen ririou.
Ieü li trayrio lous éls et coupario lou bras,
Et li derregario de la caro lou nas;
Encaros ieü vouldrio derrega-li la lenguo,
Et li dirio : « Mayssant, el cal que te soubenguo
De la cansou qu'as fachio aytal de mous amix,
Ieü te deürio douna tres o quatre cent pix.
Se moussur de la Roquo el fous estat voulatge,
Tu l'as mes en cami per me fa qualque aütratge. »
Mas que jamay ieü n'éy pouscut sabe qual es;
Et vous prégui, Moussur, que vous nou cregiats ges
Que ieü fous ta mayssan d'abe facho la rimo.
Ieü nou souy pas tan fat, coumo aquel sot m'estimo,
De voule fa cansou ni rimo countro vous,
Ni countro vostre filh, be serio mal-hurous;

Car tout-jour la maysou m'es estado dubérto;
Et quant la vostro taülo éro fort pla cubérto,
Vous me fasiats veni per me fayre mangia,
Et vous creyriats que ieü vous anéts aütratgia?
Nou cresi pas que vous agiats un tal couratge
De creyre que jamay ieü féz un tal oubratge.
Jamay nou diréy mal de gens que m'an fach be,
Aytal que vous a dich qualqu'un que nou val re.
Mas aquel es trop fat per vous o fayre encreyre,
Et me trigo, Moussur, couro vous ane veyre;
Mas ieü nou gaüzi ges, lou tens es dangiayrous:
L'on m'a dich quel païs es tout ple de layrous,
Et péys qualqu'un m'a dich que lou paüre Terreno
El se met touts lous jours dedins uno gareno,
Et me demoro là, so disou, tout soulet,
Armat d'uno salado amay d'un courselet.
Per aquo tardi tant de vous ana veso;
S'el me sentio endourmit, me fario desplase,
Coumbo que li tournéri à el tout soun bestial;
Mas que vouléts? Moussur, el me vol un gran mal.
Encaros que l'édit tout mal el aboulisquo,
D'aquo me vouldra mal, so dis-el, tant qu'el visquo.
Et per aquo m'es greü aytal, coumo vous dic,
De vous ana trouba quant el m'es ennemic;
Mas nou souy pas ieü d'el: ieü li fario serbici,
S'el troubabo enfangat; mas el a maübés vici
De s'ana soubeni d'un cas de si lounc-tens.
Ieü n'éy cap d'enemic sounque el à Rabastens





A MOUSSUR DE SANT-GÉRY (*),

De so que moussur Iou *lou borgnhe li diguéc que* Augié *abio fachio ladito cansou, et lou mayssan capela l'abio fachio.*



Monseignour de St-Géry, iéü souy un paüc marrit
Countro aquel moussur Iou, borgnhe, vilén pouyrit,
Qu'a fachio la cansou et dis que iéü l'éy fachio.
Per que vous atendats an aquel mal m'agachio.
Vous sabéts so qu'el es, el a degia lounc-tens,
Et lou poultroun dis mal d'Aügié de Rabastens,
El vous a dich que iéü blasouni la noublesso :
En disen mal de mi, lou paure sot se pesso
Que toutis nous pensen qu'el sio qualque home sant;
Mas coumo lou mounard a fach aquel mayssant,
Que quant el vol braga demounstro las bergougnhos;
Aytal a fach aquest' tout remplit de mensoungnhos.
El pensabo de nous mounstra qualque santat;
Mas el a descubért la sio mayssansetat.
Un yoü qu'es corroumput, se dins l'aygo on lou rounso,
Nado tout-jour dessus, et s'el es bou s'enfounso,

(*) Georges de la Roque-Bouillac St-Géry, fils de Flotard, chevalier de l'ordre du roi et gentilhomme de sa chambre.

Aytal es lou boun home, el es humble en tous mouts,
Et lou courroumput vol babardegia sur touts.
De la canson qu'el dis, Mounseignour de Sant-Gery,
Creyre nou lou debéts : car jamay ni penséri.
Amay poudéts be dire an aquelo bestiasso
Que me voulio fiqua en vostro malo grasso :
« Tu dises mal d'Aüzié qu'es fort home de be,
Et ieü sabi que tu jamay n'as valgut re. »
Lou gendre de Bardi, se vous lou poudéts veyre,
Vous dira qu'es vertat, se nou m'en voulets creyre,
Que la couzut déx cox o may dins un lensol,
Que lou fasio crida may que noun pas un fol.
Tout-jour el a menado uno mayssanto vido,
Mas aros on lou pot estrilha ses la brido.



A MONSIEUR MAISTRE JEAN TABOET

Seigneur des Oches, conseiller et advocat du Roy au seneschal et siége présidial du Mans.



Toutis vostres parens de Montalba m'an dich
Que grandomen aymats lous pouétos qu'an escrich,
Amay toutis aquels que se maylou d'escrioure.
Ha ! Moussur moun amic, vous meritats de vioure
Milhou que qualques uns que lour sap ta gran mal,
Quant lou rima nou layssi et m'attendi al trebal.
Per vous dire vertat, ieü souy de paüro rasso,
Que quant abén la pax jogui de la pigasso;

Mas que l'on m'a panats toutis mous ferromens,
Talomen que despéys qu'abén guérro et turmens,
N'éy pas agut mouyén de releba boutiguo.
En loc de me carga d'aquo d'aqui fatiguo,
Me souy mes à rima per gazagna l'escut,
Amay, quand tout es dich, per éstre counescut;
Car quant ieü trabailhabo an d'aquelo pigasso,
Ieü n'éro counescut que de la poupulasso,
Per so que tal mestié n'éro que pel pagez;
Mas aros on nou sap ni noble ni bourgez
Qu'el n'agio gran desir d'abe ma counoyssenso,
Amay si voli ana, me faran la despenso :
Que per aquo sap mal à qualques fantastix ,
Quan vezou qu'en riman éy acquérit amix.
Vous me faséts bremba del dire de Diogenes,
Amay del filosofo appelat Antistenes :
Elis an dich que tant valdrio de tout peri
S'on nou laysso quicon debant que de mouri.
Talos gens, so disou, ressembloun à las béstios
Se debant de mouri nou fan caüsos hounéstios,
Afi qu'aprép lour mort se parle tout-jour d'els.
Et per aquo, Moussur, vous aymats touts aquels
Quan layssou qualque caüso aban qu'elis mourisquou,
Afi qu'on parle d'els tant que lous homes visquou.
Que sera fi, Moussur, ieü be vous aymi fort,
Quant aymats touts aquels que parlou aprép lour mort.





RESPOUNSO D'UNO DOUMAYSÉLLO

A un seü amourous, que li mandéc qu'elo se trufabo de sa barbo griso.



Moun amourous, ieü souy fort en fatiguo
D'uno caüso; ieü cal que lo vous diguo:
Disou qu'éy dich que n'es pas de deviso
Vostro barbo per so quant es trop griso.

Se ieü l'éy dich, fourniéro l'on me fasso,
Et que lou nas que porti à la fasso
El fous tan gros coumo uno grosso pero
Et que fous fach de burre o de cero.

Se ieü l'éy dich, qu'uno lébre ieü fousso,
Et déx lebriés me bailhéssou la cousso,
Al miéch d'un cam de milo sestayrados,
Ses un bouyssou, sounque tout en arados.

Se ieü l'éy dich, que ieü fous capitany
De cent fennos vestidos de fustany,
Et ieü calgués que los metéz de renguo
Et garda los de boulega la lenguo.

Se ieü l'éy dich, que ieü sio uno poulo,
Que déx regats me trobou touto soulo

Dedins un prat tournegat de muraillos,
Et l'on m'agués coupados las dos alos.

Se ieü l'éy dich, que ieü fous uno pinto
De boun vi blanc de rasins de Corinto,
Qu'on me bailhés, à faüto d'aütre méstre,
A Peluffet (*) per ésse moun sequéstre.

Se ieü l'éy dich, que ieü sio pla cargado
An miéch quintal de poudro de Grenado;
Vous me metats lou foc à la culasso
An vostre nas qu'es fach de bouno grasso

Se ieü l'éy dich, quant ieü sio maridado,
Lou meü marit el me tenguo embrassado
Touto la néch dedins qualque bél linge,
Et qu'el fourés ta couoti coumo un cinge.

(*) REQUÉSTO A MESSUS LOUS MAGISTRATS PER PELUFFET
QU'ÉRO EMBRIAYC, ET DISIO MAL D'ELS.

Gaillard, pour obtenir à ce pauvre diable la permission de rentrer à Montauban, sans être fouetté, cita aux juges une réponse de Pyrrhus à celui qui lui conseillait d'exiler un mocqueur.

Pyrrhus diséo : « Aquo nou cal pas fa ;
El val be may layssa lou pla trufa
Aycis an nous : s'el trasiam de la vilo,
S'o sabéts cent, péys o saüriou cent milo. »
(Las Ossos.)





DOUS HUITENS

Qu'abio mez Augié Gaillard *à la fi de soun libre gras.*



Lous batelurs quant jogou qualque farso,
A fi de joc, per douna passo-tens,
Dizou de mouts per couloura lour salso,
Que fan rire toutis lous assistens.
Aytal a fach Aügié de Rabastens;
Car à la fi, coumo vous entendrets,
A mez un mout per vous rendre countens,
Qu'en lou ligen vous lecarets lous dets.

Aütre huiten per la fi.

A Salbagnac, se metéc dins lou léch
Un qu'on noumo capitani Vilado,
Et se lebéc aprép la miégio néch
De paur qu'abio qu'on dounéz l'escalado.
Péys el cridéc : « Porto-me l'agulhado :
Dins lou foussat vezi qualque poultroun. »
Coumo voulguéc tira la pistoulado,
Fouréc un porc que mangiabo un est.....





L'AUTHEUR

Démonstre icy pourquoy il appeloit le second livre, le livre gras.



Lecteurs, il me souvient qu'une fois un boucher
Fit tuer un bœuf maigre et le fit escorcher,
Pour le vendre, s'entend, dedans la boucherie;
Mais à la fin cuida d'estre en grand' fascherie,
Pource que la moitié demeura sur ses bras;
Mais le mauvais garçon fit occir un bœuf gras,
Et qui vouloit du gras, du maigre il fallait prendre,
Et son bœuf maigre ainsi il acheva de vendre.
Or j'ay esté contraint de faire comme il fit,
Non pas pour m'en mocquer, sinon pour mon profit.
Je n'ay tué de bœuf, comme luy, ni de vache;
Je ne suis point boucher, mais je veux que l'on sçache
Qu'au fait de traffiquer ne suis point diligent.
Il a tantost trois ans que j'avoy de l'argent,
Non pas dix mille escus, je n'avais que cent livres
(*)
Qui aimeront cecy plus que choses honnestes.
Hippocrates, Galien, Dioscoride ont dit:
« Les bestes paistre il faut selon leur appétit. »

(*) Une lacune de quatre vers existe ici dans toutes les éditions connues du Banquet, même dans celle de S. Ribardière, Paris, 1583, la moins incorrecte et la plus ancienne, où elle se trouve entre le dernier vers d'un recto et le premier d'un verso. (Voy. note de la p. 142.)

Quant mon homme entendit mes raisons et mon dire,
Il cogneut que mon cas je sçauroy bien conduire.
Ce qu'ay fait, Dieu merci, non pas du tout vendus,
J'en avais douze cens, encore j'en ay deux.
Mais cestui-cy j'ay fait pour achever de vendre ;
Qui de ceux-cy vouldra des autres luy faut prendre.
Tout exprès je l'ay fait, comme l'on voit, tout neuf,
Comme fit le boucher quand tua son gras bœuf,
Mais il n'en baillait point qui ne prenoit du pire.
Et pour cela, lecteurs, à tous je vous veux dire,
Que je n'entends de vendre en chose de ceux-cy,
Que des livres premiers il n'en achète aussi ;
C'est la cause pourquoy le livre gras s'appelle
Autre comparaison ne sçavoy de plus belle.



LOU GRAN-MERCES

D'un arquet d'un vioulounc à un noumat
SACQUABOUTO (*).



SACQUABOUTO, gran-merces de l'arquet
Que m'abéts dat per lou meü rebequet,

(*) Sacquebute était un ménétrier de Moissac, que les lauriers d'A. Gaillard empêchaient sans doute de dormir et qui répondait en vers aux lettres de son confrère. LOU ROUDTÉ lui dit, par dérision, dans LAS OBROS :

..... Jamais onc ne trouvay si sçavant
Poëte que vous, pour un fils de Moissac ;
Adieu vous di ; je suis au fond du sac.

O pel vioulounc, per tal que ieü nou mento;
Mas tout es un per souna la courrento.
El es vertat que lou vioulounc val may
Per fredouna qualque boũn bralle gay;
Aquo s'enten, mas qu'on ou saügués fa
Et qu'on sapiés canta ut, re, mi, fa;
Mas quant à mi, moun amic Sacquabouto,
De musiquo nou sabi cap de gouto.
O lou mayssant et mal-hurous mestié,
So me semblo, que d'éstre menestrié!
Que sio vertat, se vous veséts de gens
Dansa de loun, ses aüsi d'esturmens,
Et que dansou coumo fan dins lous sols,
Qual nou dirio que nou sou venguts fols?
Et d'aütro part, quant dansoun à un bal,
La mage part pensou toutis en mal.
Ieü éro un jour qu'el y abio uno gaüdino
Que me fasio jouga la serpentino;
En tout que ieü n'éro loun à déx passes;
Que devou fa quant las tenou pels brasses?
Que las baysou et lour tastou las poupos?
N'es pas aquo metre foc à d'estoupos?
Per aquo ieü n'y voli ana touqua;
Car ieü vézi qu'ayci me fan pequa;
Mas per aquo nou m'es pas oublidat
De vous paga l'arquet que m'abéts dat,
O per lou mens, coumo la caüso es justo,
Per ne fa un ieü vous mandi de fusto.
Ieü vous mandi un poulit essirmen
Que sera bél s'es blaüguelat d'argen.

Et péys lou chuq que sort de l'essirmen
Vous lou troubats, so me disou, pimen.
Et ieü tambe nou trazi pas coustié :
Que per aquo éy quitat lou mestié
De fa rodos, car encaros m'en doly,
Ieü mangiabo tout-jour lous caüls an d'oly ;
Aros despéys mangi la soupo grasso
An lou viouloune milhou qu'an la pigasso.
Se lounc-tens a ieü nou l'agués quitado,
Elo m'aürio qualque cambo coupado ;
Car per ta pla ni sagiomen que féz,
Souben elo me pignavo lous péz.
Per aquo ieü n'éy que fa d'elo dounc :
Ieü aimi may cent cox lou meü vioulounc ;
En caüso m'es que souy fort pla vestit
Et fort souben me fa mangia roustit.



A MOUSSUR LOU VISCONTE DE PANAT,

De so que Augié *a fach soun libre tant petit.*



El me play be, Moussur, que bous siats abertit
Qu'es la caüso per que moun libre es tan petit.
De rimos ieü abio per fa-lou pus espes ;
Mas brullados las éy, creignant d'éstre repres.
Uno coumparasou vous diréy, se vous play :
Et n'abéts-vous pas visto uno pilo jamay,

Fort grando dins lou sol quant on l'abio amountado,
Et petito venio quant éro pla ventado?
Aytal es moun libret aros que l'éy ventat,
Demesit, s'es, Moussur, may que de per mitat.
Encaros ieü debio, per lou rendre pus bél,
Purga-lou qualque cop an qualque boun crubél.
Ieü ne souy pus marrit que s'abio un cop de daguo,
Quant nou l'éy netegat de touto la viraguo;
Mas vous m'escusarets, quant el es de la sorto,
Re pus nou s'y pot fa, lou terradou so porto.
Ieü souy coumo lou cam que n'es pla labourat,
Qu'el jétto may d'hérbo que noun pas de boun blat.
Ieü disi la vertat, nou souy ges ypoucrito,
Coumo d'aütres troumpurs que countrefan l'harmito.
Socrates disio pla, disen d'aquesto sorto :
« Naturo debio fa, disio-el, uno porto
A l'estoumac de l'home, o fenéstro petito,
Per tal de counoysse quant on es ypoucrito. »
Se soun dire éro aytal, per aquata lours faütos,
La mitat de las gens caminariou de paütos;
Mas nou fario pas ieü, sounque courba m'un paüc,
Per tal qu'on nou viguéz moun cor per aquel traüc.
Que serbis de menti et fa de l'home satge?
Cicero dis fort pla que lous éls et visatge,
Et la lenguo tambe, mentou lou pus souben.
Que sera fi, Moussur. Se faséts testamen
Dounats me vostre be, lou meü vous dounaréy
Si ieü mory purmié; vostre, tan que viouréy.





AL REY DE NABARRO,

Quant el venguéc al païs de Quarcy per fa accourda la pax.



Noble Rey de Nabarro, aqueste boun païs
Quant vous éts arribat fort el se resjouis,
Amay ieü que jamay beléü nou pouyriats creyre;
Car quant à mi m'an dich que vous nous veniats veyre,
Ieü me souy méz à fa so que veséts ayci,
Per so que l'on m'a dich qu'entendéts lou Quarcy.
Siro, ayci vous veyrets uno grand' demounstranso
Per vous fa vioure en pax au nostre Rey de Franso:
Coumbe que tout sabéts milo cox may que mi;
Mas souben lous flaturs fan pecca lou cami.
Vous éts Rey de Nabarro, el de Franso et Poulougno;
La deviso del duc Philipos de Bourgougno
Es un fusil, louqual countro uno péyro bat
Quant sort de foc, voulen dire qu'un grand debat
El nou fa pas bél vese entre dous valens princes
Que per guérro souben se rouynou et se fan minces.
Siro, dounc per aquo lou mounde vouldrio fort
Que Diou del cél quel pot vous metés touts d'acort.
Lou Rey de Franso et vous seriats foro de peno
Se n'érou qualques uns que lou mal-hur lous meno,
Que se plazou à mangia la poulo sul pagez,
Et se la pax abiam nou la mangiarion gez.

Que cent ans à morts foussou amay touto lour rasso!
Nou sabou pas lou mal quel paüre mounde passo.
Se l'on vol escouta lou dich d'aquels flaturs,
Els disou que del mal nou sou pas lous aüturs,
Et que las armos els nou vous mandou pas prene.
Els me fan soubeni d'un mal-hurous mounseigne,
Que dedins sa mayssou el tenio fort boun trinc,
Et tout-jour de baylets el abio quatre o cinq;
Mas lou maübés garsou per tout el se vantabo
Que jamay à vaylet coungiét el nou dounabo;
Mas el lous tourmentabo et lour fasio lou pire,
Que touts érou counstrens de lou prene ses dire.
Aytal aquels troumpurs que cérquoun sedicion
Elis à toutis dous vous dounou l'oucasiou,
Per vous metre d'acort de reprene la lanso.
Que mal-hur sus aquels que perturbou la Franso!
Ieü éy troubat qu'al tens de l'emperur Zenon,
Que lous Perses roumpérou uno pax, se dis-on,
Que lous Rouméns abiou amb'elis acourdado;
Mas lous Perses troumpurs l'aguérou leü trincado.
Surprene lous Rouméns voulguérou et l'estendart
Qu'y pengiabo la pax, mas b'aguérou lour part.
Lous Rouméns finomen abiou fach uno fosso,
Lant dels Persos dedins toumbéc touto lour forsso.
Lou rey et sous efans touts y fourou atrapats:
Tant pla lour estasio quant roumperou la pax;
Car Procopius dis qu'uno pax outragiado
Un jour à l'endarrié elo sera vengiado.
Lous que guérro desirou nou sou que de babarts
Et lour ne prendra un jour coum' als tres cens raynarts

Quant à trabés dels blats lou foc elis pourtérou
Dels paüres Philistins; mas elis se brullérou,
Coumo vouliou brulla lous blats dels Philistins.
Aytal ne prendra un jour an aquelis mutins.
Els o counoyssou be; mas el y a de canailho
Que me fan ressembla uno péyro de dailho
Qu'elo mangio la dailho et tout so qu'enlusis;
Mas la péyro atambe elo se demesis.
Aytal fan touts aquels que desirou la guérro,
Cado cop on ne vech toumba qualqu'un per térro,
Et Diou del cél vouldra que las maübézos gens
Toutis purmiés que vous toumbaran del despens.
Platon dis qu'un arquié que soun arc bandat tiro
Countro uno péyro duro, à el tourno la viro:
Aytal vendra lou mal à l'encountre d'aquels,
Que lou bourréü un jour lour coupara lous pels,
Que jamay pus n'aüran besoun de se fa toundre.
Lous que vous voulou mal ne fan que se marfoundre,
Per so que Diou del cél d'elis vous defendra
Et vostres enemix toutis lous counfoundra;
Car vous nou demandats countro degus vengianso,
Sounque de vioure en pax an nostre Rey de Franso.
Diou li fasquo la grassio à el amay à vous
Que loungomen en pax pouscats vioure touts dous:
Car de lant es la pax Diou del cél y habito,
Mas nou fa pas de lant es la guérro maüdito.
An la guérro on deraübo et on uzo de foc.
Lous capelas s'en van, qu'on nou lous trobo en loc,
On mespreso las leys sacrados et divinos;
Al pagez ses paga l'on mangio las galinos,

Amay souben el cal qu'el quitte soun labour.
Las filhos d'aütro part l'on met en des-hounour,
Et las pax que l'oun fa nou valou pas gran soumo.
Fasén aros coumo lou tens passat à Roumo,
Coumo on dis que fasiou, n'érou jamay troumpats;
Car quant elis vouliou acourda uno pax,
Lou que n'abio la cargo, al mitan d'uno plasso,
En presenso dels grans et de la poupulasso,
Qu'entre petits et grans érou may du milié,
Fasio legi l'édit, et péys à un pilié
Estaquabo uno tréjo et d'uno grosso péyro
L'assoumabo, disen : « En d'aquesto maniéyro,
Coumo an aquesto tréjo à mi m'en prengo aytal,
Si en d'aquest' afayre ieü pensi en degun mal. »
Ieü vouldrio de boun cor que féssou aytal en Franso,
Lous que trayrou la pax o be la counferanso;
Car quant elis veyriou mouri la tréjo aytal;
Beléü péys crentariou de mouri d'aquel mal,
Car ieü plangi lou Rey de Franso et de Poulounio,
Amay vous que tout-jour vous cal éstre en besounio
Per petassa la pax qu'abéts facho touts dous,
Diou merces lous troumpurs et toutis lous layrous.
Per aquo tout aysso ieü éy voulgut escrioure,
Afi qu'en bouno pax nous fasquats toutis vioure.
Et faréy fi, moun Siro; ieü souy Aügié Gaillard
Qu'al tens passat ieü éro aprentis de Rounsard;
Mas n'y vaü aros pus, car mudat me souy aros
An moussur del Bartas qu'el milhou dis encaros,
Cértos, so me semblo, que Rounsard nou fa pas.
S'un tesseyre sabent nou fa que d'estoupas,

N'es pas presat coumo lou que fa telo primo.
Ieü dic be que Rounsard es fort sabent en rimo ;
Mas nou m'agrado gez so qu'el a fach ni dich,
Per so que seloun Diou el n'a pas fort escrich ,
Et si a be del Bartas, que l'estimi pus satge.
Per aquo ieü amb'el faü moun aprendissatge
Et l'on counoyssera qu'el m'a mez en cami,
Que degus n'aüra loc de se trufa de mi.
Despéys que souy amb'el souy asséz boun rimayre ;
Tout es que ieü agués per paga l'emprimayre.
Et sabéts quant me cal ? noun pas que cinq testous.
Ieü vous empruntario, mas que souy trop hountous
De lous me fa douna; car aquo n'es pas gayre ;
Mas ieü nou gaüsi pas quant nou souy boun rimayre.
Beléü fariats aytal qu'Alexandro lou grant
Que dounéc milo escuts à un pouéto ignorant
Per tal que jamay pus nou coumpaüsés en rimo.
Ieü estimario aquo may que ma legitimo ;
Mas n'éy troubat degus per me fa be ni mal ,
M'agio dounat jamay la valenso d'un rial ,
Sounque vous , un an a , quant vous déri uno rimo,
Que vous coumandérets à un que trop s'estimo ,
Que me baylés à mi vint escuts del soulel ;
Mas lou maübéz garsou lous se gardéc per el.
Et per aquo ieü faü coumo féc lou meü payre ,
Que dins Tarn un lensol l'y toumbéc, n'a pas gayre ,
Et n'y traguéc un aütre, afi de trouba aquel ,
Que péys dedins un clot troubéc tout lou parel.
Per aquo dounc éy fach touto aquesto rimo aros
Per tal de recruba so que perdéri alaros.

En pregan Diou del cél que vous garde de mal
Et que tout-jour agiats d'escuts uno semal.



SIMILITUDO AL REY DE NABARRO.

Siro, ieü éy troubat dins sant Jan un passatge
Que m'a poussat de vous escrioure dabantatge.
Sant Péyre et sant Thoumas lour filat els rounsérou
Dins la mar fort souben, que res els n'abansérou;
Et quant nou preniou res els se fachiabou fort.
Mas sul jour Jesus-Christ el se troubéc sul bort,
Et lour diséc an els, d'une talo fayssou :
« Hola ! diguats efans, abéts cap de peyssou ? » —
« Helas ! so disión-els, nou n'abén pas cap vist ! » —
« Tirats un aütre cop, so diséc Jésus-Christ,
Devérs lou coustat drech de la vostro gabarro. »
Mas l'Escrituro dis, noble Rey de Nabarro,
Quels paüres ne prenguérou aquel cop miéch vayssél,
S'enten per lou vouler de nostre Diou del cél.
Per aquo vous, moun Rey, qu'entendéts pla rasou,
Vous entendrets fort léü talo coumparasou.
Coumo tiréroun els estan dins la nasséllo,
Ieü éy tirat aytal dins la vostro escarcéllo,
D'uno rimo o be dos per abe qualque escut;
Mas, Siro, de dous tratz ieü n'éy jamay pouscut.
Si faréy be beléü aros an d'aquest' trach,
Se m'en dounats qualqu'un, diréy qu'abéts pla fach.





A MOUSSUR DE LA CAZO.



Moussur, el a lounc-tens que ieü éro amourous
D'uno doumaysèllo, be la counoyssèts vous.
Vous sabéts qualo es amay couci s'appélo,
Amay ieü la troubabo hounésto doumaysèllo;
Mas soun hounéstetat nou m'a serbit de rez;
Car elo m'a quitat, et un aütre n'a prez.
Diou merces qualques fats que la m'an subournado,
Car jamay aütromen nou me serio escapado.
Que ta fats soun aquels que li an counseilhat!
Elo me troubabo fort escarrabilhat;
Mas, coumo vous sabéts, lou mounde n'es que lenguo
Et nou se pot teni de parla, qual que venguo.
Per so que m'a quitat souy estat fort marrit
Et souy pensat mouri, mas aros souy guarit.
Plutarquo dis que l'home el n'es pas trop mal satge,
Quand del mal de qualqu'un fa soun aprendissatge.
Ieü vesi forso gens que perdou lou cabal,
Que lous paüres prenou passensio de lour mal.
Regardats un oulié s'el se fachio bouci
Quand roump un aürinal toumbant de sul rouci?

Mas el pren passensio, quant el serio uno oulo.
Un pagez, s'el busac lin porto qualquo poulo,
Lou paüre per aquo nou s'en douno pas rez.
Vela touts lous merchans desquals ieü éy aprez
De nou me fachia pus, ni d'engendra tristesso,
Per la pérdo que faü de madito mestresso.
Et péys d'aütres aüturs, que valou be may qu'els,
Per nou la plange pus, me dounou bous coussels.
Ieü me counsoli fort del dire de Plutarquo
Quant el dis que la fenno et la cocho et la barquo
Acabados jamay nou sou pas de garni!
Platon dis : « Qu'es aquel lou qual pouyrio fourni
D'acoumpli lous desirs d'uno fenno gloriouso?
Noun pas tout lou velous et sati de Toulouso.
De so que Codrus dis el n'y a per enratgia :
Que la fenno et lou foc jamay nou disou ja.
Solon dis be quel foc, et fennos amourousos,
Et la mar, els sou tres caüsos fort dangiarousos.
D'aquelis philosofos ieü sabi quantitat,
Qu'en disou milo mals, nou sabi s'es vertat,
S'on lous tey per suspéts. Parlen de Marc-Aurélo,
Emperadou tant satge et de grando cerbélo.
Sous parens d'el un jour vouliou prene coussel
Per marida sa filho, et que lour diséc-el?
« Antonius Pius me prenguéc per soun gendre
El a deja siéz ans; mas el vous cal entendre
Qu'el me troumpéc à mi, coumo veyrets tantos;
Car en petito carn me dounéc forso d'os.
Pius éro soun noun, tan pietadous el éro,
Nou fouréc pas an mi; car cent cox en couléro

La sio filho m'a mes, ses deguno rasou,
Et cent cox per soun bruch m'a trach de la maysou. »
Aquelo sa moulhié s'apelabo Faüstino :
Vous entendrets que féc la viléno mastino :
Elo d'un escrimayre amourouso venguéc,
Et de la grant amour souben cor-falïguéc,
Del gran desir qu'abio d'ana dourmi d'amb'el ;
Mas lou boun Marc-Aurélo el demandéc coussel,
Couci la sio moulhié d'aquo pouyrio gueri :
Un medeci diséc : « El vous cal fa mouri
Aquel escrimayre que tant elo caresso,
Et péys el cal trouba qualque bélo finesso
De li fa beüre un paüc del sang pur d'aquel mort,
Et n'agiats paur que péys elo l'ayme tant fort. »
Tout aquo fouréc fach et fouréc léü guerido ;
Mas al paüre escrimayre elo coustéc la vido.
Jamay reyno nou posque aytal me fabouri !
Per tal que péys lou rey nou me fésso mouri.
S'ieü o sabio, debant que passa dabant elos,
Ieü me fario coupa toutos las dos aüreillos,
Amay se trop calio la mitat de moun nas,
Per tal qu'elos de mi nou s'amouréssou pas.
Mas beléü perdrio tens de fa talo trafiquo.
Plino dis que l'amour n'agachio lant se fiquo,
An de fennos, s'enten, que nou fan coumo cal.
De las fennos de be ieü nou disi pas mal ;
Car aquelos meritou un petit d'éstre aymados,
Coumbe que Drusac dis que soun clar semenados.
Quin home éro Drusac, qu'en diguo tant de mal ?
Lou mayssant los blaymio toutos en general.

Las obros (*) d'un mentur ieü n'éy que fa de veyre.
Sabéts-vous qual aütur ieü gaüzario be creyre ?
Un boun home, que l'on appelabo Catulo,
Dis qu'uno bouno fenno et uno bouno mulo
Et uno bouno crabo, el a escrich qu'el sap
Qu'aquo soun animals qu'an un fort maübéz cap. —
Lou dich d'Iponates nou trobi pas fort satge :
Qu'el n'y a que dous jours de bous en maridatge.
« Lou jour de las nossos es un des bous, so dis,
Et l'aütre péys aprép quant la fenno mouris. »
« Morto, dis-el, la béstio, et morto es la ratgio. »
Mas ieü cresi qu'el dis de la fenno mal satgio.
« L'home, dis, per la fenno es tout-jour turmentat ;
Mas quant la fenno mort, sort de captivitat. »
A prepaüs de Drusac, el éro de Toulouso:
Qui lou creyra, jamay n'aüra cap d'amourouso,
Soun libre mal-hurous on deürio fa brula;
Mas ieü éy fach aysso per tal de counsoula
Moun paüre cor transit et ma paüro cerbélo,
Del mal que m'a dounat aquelo doumaysélo.
L'on vech qu'un medeci un malaüt abandouno
Quant el nou pot gueri ; mas péys qualque persouno

(*) « LES CONTROVERSES des sexes masculins et fémenins, par GRATIAN DU PONT, escuyer, seigneur de Drusac, lieutenant layc en la sénéchaussée de Toulouse. » — Tolose 1534, in-fol. goth. « Le plus ennuyeux et le plus sot livre possible, mais fort rare, » dit M. le marquis de Castellane dans son intéressant catalogue de l'imprimerie à Toulouse. Ces satyres de Drusac contre les femmes eurent beaucoup de retentissement et soulevèrent une violente polémique. L'année suivante parut à Toulouse, « LE FORT BASTON de madame Vérité, pour châtier male bouche à tous mal disans des dames », et en 1564, « L'ANTI-DRUSAC, ou livret contre Drusac, en l'honneur des femmes nobles, bonnes et honnestes. »

Ven per lou counsoula, s'el es un paüc apres,
Et li dis cado cop, qu'aquest' mounde n'es res;
Que péyssos lou malaüt el nou vouldrio pus vioure.
Per aquo tals aüturs els an pla fach d'escrioure
De las fennos lou mal, per counsoula lous fats
Que d'amour, coumo mi, lous paüres sou coufats.
Mas ieü vous prégui fort de creyre, à la pareillo,
Qu'els sou caüso que ieü n'éy aros que fa d'elo.
Si aüra b'elo de mi, ieü souy gentil golon,
Amay dira coumo la moulhié de Philon,
Debant que sio lounc-tens, en despiéch qu'elo n'agio.
La moulhié de Philon l'on sap qu'éro fort satgio,
Et, selon so qu'on dis, nou bragabo pas trop.
Ieü éy troubat qu'un jour li diséroun un cop,
Qualo éro la rasou per que d'aur nou pourtabo
Lou jour de las féstos, et perque nou bragabo;
Mas elo respoundéc anaquel satgiomen:
« La vertut del marit me sért de paromen. »
Aytal aürio pouscut dire un jour ma mestresso.
En mi a de vertuts cent cox may qu'on nou pesso.
Caminéri un cop pla; car en anan à Caurs,
Ieü prenguéri un aniél per un prat cors à cors,
Et péys tiri prou be, quant cal, de l'arquabouzo.
L'on vous dira qu'un jour, en venen de Toulouzo,
De cinq passés o siéz ieü traüquéri un lensol.
S'el n'es vertat, Moussur, qu'on me coupe lou col;
Car lou traüquéri ieü de may de quatre passes
Au dos balos dedins, qu'el calguéc dous petasses,
Et d'éstre espasassiou es moun purmiér estat.
Un jour à un falot tiréri pel coustat;

Que l'espazo dintréc touto daquio la gardo
Et péys, un aütre jour, d'un gran cop d'alabardo,
Traüquéri dins un cop un grand cartié de l'art
Que la poucho sourtio dous pans de l'aütro part.
Mas n'abansario res de vous dire ma sensio,
Péysque nou m'a voulgut me cal prene passensio;
Mas ieü nou podi gez del gran mal que me sap,
Et péys ieü vesi be que noun troubaréy cap
Que me velgo prene; car las fennos et filhos
Se pensaran que ieü n'agio pus mas houydilhos;
Quant elos entendran que m'a quitat aytal,
El sera be forso que de mi digou mal.
Se de mi disiou mal, quant ieü o posquo entendre,
Elos faran be prou de se poude defendre;
Car ieü lour tournario las peros dins lou sac,
Noun pas beléü ta pla coumo fario Drusac;
Mas beléü si fario, se maridat ieü éro.
Per tal d'aquo me cal apaysa ma couléro.
Ieü crébi de despiéch del gran mal que me sap,
Et péys nou podi pas tira-lo me del cap.
Per me gueri d'aquo, uno m'en cal trouba,
D'aütre remédi ieü nou saürio pas trouba,
Et direts qu'es vertat, entenden ma rasou:
Dedins Buzet un cop ieü éro en garnisou,
An forso de souldats, qu'éren en tens de guérro;
Qualque mal me nasquét à la mio gaüto esquérro,
Que de la gran doulour, ieü nou dourmio bouci;
Mas que diriats que féc un paüre medeci?
El me disée à mi que quan vouldrio ana à sélo,
Que moulguéz forso d'al dedins uno escudélo,

Et que metés al quioul, ses o dire à degus,
Que péys moun mal de gaüto el nou me doulrio pus.
De fa so qu'el diséo ieü n'y féri pas faüto;
Mas be diséc vertat, que lou mal de la gaüto
Nou me doulguéc pas pus; mas ieü al léch tout soul
Cridabo néch et jour, coumo un fol : : « Ay lou quioul ! »



A MOUSSUR DEL BARTAS,

De so que qualques uns lou devarisérou, et del be qu'es vengut à Augié, *per abe estudiat, seguen lou coussel dedit* Del Bartas.



Moussur, ieü souy marrit de so qu'éy entendut:
L'on dis qu'aquesto guérro abéts bél-cop perdut,
Et qu'on vous a panats lous roussis et bagatge,
Et menat prisounié per vous pourta doumatge
O per n'abe beléü qualque bouno ransou.
Se ieü lous couneyssio ne fario uno cansou;
Car aquelis prenurs els nou sou que de béstios
D'ana debariza las persounos hounéstios.
Se me disiats quals sou lour labario lou cap.
Ieü crébi de despiéch del gran mal que me sap,
Quant elis vous an fach un ta vilén aütratge.
Et jamay anaquels vous n'abéts fach doumatge.
Aros voulguéz lou rey d'aquelis vous vengia!
Alexandro lou grant lous aürio fach pengia.

Me coustés-el un rial que fourés viou encaro!
Ieü éy vist so qu'el féc per lou pouëto Pindaro;
Quan la vilo de Thébo el metéc al pilhatge,
El coumandéc que l'on nou l'y fés pas doumatge.
Et sabéts-vous perque féc tal coumandomen?
Per so qu'el un rimayre aymabo grandomen;
Mas aros nous abém forso de gens en Franso
Que crébou de despiéch quant un pouëto s'abanso.
En loc de nous douna qualque soumo d'argen,
On es debarizat per de mayssanto gen.
Ieü me meti del renc, coumbe que souy lou mendre,
Et sabéts-vous perque? car el vous cal entendre
Que ieü souy mal voulgut atampla coumo vous.
El es vertat, Moussur, que jamay lous layrous
Nou m'an pas pres à mi mas hardos ni mounturos,
Coumo féroun à vous de mayssantos creturos,
Gran mercez que nou n'éy, que se n'aguéts aguts,
Panats be lous m'aürian quan valdriou milo escuts;
Mas que de lant n'a res lou rey n'a pas de tailho.
Couratge dounc, Moussur, car aquelo canailho
Elis fort paüromen vous an debarizat.
Mas per aquo lour noun n'an pas etérnizat,
Coumo abéts-vous lou vostre, en vostros escrituros,
Et tout mal be per be: car aquelos mounturos
Vous pouyran fa gagnha quicom que valdra may.
Et cal be que cregiats, moun amic, se vous play,
Que se mous enemix o qualque poupulasso
Nou m'aguéssou panado aytal la mio pigasso,
Que jamay ieü en rimo escrich nou n'aürio pas;
Mas aros la pigasso ieü nou la plangi pas;

Car elo paüromen tout-jour me fasio vioure
Et despéyssos aquo me souy mes à escrioure,
Et vous éy coumpaüsats de libres un parel
Que m'an fort pla valgut cent escuts del soulel.
Dins aquest' libre éy mes que lou rey de Nabarro
Me dounéc vint escuts, n'a pas dous ans encaro.
Moussur de Mounbetou a be fach aütromen :
El es caüso fort pla de moun remountomen.
Per so que mas obros à el y dediados,
De térro me dounéc may de déx sestayrados.
Qualque sot me dira que n'es pas térro fort.
Helas! ieü amay el s'en toutis pla d'acort.
Et péys dedins sa térro uno bordo éy croumpado,
Que la rendo que fa per tout-jour m'a dounado.
Résto que ieü estimi aquo que m'a dat el,
Que val pla, per lou mens, cent escuts del soulel.
Et se la mio pigasso on nou m'agués panado,
Ieü serio ta paüret coumo à l'acoustumado;
Que per aquo, Moussur, ieü vous faüc assabe,
Qu'aytal la pérdo vostro elo vendra per be.
Coumo ieü m'amusabo an la mebo pigasso,
Aytal vous perdiats tens touts lous jours à la casso.
Quant abiats lous roucis, féstos et jours oubriéz
Nou fasiats que cassa an lous vostres lebriéz;
Mas aros estudiats quant n'abéts las mounturos,
Qu'abéts fachios despéys de bélos escrituros
Que vous valdran un jour may de milo ducats.
Per aquo, s'el vous play, nou vous embaïsquats;
Nou regretez gez pus la pérdo qu'abéts fachio.
Ieü vesi be, Moussur, qu'aquo d'aqui vous fachio,

Per so que lous roucis abéts aytal perduts :
Atambe lous layrous seran un jour perduts,
Et nous viouren tout-jour en despiéch dels jalouses :
Lous que nous volou mal, els sou de caütelouses.
So que me rejouis es qu'un home d'esprit
Es tout-jour mal voulgut ; et Plutarquo a escrit
En sas Poletiquos un mout que lou vaü dire :
Els dis quels Atheniens troubéroun à redire
En lour Simonido quant parlabo trop naüt ;
Aqui li troubabou, so disiou, gran defaüt.
La mal-hurouso gen de Thébos se fachiabo
De Paniculo quant trop souben el crachiabo.
Lous Lacedemoniens risiou de Licurgus
Quant bayssabo lou cap may que noun pas degus.
Lou poble des Rouméns de Scipion se mouquabo,
Disiou que quan dourmio, que trop naüt el rounquabo.
Lous Utiquos disiou que Caton fasio trop
Quant de cado coustat el mangiabo en un cop.
Lou tens passat Pompéc incibil l'on troubabo,
Per so que d'un soul det tout-jour el se gratabo.
Countro Julius-Cesar lou mounde éro fachiat,
Et disiou que jamay el n'éro pla cinchiat ;
Et la pus grando part del païs de Carthage
Troubabou qu'Annibal n'éro pas bouci satge ;
Per so que tout-jour el mounstrabo l'estoumac,
Aquelis fats disiou qu'el n'éro qu'un flaügnac.
O qu'el es mal aysat d'éstre à la bouno grasso
De las maübésos gens, per ta pla que l'on fasso !
Mas nous, s'el play à Diou, coumo dessus éy dich,
Farem parla de nous an so qu'abém escrich.

Despéyssos qu'éy quittat moun estat de fa rodos,
El se parlo de mi jusquos las Antipodos.
Quicom deü fa de vous qu'éts estat à Paris ?
Que ieü jamay nou souy sourtit de moun païs,
Et se parlo de mi, so m'an dich, en Poulougno ;
En tout que, selon vous, faü de paüro besougno.
Que sera fi, Moussur, aysso serio trop lounc,
Demourats-me, ieü vaü cerqua lou meü vioulounc.
Et péys ieü sounaréy un adiou de sourtido :
Pregan lou Diou del cél vous douna loungo vido,
Et que jamay lous qu'an vostres roucis panats,
Nou fasquou que dansa que noul's agiou tournats.



ÉPITAPHE

*Pour mettre sur le tombeau d'*Augié*, après sa mort.*



Cy-gist Augié qu'on regrette bien fort;
Car il rimoit mieux que nul de sa race,
Et sa maistresse est cause de sa mort :
Que maintenant elle fust en sa place.





AUGIÉ

Trametéc cerqua un flascou de vi aquo de moussur de DARIAT *, et li enseniéc coussi li caldrio dire se lou fachiabo, et* AUGIÉ *li diséc :*



HÉLAS ! flascou, vay-t'en dire à moussur Dariat
Qu'el paüre Aügié Gaillard es un paüc alterat;
Noun per abe mangiat cambagiou de Bayouno,
Ny may arens salats, ni sardos de Boulounio,
Ny per éstre fachat per qualque gran proucés,
Mas que darriéyromen ieü féri grand axcés;
Que beguéri tout soul tres carts de vi ses aiguo,
Et un cart tout soulet, so li diras, m'embriayguo :
Et que despéyssos ieü per éstre trop goulaüt,
Ey éstat douxe jours dins lou liéch fort malaüt.
Et que nou cregio pas que d'aysso ieü mentisquo;
Car ieü nou trobi res que lou set m'esquantisquo :
Et me souy assagiat per esquanti lou set
De mangia de fourmatge amay de fougasset.
Beléü el te dira : « Aügié Gaillard se troumpo;
L'on dis qu'el a d'argen, per qu'el de vi nou croumpo? »
Alaros respoundras : « Hélas! moussur Dariat,
Lou paüre Aügié n'a pas qu'un escut apariat,
Et de lou descambia grandomen el se fachio,
Per tal que lou paüret de pulén el se trachio

Que se lou mal qu'el a li duro lounguomen
Aquel escut meteüs li fara grandomen.
Et s'el te dis à tu : Qu'un flascou gros me mando,
Qu'el ten pla pel segur may que ma cruguo grando.
« Bay-t'en, so dira-el, dire anaquel Gaillard,
Que mande, s'el se vol, qualque flascou d'un cart. »
S'el dis aquo, diras que sabes uno filho
Qu'estan nudo n'es pas pus grosso qu'uno enguilho,
Mas quant cargado s'es sa raübo empelissado
Péyssos on dirio qu'es uno fenno engroussado,
Et se me vesiats mi que fous tout nud aytal,
Diriats que nou souy pas pus gros qu'un aürinal;
Mas que l'acoutromen quo porti de la pailho,
Me fa pare pus gros qu'un ventre de cavailho ;
Per aquo dounc, Moussur, nou me troubets fachous,
Car ieü nou teni pas may que de tres pouchous.
« Tu tenes may de cinq, mas per tal qu'on t'emplisquo
Aquo ny fa pas mal encaros qu'on mentisquo. »
Péys dira al bouteilhé que t'emplene de bi,
S'enten, so dira-el, d'aquel que ieü bebi ;
Car Aügié Gaillard es tout-jour éstat des nostres
Et porto soun vioulounc ayci quant abén hostes;
Et péys hounéstomen d'el tu prendras coungét,
Li disen : « A Diou-siats, ieü souy vostre soutgét,
Amay ieü, so diras, lou seréy tant que visquo,
Mas que soun vi lou set que ieü éy m'esquantisquo.





AUGIÉ

Tournéc manda al cap d'un mes lou flascou à madoumaysèllo DE DARIAT, *per so quel mayssan flascou li abio begut lou vi.*



HELAS! Madoumaysèllo, helas! n'es pas-el trop,
Quel flascou m'a begut lou vi que l'aütre cop
Me trametéc Moussur, quant ieü éro malaüte.
Et ieü per l'estalbia ne fasio croumpa d'aütre,
Per tal que ieü voulio fa d'aquel de vi quéch;
Et quant l'éy voulgut fa, ieü l'éy troubat tout béch.
Talomen que jamay ieü nou poudio pas creyre
Qu'el l'aguésso begut, vesen qu'el es de veyre;
Car ieü pensabo pla qu'on lou m'agués trinquat.
Mas quant éy vist quel jas n'éro ges ataquat,
Me souy dich : « Begut-la, trop es caüso seguro. »
Péys el m'a soubengut, el a facho frescuro,
Beléü el s'es jalat; el te cal assagia
De fa lou calfa fort per tal del fa ratgia;
Car el m'anéc bremba de qualque candeliéyro
Que voulguéc fa ratgia d'oli d'uno oulibiéyro;
De jamay nou pouguéc fa lo ratgia d'en loc,
D'aquio qu'elo l'aguéc fort calfado sul foc.
Pensabo quel flascou el fés d'aquelo sorto,
Que s'es pensat brulla l'acoutromen qu'el porto;

Mas jamay per calfa n'a pas voulgut ratgia,
Que quant éy vist aquo souy pensat enratgia
Et l'éy pensat murtri d'un gran cop de coutélo;
Mas péys me souy pensat que vous, Madoumayséllo,
Lou me fariats empli d'aquel vi del filiol,
Et que nou vouldriats pas que ieü fourés ta fol,
Que per un paüc de vi, ieü fourés ta mal satge,
De lou voule trinqua ni may fa li doumatge.
Debant de lou trinqua ieü lou vous éy trames,
Et me semblo que ieü d'un gran poun me souy mes,
De nou lou trinqua pas, mas de lou vous tramettre.
S'el me fasets empli, ieü vous podi proumettre
Que tout incountinen quel flascou sio vengut,
Ieü li diréy : « Poultroun, l'aütre vi m'as begut,
Mas nou me beüras pas lou de Madoumaysello,
Car ieü lou fiquaréy dins uno aütro vayssélo.
On se deü countenta quant on a fach soun floc :
Mas entendrets perque tourni tant en un loc.
Un jour oun me rendio dins aquo de Lartiguo,
Un venguéc per cerqua de lum en sa boutiguo,
Et quant el n'aguéc pres, péyssos el s'en anéc.
Al cap d'un paüc de tens lou paüre retournéc,
Et li diséc : « Moussur, la candélo m'es morto,
Aytal coumo voulio dintra dedins ma porto :
Tout-jour, so diséc-el, ieü vous douni fatiguo. »
« Prenéts, prenéts-ne may, li respoundéc Lartiguo. »
Et quant ieü lou vesio qu'éro tan liberal,
Me souy amagenat que vous seriatz aytal,
Que me mandariatz may del vi del filioulatge
O del qu'abétz traüquat per ne fa l'asouliatge.

Mas se me trametétz d'aquel vi cla poulit,
Ieü ni mandaréy pus qu'aquel nou sio falit.
Et ieü pregaréy Diou quel filiol cent ans visquo
Et que vous et lous seüs tout-jour el rejouisquo.



A MOUSSUR

LOU FIL DE MOUSSUR DE DARIAT,

De so quel vi cla abio fach veni rouge lou nas d'Augié.



SOUNET.

Moussur, el a tantos un mes o dabantatge,
Que de vostre vi cla beguéri moun sadoul.
Un flascou m'en dounéc vostre payre tout soul
Et vostro moulhié un que m'a fach gran doumatge;

Car el m'a fach veni lou nas de moun visatge
Ta rouge que diriats qu'es qualque grato-quioul.
Mas un cop un souldat assieguéc un gros poul
Et lou fesec plouma quant fouréc al vilatge;

Qu'estant ploumat fouréc rouge coumo de sang;
Mas el lou féc labȧ an forso de vi blanc
Que péys el benguéc blanc coumo de lach de crabo,

Et per fa retourna moun nas en sa coulour
Ieü vous vouldrio prega de me fa tant d'haünour
De me da del vi blanc qu'abéts en vostro cabo.



A MOUSSUR JEAN,

Que disio que lous sasis li sourtissiou del visatge quant bebio de vi.



SOUNET.

Moussur Jean, vous diséts que lous vostres sasis,
En beben de boun vi vous sortou pel visatge :
Ieü vous prégui be dounc de prene boun couratge,
Car nous lous troumparen s'els fan aquo d'aquis.

El vous cal countinua de beüre de bous vis,
Despéys que toutis sortou en prenen tal beüratge,
Et mangia forso pebre et soupos al fourmatge;
Per vous gueri d'aquo nou cal pas medecis.

Lous vostres medecis sou de mayssanto gen,
Qu'en loc de vous gueri vous derraübou l'argen.
El nou cal fa re pus, sounque barra la porto;

Quant touts seran sourtits del visatge et del froun,
S'enten barra la gorgio an qualque gros coudoun,
Et lous atraparem toutis d'aquelo sorto.





A MOUSSUR DE DARIAT,

*De so qu'on li disio qu'*Augié *nou sabio pas parla.*



Calques fats vous an dich, Moussur, à vostre houstal,
Quin plaze vous preniatz à me coubida aytal,
Per so que jamay ieü estan à vostro taülo
Nou diséry jamay uno soulo paraülo.
Ah! lous grans fats que soun aquels que vous l'an dich!
Ieü lour voli prouba ayci per moun escrich,
Qu'un home paraülous jamay nou fouréc satge.
Ieü éy troubat, Moussur, en un certén passatge
Qu'un paraülous tout-jour el vol tout lou caquet,
Et péys dis mal d'aütru quant es en un banquet.
L'home que parlo trop es mentur et vantayre,
Per aquo ieü, Moussur, nou gaüsi parla gayre.
Lous Lacedemoniens se presabou bél-cop,
Per so que jamay els nou parlabou pas trop :
Lou rey Philip à els féc fa uno demando,
Qu'el voulio en lour païs passa an touto sa bando,
Et qu'els li mandéssou s'el vouliou per amic
O be s'elis vouliou qu'el passés enemic.
Lour respounso fouréc : « Noun pas, en cap de sorto. »
Lou rey Artaxerxes abio uno armado forto
Et lour mandéc que touts el lous voulio aüci;
Mas els nou li mandérou à el sinou que : « Si. »

Per aquel mout de *si* li daboun à entendre,
Obe, se pot; car nous pensan de nous defendre.
Un aütre jour apróp lou païs dels Samiens
Mandéc uno embassado als Lacedemoniens
Et parlérou lounc-tens, debant lour assemblado,
Que péys lour fouréc dich : « Nous abén oublidado
La purmiéyro caüso de tout so qu'abéts dich,
Vostre dire es trop lounc, bailhats lou per escrich. »
Péys éy troubat qu'un jour qualque persouno soto
Féc un fort lounc discours al debant d'Aristoto,
Talomen qu'aquel sot el counoguéc fort pla
Qu'el éro estat un paüc trop lounc en soun parla,
Et demandéc perdou de tout lou seü lengatge,
Creiniant d'abe fachat Aristoto tant satge.
Aristoto diséc : « Tu n'as pas oucasieü
De demanda perdou à mi d'aquo ; car ieü
Nou pensabo bouci en tout sot badinatge. »
Aquel dich d'Aristoto el m'a fach un paüc satge,
Que despéys ieü parla gayre nou gaüsi gez,
De crento que ieü éy qu'on nou m'escoute gez.
Encaros vous diréy uno aütro caüso antiquo,
Dels que mettérou à mort lou boun poëto Liviquo.
Coumo lou mourtrissiou, el regardéc al cél
Et viguéc passa naüt de gruos un troupél,
A lasqualos cridéc : « L'on me fa grant aütratge,
Mas d'aysso vous un jour pourtarets tesmouniatge. »
Aprép sa mort jamay degus el nou saüguéc
Qual murtrié pouguéc éstre aquel que l'aüsiguéc,
Jusquos un fort lounc-tens qu'on fasio qualque fésto
Et soulennitat dins uno maysou campéstro :

Lous que l'aviou murtrit els se troubérou là
Et de gruos en l'ayre un d'els viguéc voula,
Péys à soun coumpagniou el diséc qu'el vesio
Aquels testimonis que Liviquo disio,
Quant elis dous als cams lou metéroun à mort.
Mas aquel que parléc, cridéc un paüc trop fort,
Car un se troubéc là pus prép qu'el nou pensabo,
Que de so qu'el disio el fort lou soupsounabo,
Et péys el s'en anéc per fa metre en escrich
Als magistrats de là so qu'aquel abio dich;
Que per fayre pus court, toutis dous fourou preses
Et coufessérou tout, et péys els fourou meses
A las mas d'un bourréü et lous férou estrangla,
Qu'encaros seriou vious, se nou fous trop parla.
Et péys Plutarquo dis dedins sas poletiquos
Que lous que parlou tant semblou bégios barriquos
Que tindou bél-cop may quant n'an pas re dedins.
Celo coumparasou baylo an d'aquels badins.
Philosopho Zenon dedins soun escrituro:
« Dos aüreilhos, so dis, nous a dados naturo,
Uno soulo lenguo de paur que parlen trop
Et las dos aüreilhos per escouta bél-cop. »
Si voli ieü parla encaros dabantatge,
De so que dis Plutarquo en un aütre passatge:
El dis que lous que parlou aytal trop touts aquels
Deüriou hanta de gens pus grans que noun pas els,
S'enten en dignitats, noun pas de courpulenso;
Car els aprendriou là, so dis, de fa silenso,
De hounto qu'els aüriou de lour gran dignitat
Amay auriou respét de la lour grabitat.

Ieü vesi que soun dire el es pla veritable,
Que d'hanta gens d'hounour lour serio proufitable.
Ieü éy hantat de grans atampla coumo cap,
Et m'y souy fort nouyrit, coumo lou mounde sap.
Frequentat éy marchans, gens de court et bourgeses
Et gens de touts estats amay forso pageses;
Mas quant an talos gens ieü éro en lour banquet,
El me calio tout-jour à mi tout lou caquet;
Mas ieü aros despéys que vaü an la noublesso
Ieü vous dic que ma lenguo elo s'es fachio blesso,
Que quant souy an las gens nou sabi dire mout,
Et se lous hanti gayre ieü vendréy mut de tout.
La mio lenguo a ta mal coumo moun arquabouso
Que quant ieü noun faü res, elo se fa rouilhouso,
En tout que fort souben ma lenguo an de bous vis
La labi, mas aquo de re nou li serbis.
Quin esturmem que sio, se degus nou ne souno,
D'un an o d'un lounc tens, fort paüc péys el rasouno.
Ieü éy un boun vioulounc qu'en souni qualque paüc,
Mas s'el esta lounc tens ses souna, se fa raüc.
Et per aquo, Moussur, tout aquelo canailho
Que nou fan que parla, ses dire re que vailho,
Deürion esta déx ans ses parla, per lou mens,
Et perdrion lou crida coumo lous esturmens. —
Archimidas diséc que jamay de sa vido,
La lenguo qu'el abio nou s'éro repentido
Ni may el, so disio, per se éstre aqualat,
Mas si féc be souben per abe trop parlat.
Aytal voli ieü dire an aquel babilhayre
Que vous a dich que ieü n'éro pas bél parlayre.

Degus nou parlario per trop, s'on me cresio,
Mas que ieü disi coumo Euripido disio :
« La mio lenguo n'es pas d'aquelos affilados,
Per gazoulia debant de grandos assemblados :
Mas an petit troupél dels que nou bragou trop,
A debiza d'amb'els aqui vali bél-cop :
Car aquel que sap pla al grat d'un pople dire,
Es troubat fort souben entre satges lou pire. (1) »



A TOUTS LOUS QUE SE FACHOU

Quant Augié va aquo de Moussur DE DARIAT.



SOUNET.

JAMAY nou me veyriats jouga de la pigasso
A l'encountre dels ourms ni countro lous garrix,
Se dedins Montalba ieü abio forso amix,
Coumo moussur Dariat, que, quant y vaü, m'embrasso.

(*) Ces vers de la tragédie d'Hypolite, d'Euripide, cités par Plutarque (OEuvres Morales t. I. ch. I.) sont rendus en vers français dans la traduction de Jacques Amyot. Auger Gaillard a traduit ces derniers presque mot à mot. Le texte français porte :

« Langue je n'ay diserte et affilée,
Pour haranguer devant une assemblée.
Mais en petit nombre de mes égaux,
C'est là où plus à deviser je vaux :
Car qui sçait mieux au gré d'un peuple dire,
Est bien souvent entre sages le pire. »

Il nous semble qu'en passant en langue albigeoise ces vers ont acquis beaucoup plus de grâce et d'harmonie.

Cent cox m'a fach mangia d'amb'el la poulo grasso
Amay cent aütres cox pastisses et perlix,
Que per aquo sap mal à quelques fantastix
Quant vesou que ieü souy à la sio bouno grasso.

O, quin amic ieü éy an moussur de Dariat!
Jamay à sa maysou ieü n'y trobi feriat
Hastes et cafouyiéz touts lous jours y trabailhou.

Diou del cél lou mantengo et lous de soun houstal,
Que péyssos apróp el toutis pésquou fa aytal
Et que tant que viouran jamay bes nou lour failhou.



L'ON MANDÉC A AUGIÉ

Ana caüsi un melou al jardi, el entamenéc uno vinteno.



Nou sabéts pas aysso, Madoumayséllo,
Ieü éy routo beléü la peguarélo,
Et nou sabi couci me gouberna.
A Mounbetou nou gaüsi pas tourna,
Per so qu'on dis que Moussur el se facho,
D'uno caüso fado que ieü éy facho;
Mas ieü dirio que ieü n'éy pas de tort.
Darriéyromen el me mandéc à l'hort,
Per li caüsi un melou per dinna.
Despéys m'an dich que lou cal foulsina,

Que l'on counoys se soun bous an lou nas,
Aquo d'aqui jamay non creyrio pas,
Coumo féri éro lou pus segur,
Qui que diguo lou mounde, ni Moussur.
Ieü tastéri de cadun un tailhou
Per counoysse qual éro lou milhou,
Et se facho aros d'aquo d'aqui.
Helas! moun Diou, parlem d'un tasto-vi,
Quan vol caüsi de boun vi dins lou chay
Qu'on regarde s'on lou veyra jamay
Qu'el sentisquo las barriquos ni pipos,
Mas tant s'el fal, el es sadoul de tripos;
Et de cado pipo ne tray un veyre,
Car aütromen jamay nou vouldrio creyre
Que loudit vi fousso bou ni gastat,
Ses lou traüca pel cap ou pel coustat.
Un cousinié quant a fach un pastis,
Quant el es quéch couci el lou sentis?
Nou met pas el dedins lou traüc lou nas
Delant el met la salso de l'agras?
Se l'on croumpo d'un merchant un fourmatge,
L'on estimo lou croumpadou mal satge
Et un gran fol, se puléü nou lou tasto
Per counoysse s'el es de bouno pasto?
Que sera fi d'aysso, Madoumaysello,
Ieü vous prégui d'apaysa la querélo
Que Moussur a à l'encountre de mi,
Car despéys ieü n'éy pouscut pla dourmi.





A UN GENTILHOME

ET A SA DOUMAYSÉLLO,

De so que lours efans se pourtabou mal, à caüso de lours nouyrissos lédos.



Moussur, vous éts en caüso amay Madoumaysèllo
Que lous vostres efans sou cargats de gratélo
Et touts enraümassats que nou fan que touci :
Mas vous n'éts touts en caüso, et sabéts-vous couci ?
Vous aütres lour abéts de nouyrissos agudos,
Las pus mal graciousos qu'on agio counegudos.
Plino dis quels efans à lour coumensamen
Lour nouyrisso trata lous deürio doussamen,
Et quant nous abén set, vouldrian de bélos coupos,
Amay lous efantets qualques poulidos poupos
Que foussou petitos et blanquos coumo un yoü.
Mas aquelos las an coumo unos léüs de bioü.
Las ! quin plase pot prene aquel paüre maynatge
Quant vesou desplega un tan horte carnatge ?
Las ! quin be als efans pouyro fayre aquel lach
Quan lou vezou sourti d'un estuch ta gabach ?
Jamay els n'en poupat qu'els nou poupéssou en crento,
Que per aquo lou mal lous petitets tourmento :
Car de la paur lou lach encaros qu'el fous blanc,
El ses tout courroumput et mes en maübés sang.

Per aquo vous deüriats segui toutos las troupos
Per d'aütros ne trouba qu' aguéssou belos poupos;
Las lours viguéri yér negros et toutos piéls,
Que me pensérou fa regala lous budéls.
Helas! caüsisséts-ne qualqu'uno que sio bélo!
Vous caüsiriats be pla, mas que Madoumaysélło
Beléü nou vouldrio pas layssa la vous caüsi.
Helas! si fara be, s'elo me bol aüsi.
Li voli dire, ieü, que las nouyrissos folos
Nou cal pas als efans, ni may las poupos molos,
Et li diréy tabe qu'elo nou cregio pas
So que dis un camus per so qu'a petit nas:
Que quant calqu'un li dis: Tu n'as pas de nas gayre:
« Sabéts per que? dis-el, las poupos de ma mayre
Elos érou duros quant ieü poupabo trop;
Car ses aquo moun nas serio coumo un esclop. »
Mas lou dich d'aquel fat nou cal pas qu'elo cregio;
Car las poupos duros als efans fan embegio;
Mas quant fraüsidos sou coumo qualque gabach,
Lous efans en regrét poupou tout-jour lou lach,
Qu'es la caüso per que lous paüres sou malaütes;
Diou lour douno santat et bou'n doune un cent d'aütres.
A Diou vous dic, Moussur, d'ayci m'en cal ana,
Las nouyrissos an dich qu'el me cal escana,
O me volou fiqua d'arsenic dins las soupos,
Per so quan disi mal de lours groussiéros poupos.





REQUESTE AU CAPITAINE LA MOTTE,

De ce qu'un sien soldat en posant la garde à Salvagnac, au Portail-Garel, blessa AUGIER *à la jambe.*



Vous supplie humblement, Augié Gaillard, lequel
Auroit esté blessé prez du Portail-Garel,
Par un certain soldat de vostre compagnie,
Lequel pour se couvrir, maintenant le dénie,
Pour ce je croy qu'il craint d'encourir des-honneur,
En ayant transgressé l'édit du gouverneur,
Lequel dernièrement il fit faire une crie
De ne tirer en garde, à peine de la vie.
Hélas! je ne voudrois qu'on luy fist aucun tort
Et ne désire point que l'on le mette à mort,
Le tout est qu'il payast pour faire la despense.
Je ne demande point sur luy d'autre vengeance;
Mais de tirer bien droit on luy donne grand los,
Car bien peu s'en fallut qu'il ne me rompit l'os.
Et tout incontinent que j'eus ma playe veue
Devins palle, cuidant ma jambe estre rompue;
Mais dans la chair je n'ai que deux doigts de fendu,
Et qui me fasche plus, c'est qu'on m'a défendu
De ne boire de vin, ni de manger espisse,
Ni de fréquenter femme enceinte ni nourrisse.
Cela me fasche fort, pour vray, je vous asseure,
Plus cinq cent mille fois que ne fait ma blessure.

Et puis, estant boiteux, tout à part moy j'avise
Que l'on dira : « Augié estoit-il à la prise
De la ville qu'il dit? je voy qu'il est boiteux, »
C'est la cause pourquoy je suis si fort honteux.
Soit donc considéré que ledit soldat paye
Pour le moins le barbier qui a guéri la playe,
Que s'il ne le veut faire, on voit qu'il ne vaut rien:
Faites-le bien payer; ce faisant, ferez bien.



A UN GENTILHOME,

De so que las galinos fasiou brabados à Augié, *quant fourén per la pax.*



Moussur, à vous me recommandi,
Mas paūros noubélos vous mandi.
Ieū souy triste despéys la pax,
Et souy magre que nou creyrats.
Mas, d'uno part, n'es pas ses caūso,
Moun payre te petito taūlo.
Helas! Moussur, lou tens passat
Que ieū éro fort pla tratat!
Tout-jour moun sadoul de poulailho
Ses ne pagua denié ni mailho;
Aros nou mangi à l'houstal
Que forso sebos et forso al,

Qu'es merebilhos que sio viou,
Car aquo es daboul digestiou.
Nou diréy pus mal de la guérro,
Car ieü y fasio bouno chéro,
Et l'on m'apelabo Moussur,
Aros l'on m'apélo troumpur.
Nou parli pas tant de las gens,
Ieü lous preni per inoucens,
Mas tant soulamen las poulardos
Quant las trobi me fan brabados.
Talomen que darriéyromen
Ne troubéri un regimen
Que pignavou per un coudért,
Mas ieü fouri léü descubért.
Me diséroun : « Holà, Augié,
Vous n'éts pas pus arquabousié. »
Ieü be marrit las regardabo,
Mas d'aütro part ieü me fachabo,
Quant vesio lour mayssansetat.
Jamay pus nou n'aüréy pietat.
Diséri al poul et à galinos :
« Tout-jour éts estados lanfrinos,
Mas beléü tournara lou tens
Que aürez mestiéz de la gens. »
Elos disiou, de lour aüdasso :
« Augié, prenéts uno pigasso
Et pensats d'ana trabailha,
Nou pensets pas d'ana pana;
Car lou coumun nous dis vertat,
Qui re nou fa nou *manducat.* »

Moussur, me penséri embahi
Quant las aüsio parla lati,
Talomen que fouri counfus
Et nou lour diséri re pus.



DE LA NAYSSENSO DEL PETIT.



SOUNET.

Ieu souy lou pus jouyous de la vostro nayssenso
Que de cap de petit que sio jamay nascut;
Car vostros gens m'an fach tout lou be qu'an pouscut,
Despéyssos que ieü éy d'elis lour counoyssenso.

Que per aquo petit moun entendomen penso
Que vous farets aytal quant m'agiats counouscut;
Quicon vous deürets fa s'un cop abéts crescut,
Que tout lach coumensats de me fa la despenso!

Car tout incoutinen que fouréts espelit,
Per tal de vous aguéri un presen fort poulit
D'un gran flascou de vi d'aquel del filioulatge.

Per aquo souy jouyous quant nascut vous éy vist,
Amay ieü vaü prega de boun cor Jesus-Christ
Qu'en gaüch m'en pouscatz da tant cent cox dabantatge.





A MOUSSUR DE TREBAS,

Gendre de Moussur de Mounbartié, per lou prega de veni à Mounbartié.



Tantos, Moussur, il y aüra may d'un mez,
Que de veni aycis abiats proumez
A Mounbartié veze vostre bél payre,
Quant nou venéts, gran mal li faséts trayre.
Vous li mandats quel tens es dangiayrous,
Que pels camis a forso de layrous.
Aquo d'aqui nou vous escuso pas,
Car ieü sabi, Mounseignour de Trebas,
Que lous layrous mal-hurouses, mayssans,
Nou demandou sounque qualques marchans.
Els an ta mal coumo lous mousquailhous
Quel vi agre layssoun et van al dous.
Per aquo dounc n'agiats pas crento d'els,
Car vous tout soul n'aüciriats déx parels;
Per so, Moussur, quel pecat lous accuso.
Per aquo dounc nou troubats pas escuso,
Mas bou'n venéts vese vostre bél payre
Et sa moulhié, la vostro bélo mayre.
Beléü crentats qu'elo sio courroussado
Quant sa filho vous abéts engroussado?
Helas! n'es pas; toutis n'an gran plaze

Et vous prégoun que lous vengats veze;
Car els an gaüch d'abe de vostro rasso,
Et péys, Moussur vous vol mena à la casso,
Per so qu'el dis que vous entendéts pla
En touto casso, amay la del singla.
Darriéyromen se vous, Moussur, amb'el
Fousséts estat, n'aüriats prez un parel,
Que n'aürian fach vint o trento pastisses,
Mas el n'abio amb'el que d'aprentisses,
Que quant vesion lou porc singla veni
Cado cop els pensabou estabani,
Coumbe quel porc n'abio pas de defenso,
Mas que vouléts? Moussur, el pren passienso
Daquio que vous ayci siats arribat;
Venéts dounquos, veyrets un bél embat.



A MOUSSUR

LOU BAROU DE MOUNBARTIÉ,

De so que soun payre menéc Augié *à la casso et fouréc fort bagniat de la plégio.*



Moussur, ieü souy ayci tout-jour an vostre payre,
Mas el me féc bagnha, n'a pas encaros gayre.
Un countc à moun regrét el cal que ieü vous fasso.
Dimenge, aprép dinna, me menéc à la casso,
Coumo partisian moun riste ieü pourtabo;
Mas quant el me viguéc el de mi se trufabo,

Et me diséc : « Aügié, riste nou te cal gez,
N'agios pas paur de plégio, el nou plaüra d'un mez. »
Ieü fouri moussel fat, prenguéri soun coussel,
Me fizan qu'el saügués couro deü fa soulel,
Amay quant plaüre deü, quant es persouno antiquo.
Nou me fisi pus d'el ni de sa prounestiquo :
Car n'aguéren pas fach de cami léguo et miégio,
Que pensérem nega quasi toutis de plégio.
Si féren nous prou be quin tens que se fourés
Cinq lébres troubéren et ne prenguéren trés,
Et s'el n'agués plaügut, encaros ieü éy crento
Debant de nou'n tourna n'aguéren presos trento,
O quatre per lou mens; car las dos que pequéren,
En caüso fouri pla quant nous nou las prenguéren,
Et sabéts-vous per que? Elos d'uno tailhado
Sourtiguérou pel prat lén d'uno pistoulado.
Ieü tenio dous lebriés que me preguérou fort
Que lous layssés ana, que las metrion à mort,
Ieü lous layssséri ana à may de milo passes
Nou las prenguérou gez, per so qu'érou trop lasses;
Et péys el plouvio trop, las fanguos érou molos,
Mas las lébres fugiou coumo s'érou de folos.
Que vos? diséc Moussur, abansen dounc cami;
Ieü counouyssio fort pla qu'èl se risio de mi;
Car ieü vesio quant el qualque borio troubabo
En loc de mi mena tout-jour el s'aleniabo;
S'el se fousso voulgut, el se fous abricat
Dedins aquelo bordo alant tuérou lou cat; (*)

(*) Voy. page 84.

Car el nous y passéc à mens de trento canos.
En loc de m'y mena, me menéc per las planos.
Vesen aquo d'aqui ieü lou laysséri esta
Et dejoust un garric ieü m'anéri afusta.
Péys diséri à soun home, He, cal aysso gouberno?
Helas! ieü souy miéch mort, ount a qualque taberno?
Quant noun troubéri cap, m'en anéri tout triste
Al castél, et disio : Helas! qui m'a moun riste?
Car ieü éro bagnat d'uno talo maniéyro
Que ieü semblabo un rat quant sort d'uno oulibiéyro.
Et Moussur me diséc : « Tu t'es pensat nega,
El te cal mettre al liéch, per te fayre essuga. »
Nou cal pas, se vous play, so li diséri ieü ;
Car moun espazo un cop me toumbéc dins un rieü ;
Lou foulreü soul calféri, et vous podi proumettre,
Que l'espazo dedins ieü nou poudio pas mettre :
May me val endura qualque petit de frech,
Que calfa moun gipou que péys me fous estrech,
El es de chamois fals de moutou o de fedo ;
El es pus dangiayrous que s'el éro de sedo.
Quant moussur aüsiguéc que parlabo d'estoffo,
Ha, so me diséc el, tu éts miéch philosofo!
Péys me menéc soupa et me féc pla trata.
Ah, so diséri ieü, vous me vouléts flata.
Vous abéts de bél fa, que jamay a la casso
Nou me farets ana ses un cor de couraysso :
Se nagués agut un tantos quant éy cassat,
La plégio moun ginou n'aürio pas trabersat.



LETTRO

A LA MOULHIÉ DE MOUSSUR CONSTANS,

Per so qu'un hoste abio troumpat Aügié.



MADOUMAYSÉLLO de Constans,
El a beléü may de cent ans
Qu'on nou féc pas de talis tours,
Coumo fan aros touts lous jours,
Per so qu'un hoste qu'es troumpur
A fach crida de vi tout pur,
Et péys el bailho del beüratge,
Nou fa pas el un grant aütratge?
Ieü nou dic pas per aüsi dire,
Ni may tanpaüc per vous fa rire,
Car l'aütre jour, en uno part,
Ne mandéri croumpa miéch quart,
Que tout lou mounde lou vantabo,
Quant per la vilo s'encantabo;
Mas l'hoste mayssant es estat,
Que m'a vendut de vi gastat,
Et sentio fort à la vayssélo;
Que per aquo, Madoumaysèllo,
Ieü mandi tan souben à vous
Quant m'en mandatz tout-jour de blous;

Mas tout-jour ieü ne coumpario,
S'on n'y fasio de troumpario.
A prepaüs d'hoste amay d'houstesso,
Noun séts caüso se la noublesso
Y van loutgia tan claromen;
Car quant lour vi serio pimen,
Els y fan tout-jour farlabic,
Que per aquo, coumo vous dic,
Bél-cop de noublesso lous fuch;
Car els n'an poun que fa de bruch.
Els an agutz de bous coussels,
Quant se loutgiou toutis entre els,
Et se tratou coste que coste,
Ses douna proufiéch à cap d'hoste,
Per aquo d'els ieü éy aprez
D'ana delant nou costo res.
Noun pas per estalbia l'argen,
Mas que la mal-hurouso gen
Lou vi blous on lou farlabiquo,
Et vous, del tailh de la barriquo
Lou me mandatz quant on l'a trach,
De la sorto que Diou l'a fach,
D'aquel que beü votre marit.
Atambe quant ieü sio guarit,
Vous anaréy péyssos vese
Per vous fayre tout lou plase
De so que vous pouyréy servi,
Quant me trametétz de boun bi.





AUTRO LETTRO

A LA DITO DOUMAYSÉLLO,

De so qu'elo nou l'y mandéc qu'un petit de vi.



Madoumaysèllo Marguarido,
Beléü jamay pus de ma vido,
A fenno n'escriourèy pus ieü,
Tant que soun marit sera vieü :
Per so quel cap de la maysou
Enten cent cox milhou rasou :
Car à moussur vostre marit
Mandéri qualque paüc d'escrit
De huéch lignos tan soulamen.
Que péys me mandéc proumptamen
De vi touto uno pinto pleno;
Et n'y prenguéri pas de peno,
Lou déyme que ieü ne prenguéri
A la rimo que vous farguéri.
Et n'abéts pas de counoyssenso;
Vous me mandats per recoumpenso
De vi uno petito pinto,
Que ieü gastéri may de tinto
A fa la rimo que sabétz,
Que de vi mandat nou m'abétz.





A MOUNSEIGNOUR DE TERRIDO,

Aügié estant assigeat al Mas. (*)



Atrapat m'an, Mounseignour de Terrido,
Atrapat m'an ses cavestre ni brido,
Ficados m'an las mourdassos al nas
Coum'un chibal et m'an menat al Mas.
So que jamay home n'a pus pouscut,
Me proumetten de me douna l'escut,
May de cent cox l'on m'y a voulgut mena,
Que jamay ieü n'y souy voulgut ana.
Helas! Moussur, que me dire Fabas!
Souben m'a dich : Aügié, cal ana al Mas.
Ieü l'y diséri aquo vous es fadeso,
Aguéssets-me cridat à l'entrepreso!
Ieü mario may que ieü fous cor-falit
Qu'ana m'en là quant tout es reculit.

(*) Les religionaires de Montauban et des environs prirent, au mois de mai 1574, et rasèrent de fond en comble l'abbaye du Mas-Garnier sur la Garonne, au diocèse de Toulouse (Dom Vaissete). Jean Parisot de la Valette-Cornusson, sénéchal de Toulouse de 1570 à 1586, assiégea le Mas-Garnier en 1575. Le vicomte de Turenne ayant appris que la place était dans une extrême disette, qu'elle manquait même de monde pour la défendre, y fut en diligence, la ravitailla et força la Valette de se retirer. (Hist. du Querci, t. II, p. 15.) L'épître du Roudié s'adresse au fameux capitaine Pierre de Terride, vicomte de Gimoez, général des églises calvinistes du côté de Montauban et province de Toulouse.

Vela, Moussur, coussi ieü m'escuséri,
Et Diou voulguéc que jamay nou gaüséri
Ana d'amb'el, car l'on m'aürio tentat
Que beléü ieü me serio reboultat.
Noun pas que ieü n'agio bouno afectiou
D'éstre tout-jour de notro religiou,
Mas que Diou dis, Moussur, en qualque tést:
Espiritus jam quidem promptus est.
Qualqu'un m'a dich que countro nous on crido,
Amay l'on dis que tenén paüro vido.
Helas! Moussur, aquo vesi be ieü,
Per so quel pa que fan de mounicieü
Es fort petit, Diou merces la canailho
Que trinquérou lous blats an bélo dailho,
Aros despéys toutis lous reboultats
Se trufoun els quant nous s'én mal trattats.
Noun pas ta mal coumo lou mounde penso;
Car lou souldat el a bouno despenso;
Touts lous jours a forso pa, forso carn
Amay tambe del fourmatge de Biarn.
Quant à de mi n'éy pas loc de me plange,
Cado jour éy la perlic an l'irange
Amay lou tourt et la grosso alaüzetto
En despitan moussur de la Valeto.
Moussur, beléü aysso nou sabéts pas
Que fouréc fach aycis dabant lou Mas?
Darriéyromen, la semano passado,
Lous enemix l'escalo abiou paüsado,
Quant saügéroun que ieü éro dedins
Quitérou tout coumo bélis badins

Et cridabou tout-jour : « Salvo qui pousquo !
Aügié Gaillard el es maysanto mousquo. »
Ieü éy aycis moun noum etérnisat,
Al meü païs ieü n'éro res presat,
Ses caüso n'es se lou boun Jesus-Christ
Nous a laissat aqueste mout d'escrit,
Que fort souben nous y deürian pensa,
Nul *propheta in patriâ suâ.*
O, que ieü souy ayci pla coumo cal :
El es vertat que ieü bebi fort mal :
Ayci n'abén sounque qualque vinado,
Que quant à mi mario may de prunado.
So qu'éy escrich que ieü souy pla tratat
N'o cregiats pas, aquo n'es pas vertat ;
Mas tout esprés talo letro éy trameso,
En me crentan que pels camis fous preso.
Que sera fi, Mounseignour de Terrido,
Plesgués à Diou Garono fous tarido,
O que n'agués ayguo sounqu'al ginoul,
Ta pla la néch m'en anirio tout soul ! (*)

(*) Voici un autre éloge de sa bravoure qu'il adressa au vicomte de Montclar, mais qu'on ne doit certainement pas prendre à la lettre :

« ...... De cor, Aügié, nou n'a que trop.
El me brembo que lou viguéri un cop
A la guérro, qu'éro un jour d'uno fésto,
Sas gens fugiou, mas el éro à la tésto,
Que n'abio pas ni vioulounc ni guitarro,
Mas lou paüret cridabo : SARRO ! SARRO !
Se ieü sabio, dis-el tan pla legi,
O escriourio tan pla coumo fugi,
Ieü n'escriourio sounquo de lettro d'or. »



LA SUBTILITAT

DE MOUSSUR DE LA BERNÉ,

Per aprene la noublesso à courre la baguo ses éguo ni rouci.



SOUNET.

Ieu aymi grandomen las gens de la noublesso,
Mas quant proudigues soun elis me fan transi :
Els metran milo escuts, s'el cal, en un rouci,
Quant elis à la baguo aprenou la jouynesso.

Moussur de la Berné sap may qu'on nou se pesso :
De noblos gens apren al païs de Carsci,
S'enten que nou lour costo argen cap de bousci,
Car ses cap de mounturo el fort pla lous adresso.

Car al cap d'un loc naüt el vous met un carriol,
Et péys la lanso al poun, d'aütre rouci nou vol,
Et court péys qu'on dirio que lou vent lou neporto.

S'enten que dins la baguo el fiquo cado cop :
Per aquo touts aquels que n'an poun d'argen trop,
S'érou satges, deürion fa toutis de la sorto.





AUGIE

A MADAMO DE MOUNCLA, (*)

Per l'y fa da uno veouzo fort cargado de mayuatge.



Madamo, péys que vous diséts qu'éts moun amigo,
Un secrét, se vous play, el cal que ieü vous diguo,
Et lou vous aürio dich quant ieü éro dan vous,
Mas nou gaüzéri pas, per so que souy hountous.
Per vous dire ieü éy moun esprit en sequéstre
Despéys que l'on m'a dich que la de moussur Méstre
Se voulio marida dau qualque capitani.
Per aquo ieü pourtabo un gipou de fustani
Per tal que se pensés que ieü ne fourés un.
Mas péys diséri en my : « Ha! poultroun, se qualqu'un
Li dis que nou n'és pas, tu fas uno gran péquo! »
Et per aquo, Madamo, ieü cachéri la méquo
Et nou gaüzéri pas dire-ne rez à vous :
Mas d'elo, se l'y play ieü souy fort amourous,
Coumbe que l'on m'a dich qu'es une fenno malo,
Mas s'elo me vol mi, ieü be la voli aytalo;
Car jamay lous pourrets, ni sebos ni, may al,
Ni vinagre, ni pebre à mi nou férou mal,

(*) Anne de Castelpers-Panat, femme de Jean-Antoine, vicomte de Montclar, baron de Salvagnac, lequel fut sauvé du massacre de la Saint-Barthélemy par le secours du comte de Villars, commandant en Guienne.

Et si féc be lou mél qu'es uno liquour dousso,
Car un jour me jouguéc uno mayssanto trousso.
Un rafféc nou val re quant es dous coumo un nap,
Ni may uno fenno s'elo n'a fort mal cap.
La malour d'uno fenno el nou cal trouba estrangio.
L'on dis : Qui loup se fa que la fedo lou mangio.
Atambe qualques fats la refudou per tal
Que disou qu'elo a d'efans un plen houstal.
Aqui be se counoys quant es l'home mal satge,
De refuda la fenno à caüso del maynatge.
Aqui be se counoys que n'an pas trafiquat
Ni croumpat de bestial en fiéyro ni merquat.
Ieü n'éy pas atanpaüc fachios grandos trafiquos,
Mas ieü voli gran mal à las gens fantastiquos.
Ieü sabi qu'un merchant quant el es al fiéyral,
Se soun estat el es de croumpa de bestial,
El croumpara pus car lous que menou seguido;
Aquo d'aqui cent cox ieü éy vist en ma vido.
Per aquo l'aymi fort quant a forso petits,
Amay l'a prési may quant a aguts dous marits,
Noun pas per soun proufiéch, ni may per moun doumatge.
Dous homes ieü troubéri un jour en un bousquatge
Que toutis dous coupabou un dels pus béls garrics,
Que cadun li dounéc, ieü crezi, milo pics,
L'un debérs la part drecho et l'aütre de l'esquérro,
D'embegio qu'els abiou de lou mettre per térro,
Et jamay cap de touts nou'l pousquéc fa toumba.
Mas lou paüre garric ieü l'anéry trouba.
Quant els fourou fachiats, an la mebo pigasso
Et lou féri toumba quant et quant sur la plasso.

S'elo enten tout aysso s'escandalisara,
Mas n'o faro beléü ; car elo abisara
Que la coustumo es que tout-jour un rimayre
Se trufara, s'el pot, de soun payre et sa mayre.
Per aquo, s'el vous play, Madamo, li direts
Que nou me trufi pas quan vous l'a troubarets.



EPITRO DARNIÉRO

EN LENGUO RABASTINESO.



Lecturs, forso de gens jamay n'an voulgut creyre que ieü aguéci fach moun purmié libre, que souy estat coustrent de fa aquest' per lous tira de soupçoun : enquaros sera greü à forso gens de o creyre, et d'aütres que diran coumo un Leontychidias, senatur de Lacedemono, que qualques uns l'y benguérou dire que uno sérp s'éro entourtilhado à l'entour de la claü de sa porto, et fasiou un fach d'aquo d'aqui coumo d'un gran miracles, et l'y disiou qu'aquo éro uno caüso prodigiouso. Leontychidias lour diséc : « Quant à mi, ieü nou trobi pas caüso proudigiouso que uno sérp se sio entourtilhado à l'entour d'uno claü : mas si la claü s'éro entourtilhado à l'entour de la sérp, se serio be caüso prodigiouso, » et aytal reprenguéc lour sotto supertitiou. Aytal podou dire aquels que cresou que ieü

éy fach lou libre an aquels que n'o cresou pas, lour podou dire qu'els nou trobou pas tan estrantge que ieü agio fach lou libre, coumo se lou libre m'abio fach à mi. Per aquo dounc, Legistos, el vous cal creyre que ieü éy fach l'aütre amay aquest', et s'à Diou li plasio que ieü aguéz mouyén de vioure may que n'éy, que ieü fario enquaros milhou que nou faü; mas ieü vesi qu'es vertat so que fouréc respounduc à Bion :

« L'homme ne peut faire ne dire bien,
Quand pauvreté l'estraint en son lien. »
Et nous disém en aqueste païs :
« Tantis paquets demorou dins Paris
Et à Lyon, amay dedins Poutiéz,
Quant lous merchans n'an so que fa mestiéz.
Tants sabatiéz se paüsou quant n'an quér,
Et de faüres que n'an carbou ni fér. »

Et ieü coumo vous dic, fario bel-cop milhou se ieü n'éro poun ta magre, et m'éro mes à coumpaüsa, pensan d'éstre al tens d'Alissandro lou gran, que disiou qu'el dounabo un fays d'argen à tout home que se maylabo de rima, et per aquo, ieü m'en souy maylat un paüc, pensan que qualque gran me remountéz; mais ieü vesi qu'el es vertat so que dis lou Philosopho Crates, que dis que « Lous diniéz d'un prince soun semblables al fruch dels figuiéz que soun nascuts sur qualque roc fort naüt, que persouno nou ne pot mangia, sounque lous busacs et lous gorps, et aütros béstios salbatgios ; et aytal sou, dis-el, lous diniéz

d'un maübéz riche, que persouno nou ne pot abe sounque lous flaturs et lous roufias » ; mas que per aquo nou me mettréy pas ieü d'aquel estat, mas que diréy coumo lou boun Platon dis :

« L'home que n'es de forso bez fournit
Nou résto pas d'éstre d'hounours garnit ;
De la vertut soulo proucédo glorio,
Amay vioura daquio quel mounde morio :
Mas la richesso an d'aquelos gens hanto,
Que léü-mens menou une vido mayssanto.
Plutarquo dis qu'es trop groussié d'abe
Forso de bes, et res pus nou sabe.
Lou riche penso éstre lou pus hurous
Et fort souben es lou pus mal-hurous. »

Noun pas que ieü noume ayci persouno ! car ieü nou sabi pas qualis sou touts aquels, mas que lous pouëtos an ta mal coumo lous prounestiquayres et coumo l'aüsél que l'on appéllo lou couqut, car él nou noumo persouno, mas qu'el canto per toutos perroquios, et soun dire el es : Qui se sentira rougnous, que se gratte. Et lous prounestiquayres quant disou qu'el plaüra en tal cartié de luno, et se nou plaü poun, et l'on li be dire : « Vous disiatz qu'el plaürio en tal tens, et n'a pas plaügut. » El dira que si a be en qualque aütre loc. Atambe ieü nou noumi pas degus ; car se lous que ieü dic nou sou en aqueste païs, si sou be en qualque aütre rialme. Mas on ne vech forso que fan atambe coumo disio Diogenes. Un jour qualqu'un li diséc per que lous riches

dounabou puléü als boitouses, borgnies, boussuts, goutouses, estroupiats, que noun pas als philosophos et sabens et à homes d'esperit : el respoundéc, so me semblo miraculousoment, et diséc : « Els o fan per so qu'els crentou de veni de la sorto puléü que noun pas philosophos et sabens. » El éro un home que n'abio pas gayre de pensamen (coumo qualques fats podou be dire de mi), un jour un aütre li reprouchéc sa paüriéyro : Diogenes li diséc qu'el jamay n'abio vist turmenta persouno à la justecio per sa paüretat, et si abio be bél-cop per lous vices, et disio qu'el aymabo may quista que noun pas éstre inoucen. El disio que un inoucen es presat à uno coumpanio coumo lou vi gastat à un banquet. Et per aquo ieü aymi may sabe qualque caüso, per tal d'éstre pla vengut à uno coumpanio, que noun pas éstre riche, et qu'on me disés à mi coumo l'on féc à Sylla, coumo Plutarquo recito que loudit Sylla se vantabo un jour de sa fourtuno, et un ly diséc :

« Comment serois-tu bon possédant tant de bien,
Veu que le père tien onc ne te laissa rien? »

Aquel dire m'a gardat de me fa riche, creiniant qu'on me reprouchéz aytal, per so que moun payre nou me layssée rez.

Mas per éstre pauret nou voli pas resta
Qu'un jour aquest' Banquet ieü nou tourne apresta.

FI DEL BANQUET.

LAS OBROS

DE

AUGIÉ GAILLARD

NATIF DE RABASTENS,

EN ALBIGEZ

A noble François de Caumont, Seigneur et Baron de Monbeton, Massuguiés, et autres lieux.

1579

Fragments



AUGIÉ AL LECTUR,

SALUT.



Ieu te prégui, Lectur, que moun libre legisses,
S'y trobos re de mal, per aquo nou l'esquisses,
Ni noul metos al foc, per despiéch de l'aüthur ;
Un pouëto nou val re, s'el n'es un paüc mentur.
De mensoungios el y a dedins aquest' oubratge,
Forso m'es de fa aytal, per tal qu'agio passatge,
Aquo s'enten per touts, huguenaüs et papistos :
Ieü vouldrio countenta, se poudio, touts legistos.
Se moun libre éro bou, et tout so qu'es dedins,
El serio descassat de forso de badins.

Et se vendra milhou en Franso et aütres rialmes
Que noun pas d'alphabets, de biblos, ni de salmes (*).
Lou mounde es mal hurous may qu'on nou saürio dire,
Ieü lour éy fach aysso, que crébou touts de rire.
Ieü parli countro aquels enemix de naturo
Qu'aymou may libres fats que la santo escrituro.
Aqueste n'es pas fat, car el y a de bouns mouts ;
Car ieü vouldrio éstre aymat et counougut de touts.
Ieü nou souy pas trop sot, ni dels pus diligens,
Ni Timon l'Athenien qu'el haïssio las gens.
Ieu nou plouri jamay coumo un sot Heraclito,
Ni nou risi tout-jour coumo féc Démocrito.
Ieü nou souy pas coumo d'aütres fats philosophos
Que disiou mal del be et de toutos estoffos.
Countro las richos gens ieü nou souy pas jalous,
Mas vouldrio éstre habilhat, se poudio, de velous.
Tout es quel Rey me dés qualque petit presen ;
Car de lou refuda ieü serio inoucen.
Et beléü o fara, s'el a ma counoyssenso.
A Thoumiou douno be lou seü fat sa despenso
Amay lou ten vestit de vert amay de rous.
S'el me dounabo res, ieü serio fort hurous !

« (*) .... lou fér es caüt el lou cal battre.
O disi ieü per so que n'a pas gayre
Que ieü éro dins aquo d'un librayre,
Mas el vendio de libres de cansous,
May que biblos, salmes, ni pelissous.
Ha ! disio-ieü, péys quel mounde es mal satge
El te cal fa emprima toun oubratge ! »

Rabelais dit de la Chronicque Gargantuine : « Il en ha esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys, qu'il ne sera achapté de bibles dans neuf ans. »

Quant el me dounario de be de bouno sorto,
Als paüres que vendrion péyssos debant ma porto
Ieü lour fario del be à touts incountinen,
Noun pas per éstre vist; car Diou nous o defen.
Ieü plangi lous paürets, quant passou trop grand'peno.
A touts fario del be; mas qui nou pot, nou peno.
Mas à prepaüs, Lectur, que legisses mas rimos,
Ieü prendréy gran plaze se quicon las estimos.
Coumpaüzados las éy, ieü te dic, en partido,
Per destourna las gens d'uno mayssanto vido :
El y a forso de gens qu'à tout mal els sou dats
Que quant els an soupat, prenou cartos et dats,
Et lous miserables se mettoun à jouga :
Quant pérdou lour argen, nou fan que renega.
Lou jouga, renega, el es un mayssan vici,
Elis disou qu'o fan per tal de fa exercici,
Que n'an re pus à fa, ni per passa lou tens.
Per aquo ieü Aügié, natif de Rabastens,
Éy fach emprima aysso per aquels que languissou;
Volgou ou nou, riran, se per tout lou legissou.
El y a forso de mouts que lous fats faran rire,
Que nou soun pas fort béls; forso m'es de lous dire.
Coumo dessus éy dich; ieü souy filh d'Albigez;
Se nou lous y metio, diriou que noun souy gez.
Al païs d'Albigez, Alby et aütros vilos,
Viédaze, foutimas, disou fennos et filhos.
Per aquo ieü éy paur qu'on m'estime mal satge
Se rascly qualque mout de moun ladre lengatge;
Ieü voli que sapiats que souy filh d'Albigez :
Adiou, te dic, Lectur. Sios-tu noble o bourgez?



AUGIÉ AL CAPITANY BALADA (*),

Que lou laysséc tout soul en sa maysou.



Capitany, ieü souy pus triste
Que s'on m'abio panat moun riste,
Et d'aysso me ressentiréy,
Vous proumety, tant que viouréy;
Car per que me layssabets-vous,
Tout soulet, ses degun secous,
Dins vostro maysou de Rialvillo?
Se foussou venguts qualques millo
Papistos, debérs Mounpezat,
Elis m'aürian debarizat,
Quant ieü serio un Annibal.
Ieü n'éro pas per lour fa mal;
Car countro tant, poudéts entendre,
Ieü n'éro pas per me defendre;
Et péys voli éstre pendut,
Se me veziats pel miéch fendut,
Veyriatz moun cor qu'es pas pus gran,
O cresi-ieü, coumo un aglan.

(*) Valada était un brave capitaine calviniste que le vicomte de Turenne, gouverneur de Montauban et chef des protestants du Haut-Languedoc et de la Haute-Guienne, nomma, en 1575, gouverneur de Réalville. L'évêque de Montauban, Jacques Despréz, dont nous avons parlé (p 43), le fit prisonnier et l'enferma dans une tour du château de Montpezat où il mourut (janvier 1576).



RESPOUNSO DEL CAPITANY BALADA.

Hélas, Aügié, de que te planges?
N'abios-tu pas un cent d'iranges,
En que te foussos defendut,
Se l'enemic fousso vengut,
Et péys ma sor la Catarino,
Per lour fa uno countremino,
Et péyssos ma sor de Caüssado
Per lour défendre l'escalado;
Et poudios layssa sul rampart
Nostro gougio qu'a boun petart.



AUGIÉ

A SA MESTRESSO JANO DE MASSUGUIÉS.



Se touts lous als et sebos de Gaillac
Érou en un mount, al pati de Caysac,
Et vous fousséts soulo de l'aütro part,
Qu'on me disés : « Caüsis, Aügié Gaillard,
Tout aquo es à toun coumandomen, »
Ieü vous prendrio à vous purmiéyromen.
Despéys que nous proumetéren touts dous,
Moun cor brullo tout per l'amour de vous.
Ieü souy desjà ta sec coumo unos bargos,
Et d'un gran pan las caüssos me sou largos.

A MOUSSUR DE LA ROQUO-BOUILLAC.



S'IEU éro pres per lous de Rabastens
Ieü éy gran paur que me roumpriou las dens,
Car lous poultrouns toutis me volou mal,
Mas que, Moussur, ieü be lour dic aytal.
Et se jamay intraben an l'escalo
Lous dous de Lerm (*) et monse de la Salo (**)
Seriou salvats et noun pas deguz pus,
Aquelis tres counoesson tout l'abus,
Et toutis tres soun bous galafretiés,
Que m'an mandat se éy de re mestiés.
Ieü trouvaréy en els tout-jour credit,
Mas que nou sio sounque de qualque ardit;
Aqui vosi que touts sou mous amix
Coumo l'ostour de las paüros perlix.
. . . .
. . . . nostres paüres aügiols,
Quant parlaboun an lours bouts et filhols,

(*) François de Lerm, de Lherm ou del Herm, en latin DE HEREMO (DE L'ERMITAGE), dit l'Héritier, était un des plus riches habitants de Rabastens. Il fut le chef d'une entreprise huguenote qui s'empara de Rabastens, en 1561, et eut pour complice Barthélemy et Jean de Lherm. François de Lherm fut pendu, peu de temps après, à Toulouse, sur la place St-Étienne, en compagnie d'un nommé Boniol; « lequel admonesté saluer la vierge sacrée, mère de Dieu, répondit n'être pas l'ange Gabriel. »

(**) La Salle, juge ordinaire de Rabastens.

Els lour dision léü-mens, aprép soupa,
« Nou roumpats pas lou fourn que coy lou pa ; »
Aquo d'aqui d'elis éy retengut.
El a lounc-tens que ieü souy pla vengut
A Sant-Géry qu'es la vostro maysou,
Là ount y éro moussur de Cournissou (*)
Que me dabo tout-jour forso d'argen.
Et per aquo ieü serio inoucen
De vous facha, moussur moun grant amic,
Ieü mario may roumpre un crucific,
Amb'un gros mailh, o an bélo pigasso,
Coumo féri, quinze ans y a, à la plasso
De Rabastens, à la purmiéyro guérro,
A un fort naüt féri mettre per térro.



A MONSIEUR DE TURENNE.



Je suis, Monsieur, Augier Gaillard,
Loué soit Dieu, je suis en vie!
Mais je n'ai pas un pauvre liard.
L'on dit que la guerre est finie;
J'aurois à cet' heure grande envie
De faire quelque bonne course;
C'est une bien pauvre harmonie
N'avoir point argent à la bourse!

(*) La Valette-Cornusson (voy. note de la p. 249.)



A MONSIEUR DE CAUMONT.



. . . .

Quant ieü anéri an lous princes à Chartros,
Las! jouguéri moun argen à las cartos;
Louqual argen me féc péyssos besoun,
Per so que nous dedins n'intréren poun.
Car coumo nous voulian douna l'assaüt
Lou noble Rey trametéc un héraüt
Que pourtabo de la pax lous articles.
Incountinen ieü rounséri dous siscles.
« Ha, disio-ieü, jougat as toun argen,
An dous penduts et de mayssanto gen,
Pensan intra dins Chartros bouno vilo,
Aros t'en cal ana ses croux ni pilo! »
Jamay, Moussur, nou fouri pus marrit,
Ieü n'avio pas soulomen un ardit,
Ni pels camis deguno counoyssenso,
Mas lous hostes me fasiou la despenso.
Mal éro prést ieü de trouba mouilhé
Ieü pourtabo de pesouls un milhé,
Et plourabo coumo un petit maynatge,
Quand ieü n'abio ni armos ni bagatge.
Mas ieü, Moussur, aros nou plangi gez;
Aprenguéri al despens del pagez
Qualque petit de la lenguo franceso
Tan pla éy fach, Moussur, quant l'éy apreso.

Ieü souy aymat de nobles persounatges,
Per so quant ieü parli de dous lengatges;
Mas en frances ieü n'y sabi pas gayre,
Milhou parli la lenguo de moun payre.



A MADOUMAYSÉLLO DE RICART.

Del Poul à l'Aze. (*)



MADOUMAYSÉLLO de Ricart,
Ieü nou souy pas tan frian de lart,
Coumo ieü souy de la carn fresquo. —
Helas! qu'éro bouno la pesquo,
Que se prenio al vostre pas! —
En breü de tens, lou petit pas,
Ieü, se vous play, vous vaü trouba. —
Nou sabéts pas? A Montalba
Vendou la sal déx sols la razo. —
Ieü mario may que moun espazo,
Lou cantarél de Sacquabouto. —
Bélomen mettérou en derrouto
Vostres amics. — Lou salmou fresc
Tendut ieü éy ayci an de besc. —

(*) Clément Marot est l'inventeur du Coq-à-l'Ane, c'est-à-dire discours sans suite, sans liaison. Joachim Dubellay désapprouve ces « satyres que les Françoys, je ne sais comment, ont appelées COQ-A-L'ASNE, esquelz je te conseille aussi peu t'exercer, comme je te veulx estre aliéné de mal dire. » (Illustrations de la langue française, liv. I, ch. IV.)

Per un rastouil un salmou y trébo. —
Espanél ieü éy paur qu'el rébo.
Ses el nou serio pas ayci;
El me debio manda un rouci,
Mas que beléü es enclabat. —
Ieü aymi lou talhur pribat,
Per so que sartres sou louyals. —
Be trigou las raübos noubials
A vostros filhos, o ieü crezi!
El me semblo que ieü las vezi
Dansa an moussur de la Foro. —
Ieü vouldrio sabe oun demoro
Lou poutiquary d'ayguo-ros. —
Que dansabo pla, Péyregros! —
La Foro brulléc un garbié. —
Brembario-vous, quant lou barbié
De Mouyssac me rasquét la barbo?
Alaros lou Rey éro à Tarbo,
Que Diou ly doune lougo vido! —
Un home que nou me coubido
Quant el soupo, n'a pas el tort?..... (*)

(*) Le lecteur me saura peut-être gré de ne pas transcrire en entier un exemple de ces ridicules et bisarres compositions heureusement tombées en désuétude.





La plupart des pièces de Las Obros *sont ou très médiocres ou bien d'un cynisme tel que la reproduction m'en paraît impossible. Ces motifs m'ont déjà fait biffer du* Banquet *quelques-unes de celles qui y prirent place, après avoir figuré dans* Las Obros. *S'il est vrai, comme on l'a dit, que chaque siècle se peint dans les ouvrages d'esprit et d'imagination qu'il a produits, que penser d'un temps où un poète composait pour une demoiselle qui voulait offrir des fruits à un gentilhomme, sujet bien innocent à coup sûr, une pièce de vers plus que libre terminée de la sorte,*

Se la mio mayre elo me maridabo,
Et moun marit péyssos me turmentabo,
Ieü ly dirio : « Uno m'en fas, cap gros,
Mas ieü à tu t'en faréy pourta dos. »

c'est tout ce qu'il y a de plus convenable dans la lettre de la jeune fille.

L'exemplaire de Las Obros, *conservé à la bibliothèque royale, a sur les feuilles de garde une pièce de vers manuscrite dédiée* au sieur Auger auteur de ce Libret, *par un soi-disant ami qui ne connaissait* Lou Roudié *que par ses œuvres. Cet ami écrivit sans doute lui-même et peut-être sur*

l'exemplaire que le poëte conservait pour son usage cette épitre louangeuse dont voici un fragment :

Ton livret par jolis discours
Nous montre que dès ta naissance
Tu receus la douce influence
Des doctes sœurs ; car autrement
Tu n'eusse si profondément
Touché la lyre poëtique
Avec un pouce tan rustique,
Comme tu fais naïvement.
Car suivant le commandement
Du très docte et gentil Horace,
Tu mesles de si bonne grâce
La douceur et la gravité,
Qu'il me semble qu'ais emprunté
D'un Platon la philosophie
Et d'un Tony (*) la facétie,
Faisant de ton rude jargon
Un doux et mélodieux son.
Que si la bonté de natur'
Qui de toy a eu si grand' cur'
T'ust esté assisté de l'art,
Il n'y eut Bellay ni Ronsard
Qui eussent osé faire feste
A tell' influence celeste.

Ton amy, Soumillac,
passant à Montauban le 7 avril 1579.

(*) Fou célèbre de la cour de Charles IX. Auger Gaillard l'appelle Thoumiou (p. 262) ; il fut l'émule de Brusquet, cité p. 165.

LES AMOURS PRODIGIOUSES

DE

AUGIER GAILLARD

RODIER DE RABASTENS

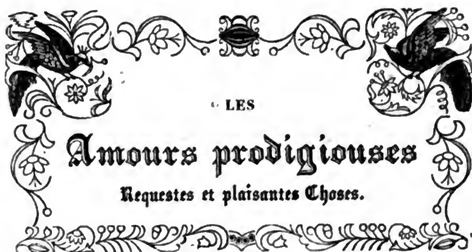
EN ALBIGEOIS

Mises en vers François et en langue Albigeoise avec six ou sept REQUESTES *et autres* BELLES ET PLAISANTES CHOSES.

A Madame

Imprimé nouvellement

1592



REQUESTES.



A MADAMO

SOR UNIQUO DEL REY FORT CHRESTIAN,

Regento en sous païs soubirans de Bearn, etc. (*).



Madamo, vous sabéts milhou que noun pas my que forso de grans persounatges an, lou tens passat, amay enquaros mesprezados las rimos et lous pouëtos. Mas nous trouban atambe que de grans persounatges soun estats pouëtos, o, per lou mens, aymabou grandomen lous que sabian

(*) Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur unique de Henri IV, née le 7 février 1558, gouverna les états de son frère avec habileté et se fit chérir des béarnais. Bernard de Montaut, sieur de Bénac, baron de Navailles, et puis Armand de Gontaud, sieur d'Andaux et Saint-Géniés, furent ses lieutenants-généraux. Cette princesse accomplie faisait de très-jolis vers dès l'âge de 12 ans. Elle épousa Henri de Lorraine, duc de Bar, et mourut à Nancy le 13 février 1603.

rima, amay lour rimalho, noun pas tant soulamen, Madamo, lous homes literats, mas enquaros de grans reys et princes et d'emperadous lous an aguts en grando hounour et recoumandassiou. Et entre d'aütres ieü éy troubat en ligen, que lou grant Alexandro aprop qu'el aguéc gasanhado la victorio countro Darius rey de Perssos, que sus touts aütres riches butins qu'el féc, el troubéc un petit couffret d'aur, cubért de pérlos et d'aütros péyros de grant préts; et dins aquel couffret el nou voulguéc pas metre las sentours, ni lous enguens exelens, coumo fasio Darius, mas el y metéc tant soulamen las rimos d'Homero, car el n'estimabo d'abe re en soun pouder que fous pus digne d'éstre gardat dins aquel couffret que de talo rimalho,

Ieü éy troubat aquo en de brabes aüturs,
Mas ieü me crenti fort que d'aquo sian menturs.

Mas, Madamo, s'ieü mentissi aprop d'aütres, el me semblo que, quant als homes, ieü debi éstre escusat. Ieü éy troubat enquaros que Jules-Cesar et aprop el Augusto, nou se countentérou pas de ayma et hounoura lous pouëtos, mas elis metisses féron de dibérsos obros en rimo, n'estimans re la glorio de lours victorios, s'els nou las poudian creysse péys aprop per lours vérses. Aquelis dous, Madamo, nou voulguéroun mespresa talo sorto d'escrioure et péys, coumo sabéts milhou que noun pas my, que Platon et Socrates, homes de grando

sensio, se soun troubats naturalomen rimayres, lousquals agueron, coumo l'on pot veze et counoesse, escrichios forso rimos tan pla coumo lous aütres pouëtos, se la philosofio nou lous agués menats à fa de caüsos pus necessarios per serbi à la caüso publico. Per aquo lous que mesprezou las rimos podou counoesse qu'elis sou d'inoucens; mas qu'el es malayzit à countenta tout lou monde, car tantos béstios no mangiou pas la pailho ni lou fe,

Lous us aymou la rimo et lous aütres la prozo:
Lous us aymou la rhudo et lous aütres la rozo.

mas per nou pérdre moun tens à parla d'aquels que nou prézou re un tal art, ieü me qualaréy, et lous vaü layssa là coumo gens que n'aymou pas la vertut. Ieü éy vist que de vous persouno nou pot pas dire aytal : car si l'on vanto Alexandro lou gran per abe serrados las obros d'Homero soulamen, l'on sap fort plan que vous n'abéts serrados dins vostre cabinet uno carratado de forso de rimayres que las vous an dados, et de quino lenguo que foussou, toutos éroun pla vengudos de vous. Et quant ieü éy vist aquo, éy voulgut fa coumo l'aze que voulio caressa soun méstre, pensant éstre tant pla vengut coumo l'amistous caignot. Dos razous dounc m'an fach fayre un tal azard : l'uno razou es que l'on nou trobo pas bél quant un grant paquet de letros s'adresso à un noble persounatge, et péys dins lou paquet nou trobo que uno soulo letro que s'adresso à el, et toutos las

aütros à Peyrot et Guilhot, mas la plus grand' part de las letros d'aquest' petit libre s'adressoun à vostro grandour. Et péys l'aütro razou, que vous nou troubariets pas bél qu'un home que n'a sounque calque fruch salbatge, n'ane pana ça ni là de pus bél per fayre de presens et dire quel fruch es de sas térros. Vela perque ieü me souy pensat que vostro grandour presara may aysso tout mal raboutat, quant es de moun hort, que nou presariats quicon de pus bél que fousso butinat; vous pregan fort humblomen de me fayre tant d'hounour de lou voule recebre, coumbe que sio mal fach, car tout tal qu'el es ieü lou vous huffrissi de milhour cor que jamay vaylet vous agio re baylat : pregan lou boun Diou, Madamo, de vous douna tres perfacho santat et tres loungo et tres hurouso vido, amay l'accomplimen de vostres bouns dezirs.

De Paü, aquest' purmié de Ginér 1592.

Vostre tres houmble et tres obedien vaylet,

AUGER GAILHARD.





A MADAME

SOEUR UNIQUE DU ROY TRÈS CHRESTIEN, RÉGENTE EN SES PAÏS SOUVERAINS DE BÉARN, ETC.

Comment AUGER GAILLARD *se veut marier en Béarn pour deux ou trois raisons, s'il plaisoit à S. A. luy donner sa pension sur le bien ecclésiastique.*



Madame, je voy bien que la force guerrière
Nous fait laisser beaucoup de choses en arrière,
Tellement que plusieurs hommes d'entendement
Ne s'osent marier, voyant tel troublement.
Mais nous sçavons aussi ce que disent les sages,
Qu'il ne faut point laisser de semer les grenages
Au temps de la saison, pour crainte des oiseaux,
Ni de planter des choux, pour crainte des pourceaux.
Aussi pour les liqueurs, très honorable Dame,
Je ne veux point laisser d'espouser quelque femme.
Encore que la More (*) oncque ne m'ait voulu,
D'en prendre une autre en bref je me suis résolu.
Si j'en dois avoir deux il est temps d'en prendre une,
Car ma barbe s'en va perdre sa couleur brune,

(*) Négresse au service de la princesse Catherine.

Et l'homme ayant le poil de la couleur d'argent.
Par les femmes est dit amoureux négligent :
Donc me faut marier pour n'avoir ce reproche.
Veu que telle couleur de ma barbe s'approche.
Mais ainsi que j'ay dit par un autre discours,
Je n'ose m'hazarder sans vostre bon secours.
Et comme je craignois de vous rompre la teste
En venant si souvent, je présentay requeste
A votre bon conseil, faite en langage mien,
Tendante à les prier de me faire ce bien,
De me vouloir coucher dans l'Écclésiastique.
Mais ils m'ont respondu, noble Princesse unique,
Que de le pouvoir faire ils n'avoient le moyen,
Que c'éstoit à vous seule à dispenser tel bien.
J'en fus joyeux, sçachant qu'aviez telle puissance;
Car je craignois fort d'eux quelque maigre sentence.
Combien qu'en ma requeste y eust quelque sçavoir;
Peut-estre ils eussent dit : *Fins de non-recevoir:*
Mais puisque vous donnez cause définitive,
Je sçay que sur tel bien vous direz que je vive.
Certes je ne voudrois estre mieux arrivé :
Ce que je demandois audit conseil privé,
Estoit pour composer et faire remonstrance
Que voudrois prendre femme en Béarn ou en France.
Vray est qu'en ce païs ne m'oze marier,
Craignant que puis après me faille mendier;
Car, comme vous savez, il y a différence
De ce païs-ici à celuy de la France,
Pource qu'avec ma femme au païs d'Albigeois,
Avec cinq sols le jour vivrois en vrai bourgeois :

Mais icy tous les jours ma femme toute seule
Mettroit cinq sols de vin fort bien dedans sa gueule.
Voilà pourquoi je n'ose à femme m'attacher
En ce païs, voyant que le vin est si cher.
Bien est vray qu'il y a plusieurs femmes et hommes
Qui sont accoustumez à boire vin de pommes;
Mais d'un breuvage tel je ne fais pas grand cas,
J'aimerois cent fois mieux boire de l'hypocras;
Puis sont accoustumez à manger de la broye,
Mais j'aimerois plustost d'une bonne lamproye :
Je croy que tout cela est un très bon manger,
Mais certes ne pourrois nullement m'y ranger.
Telle chose je n'ay jamais accoustumée,
Ni de liqueurs de pomme oncque je n'ay humée.

. . . .

Il me faut marier, ou je serois un fol,
Mais la rente il me faut de cinquante escus sol :
Et quand au demeurant je suis bien assez d'aage,
Pour prendre mes degrez au fait de mariage.
Il y en a beaucoup qui m'ont levé la main
De m'y caresser plus aujourd'hui que demain;
Ils ont fort bien cognu à ma physionomie
Que j'estois digne d'estre en leur Académie.
Si de me marier je me pouvois garder,
Que vingt et cinq escus ne voudrois demander;
Mais despuis que tout seul sans femme ne puis estre,
Tous les cinquante escus je vous supply d'y mestre;
Ce qui se verra tost, s'il vous plait commander,
Car c'est argent comptant quand il vous plaist mander.

Fait au lieu de Navaille, au-dessous d'un ombrage,
Là où j'ay tous escrits ces vers de bon courage
Pour ce qu'en composant bien souvent je mangeois
Des melons les meilleurs qui soient en Albigeois.



A MESSIEURS LES CONSEILLERS

DU CONSEIL PRIVÉ DE MADAME,

A ce qu'ils luy soient aidans à la provision par luy demandée à son Altesse.



Je pense, nobles gens, que soyez advertis
De trois livrets qui sont de mon cerveau sortis,
Dedans lesquels on voit, sans m'en donner la gloire,
Choses qui dignes sont de renom et mémoire,
Où plusieurs nobles gens ont pris esbatement,
Et aimans la vertu tousjours uniquement,
M'ont donné par advis de supplier Madame
De m'octroyer un don pour prendre quelque femme,
Ou bien quelque pucelle ici vers ces quartiers;
Pour pouvoir enseigner mes enfants héritiers
A faire tous les jours quelque rimaille bonne,
Ainsi que fait celui qui du violon sonne,
Pour enseigner son fils à sonner et baler,
Afin qu'après sa mort il le puisse esgaler.

Tout cela me fut dit par de nobles personnes,
Et moi trouvant leur dire et leurs raisons très bonnes,
Au livre que j'ay fait icy nouvellement,
Madame je supplie encor très humblement
De me faire donner ma pension pour vivre,
Afin de faire après quelqu'autre plaisant livre,
Et pour me marier bientost en ces quartiers.
Ce que la noble Dame accorda volontiers :
Mais je crains que quelqu'un de vous l'ait destournée;
C'est la cause pourquoi j'ay mis une journée
A composer ceci, pour vous prier bien fort
De me vouloir aider à venir à bon port.
Car ceux qui m'ont gardé d'avoir là ma despense
M'ont bien fait plus de mal que personne ne pense :
Certes, ils m'ont gardé de pouvoir composer,
Et que je n'ose pas une femme espouser,
Car un poëte ne peut sa poësie poursuyvre,
S'il n'a de quelque grand sa pension pour vivre.
Estant pauvre il ne peut là son temps employer,
Cependant voudrois bien un peu multiplier,
Mais je voy que si j'ay de la pauvreté crainte,
Que je ne pourrois pas rendre ma femme enceinte,
Car, *sine Cecere et Baccho Venus friget.*
Vous entendez trestous, je pense, ce subjet.
Certes je me ferois un tresque grand outrage,
Si pour si peu laissois d'entrer en mariage.
Peut-estre que quelqu'un dira qu'on a parfait
L'estat ecclésiastique, et que pour moy c'est fait,
D'en espérer plus rien ferois-je grand' sotise?
Mais certes en cela il faut que l'on advise

Ce que font les gens pleins de libéralité :
J'en ay trouvé souvent de grande qualité,
Qui se touchans en table, et de leur propre grace,
Se resserroient encor pour me faire avoir place.
Or, de ces revenus plusieurs sont advertis,
Qu'il y en a pour moy, s'ils estoient bien partis.
Faites donc ce que veut du Roy la sœur unique,
Couchez Auger Gaillard sur l'Ecclésiastique.
Quand aux nécessiteux l'Altesse fait du bien,
Que sa volonté bonne on ne destourne en rien.
Car je ne faisois pas une folle demande ;
Mais si faire on ne veut tout ce qu'elle commande
(J'enten tant seulement de ce qu'il me faudroit),
Certes seray contraint m'en retourner tout droit
Au lieu d'où suis venu ; maugré ceux de la Ligue.
Estant à Montauban, je leur feray la figue ;
Lors me pourray vanter qu'un paysan seulement
Me donra la despense et un habillement :
Des nobles qui sont là j'en cognois plus de mile,
Lesquels m'entretiendront sans payer croix ni pile,
Et me feront quitter mon accoustrement gris.
Mais sans mesdire en rien de ceux de ce païs,
Je cognois aussi bien de nobles hommes force,
Qui me peuvent vestir et me donner prou morce,
Car ils m'ont bien monstré qu'ils estoient mes amis,
Quand ils tenoient ici les Estats du païs. (*)
La pluspart m'ont donné de l'argent de leur bourse.

(*) Etats assemblés le 2 avril 1581 dans la salle du château de Pau, pour recevoir le serment de Henri de Bourbon (Henri IV), d'être bon et fidèle seigneur de Béarn.

Et si je n'en pouvois tirer de la grand' source,
Las! que diroient les gens en voyant ce discours,
S'il m'en faut retourner, à faute de secours?
Cela desgouteroit beaucoup de gens d'estime
D'enseigner leurs enfants de composer en rime,
Aimans trop mieux les voir apprendre à bouffonner,
Quand ils verront qu'un rien on m'a voulu donner :
Car sans trop me vanter je pense qu'en ce monde
Vous ne verrez rodier, qui rimant me seconde.
Parquoy, mes bons seigneurs, pour conclure ceci,
De ce petit discours nous retiendrons ici :
Que l'on ne peut rimer quand on n'a point la maille,
Ni faire des enfants, si on ne fait ripaille.
Faites, je vous suppli', qu'on me rente en ce lieu,
Autrement je m'en vay vous dire un bel adieu
Par un petit sonnet, ou par un epigramme,
Pour dire grand mercy seulement à Madame.
Mais de ce bon païs je n'ay voulu partir,
Comme la raison veut, sans tous vous advertir
De mon despartement, par cette humble requeste,
M'asseurant que chacun de vous est tant honneste,
Que ne voudriez souffrir que le poëte Gaillard
Allat rimer, ni faire enfants en autre part.
Ceux qui me font du bien par mes escrits je loue (*),

(*) On lit dans une autre requête :
Monsieur de Roquelaure aimé du très bon Roy
Me promit sans mentir vous en parler pour moy,
Et pour la récompense, il me fit lors promettre
De faire après pour lui, en rime, quelque lettre.

Les plus hauts personnages sollicitaient donc l'honneur d'être loués par A. Gaillard.

A ceux qui ne m'en font je fais toujours la moue.
Je croy qu'estes de ceux qu'il me convient louer,
Veuillez donc, s'il vous plait, ma requeste alouer,
Si non, n'en doutez point, sans flambeau, ni sans lampe,
Comme dit l'Alemant, il me faut faire escampe
Au lieu d'où suis venu, nonobstant le danger.
Vostre humble serviteur à tout jamais, Auger.



A MADAME,

POUR SÇAVOIR SI AUGER GAILLARD DOIT ESTRE

Béarnois ou François.



MADAME, vous voyez que j'aime la vertu :
Car pour manger mon saoul et pour estre vestu,
Par tout là ou je suis quelque peu je compose(*).
Il est vray qu'en taverne aller guère je n'ose,
Mais quand je veux un peu remplir mon estomac,
Je m'en vay chez Monsieur de la Roquebenac,

(*) Vous sçavez que je mets beaucoup de vers en l'air,
Et si sçavez aussi, sans que je vous le die,
Qu'en composant mes vers il faut que je mendie :
Non pas que, Dieu merci, j'aille de lieu en lieu
Afin de demander mon pain au nom de Dieu,
En telle extrémité je ne suis pas encore ;
Mais en chaque maison que ma poësie honore
Je m'en vais rimasser en ces quartiers ici :
Donc dans Artigalouve escrit j'ai tout ceci.:..

(A MM. les Conseillers du Roy et gens tenans sa chambre des Contes, à Pau.)

Lequel fort librement me fait mettre à sa table,
Et pour autant je fay quelque rime notable,
Mais j'en fay bien aussi qui n'ont pas fort grand goust.
Il me ressouvient donc qu'au dernier mois d'aoust,
Je vous vins présenter en vers une requeste,
Laquelle dans Navaille en rime j'avois faite;
Et n'ayant obtenu aucun appointement,
J'en ay forgé une autre audit lieu promptement,
Ayant ouï conter au bon Roy vostre frère,
Qu'un seul coup de canon grand bresche ne peut faire.

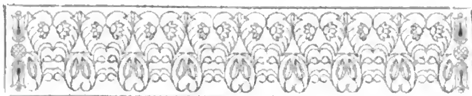
. . . .

Je ne suis point trompeur ni ne le voudrois estre,
Mais, comme je vous dis, je suis un pauvre prestre
Ne m'osant marier ici en ces quartiers,
Si vous ne m'accordez cinquante escus entiers. (*)

(*) A. Gaillard dit ailleurs qu'il a jeté son froc aux orties depuis plus de vingt ans [p. 94]; autre part il se prétend cadet gentilhomme ruiné par la guerre [p. 136]; quelques vers après ceux qu'on vient de lire, il dit qu'il fait des roues et des chansons, ce qui était l'exacte vérité. Les précautions oratoires dont il s'entoure ici prouvent à elles seules qu'il n'entra pas dans les ordres sacrés; mais elles attestent son désir d'être assimilé à ces prêtres apostats devenus pour la plupart ministres ou professeurs, et qui se partageaient les revenus des biens confisqués aux ecclésiastiques, c'est-à-dire l'argent de la dime :

Lequel est destiné à ceux tant seulement
Qui apprennent au peuple à vivre saintement,
Et pour les indigens, et pour beaucoup de maistres
Qui forment la jeunesse és bonne' et sainctes lettres,
Pour ceux aussi qui vont apprendre en quelque lieu,
Afin d'un jour prescher la parole de Dieu.





LES AMOURS PRODIGIOUSES.



A MONSIEUR DE ROQUES,

Maistre d'hostel de Madame et conseiller en son conseil privé, homme de grande expérience, aagé de quatre vingts ans ou plus.



Moussur, moun boun amic, el a degia lounc-tens
Que ieü Aügié Gaillard, roudié de Rabastens,
Abio fort gran desir de fa moun maridatge;
Mas nou gaüsabo dire à cap de persounatge,
Per so qu'éy descubért que forso serbidous
Soun estats fort trounpats per de mayssans traydous.
Ieu éy vist en moun tens gran noumbre d'amourouses
Que lous paüres de sots et paüres malhurouses
Countaboun un tal fach à de galafretiés
Per so qu'els lous tenian per lours amics entiés;
Que péyssos lous mayssans parlans del maridatge,
la paüro gougiato els cercaboun aütratge

Et d'aütres que la filio espouzabou per els.
Mas ieü counoessi pla que vous n'éts pas d'aquels :
Al vostre ćamina et al vostre visatge
Counoessi que jouga nou vouldriats tal aütratge
Al paüre Aügié Gaillard que vous counoysséz fort,
Et ieü saben que vous nou me vouldriats tal tort,
Vous prégui d'ana dire à la noblo Princesso
Que ieü souy amourous d'aquelo Mouroulesso,
May qu'en cap d'aütro part jamay nou fouri poun,
Per naü o déts rasous las pus grandos del moun.
Premiéramen ieü l'aymi à caüso qu'es crestiano,
Encaros que sio may negro qu'uno castanio,
Encaros que plan fort la vegio negregia,
Ieü l'aymi grandomen quant se féc bategia;
Car Diou perdouno touts et dis qu'el vol qu'on visquo,
Mas que s'on es mayssan que l'on se convertisquo.
Per aquo de l'ayma ieü éy bouno intensiou,
Encaros qu'elo sio de mayssanto nassiou;
Et péys éstre nou pot qu'à be fa nou sio déstro,
Car ieü vesi qu'esta an la plus noblo méstro
Que sio dejoust lou cél, ses la flata boussi,
Et digus nou ly sap lou mendre maübés si :
Péys de bounos vertuts Diou be lin a dounados
Que grant noumbre de gens ne sou fort estounados
Per so qu'els an troubat en de libres cinq cens,
Que grandour et vertut nou van pas fort ensens.
Mas Diou, coumo sabéts, à la noblo Princesso
A dados prou vertuts, grandour amay sagesso,
Car vous sabéts ta pla coumo cap d'home viou
Qu'aquelo noblo Damo a la crento de Diou

Et l'adoro tout soul coumo soun pus gran méstre,
Saben qu'el n'y a grandour que pus grando pousquo éstre;
Péys princesso on nou sap qu'elo s'estime mens,
Quant à souna del luth et d'aütres esturmens
Et d'oubra de l'agulho, el na princesso al mounde
Ni cap d'aütro atanpaüc qu'en d'aquo la segounde;
Ni may fenno ni filho on nou sap joust lou cél
Qu'elo sapio tant pla trebalha del pincél :
Car de fort bélos caüsos à mi l'on m'a mountrados
Que, s'o m'an dich, Madamo elo las a pintrados,
Que jamay re n'éy vist que fous milhou pintrat,
Et péys dedins sa crambo ieü souy cent cox intrat,
Que jamay cap de cop nou l'éy troubado en paüso,
Qu'elo nou legigués, o fasio qualquo caüso,
Coumbe que de fa re, coumo poudéts pensa,
Tan pla qu'aütro princesso elo se pot passa.
Aquo fa per moustra à fennos et à filhos
Qu'elos jamay esta nou deürian inutilos.
Elo fa tout aquo per lour pus grand proufiéch;
Et péys aprép soupa, quant es un petit néch,
Per toutos las aprene à mena santo vido
De salmes fa canta qu'elo tey sa pardido;
Péys aprép fa prega per touts en general :
N'a pas la noblo Damo un fort boun natural?
Péys se met à souna del luth, o de la liro,
O de soun espineto, et péys on se retiro;
Cadun dels que soun là péyssos pren soun cami.
Vous abéts vist aquo milhou que noun pas mi.
Et péys la noblo Damo es atambe seguido
De prou damos que menou uno fort bouno vido.

Amay de doumaysélos atambe boun troupél
Que de l'agulho fan tout-jour quicom de bél
Per lou coumandomen de la noblo Princesso.
Que per aquo tan fort aymi sa Mouroulesso,
Encaros qu'elo sio ta negro qu'un carbou,
Me fisan qu'aüra apres aqui quicon de bou.
  Velà de mas rasous l'uno de la pus grandos.
Péys tout-jour éy crentat qu'on me féz pourta bandos.
Per aquo maridat encaros nou souy poun:
Ieü éy crentat aquo may que caüso del moun;
Car l'on dis que lous qu'an las moulhiés par trop bélos
Soun sutjéts à pourta de talos pimparélos;
Et ieü la Mouroulesso aymi per aquo fort,
Me fisan que jamay nou me fario tal tort,
Et quant n'acuzarian lous que l'anirian veyre,
Quant l'on m'o jurario, ieü n'o pouyrio pas creyre:
Qui la veyrio lou jour, nou serio pas ta fol
Per la trouba la néch s'ana trinqua lou col.
Jamay per la garda nou faréy sentinélo;
D'elo me fisaréy may que d'uno pus bélo.
Ieü counoessi fort pla d'homes qualques milhés
Que soun tout-jour en peno à garda lours moulhiés.
Qu'uno grando fatiguo aquo d'aqui deü éstre
D'abe bélo moulhié et n'éstre pas lou méstre!
Et forso d'homes soun d'un aütre natural
Qu'encaros que lour fenno elo nou pense en mal,
Lour semblara tout-jour, se degus las agachio,
Que lour moulhié lour a qualquo troumpario fachio;
Et forso fennos qu'an jalouses lous marits,
Lous fan coucuts, disen que péys sou léü guarits.

Per aquelo rasou ieü aymi fort la Moro;
Car encaros be qu'elo anés dourmi deforo,
Jamay d'elo boussi nou seray poun jalous.
   Encaros qualque sot o qualque caütelous
Dira per que espousa voli la Mouroulesso,
Quant vesi qu'es ta negro et n'es pas de noublesso.
Ieü souy counten que sio ta negro coumo un gorp,
Car quant la baysaréy cluquaréy coumo un horp,
Et nou m'en dounaréy que sio negro ni rousso,
Mas que tout bél duquat ieü trobi sa pél dousso,
Car de fennos m'an dich, que m'aymou de boun cor,
Que la Moro a sa pél dousso coumo un castor.
Cresi qu'en soun païs nou n'a pas de pus bélos.
Sabéts que crenti ieü? Que qualques doumaysélos
Que la noblo Princesso atambe serbissou
Nou vouldran ges suffri, en deguno fayssou,
Qu'elo m'espouze mi ni cap d'aütro persouno
A caüso que la Moro un gran lustre lour douno.
Qualque sot inoussen me dira que las Moros
Nou podou fa trouba d'aütros bélos ni horros.
Si fan per lou segur tout un ni pus ni mens,
Coumo dous musiciens que sounou d'esturmens
Quant l'un souno fort mal et l'aütre fort pla souno.
Un vioulounc que ieü sabi a sa sounario bouno
Qualque paüc may que mi; mas quant n'y sabi res,
Aquel ieü faü trouba milhou méstre qu'el n'es;
Et ieü counoessi là qualques dos doumaysélos
Que quant souletos soun nou paron pas fort bélos;
Mas quant l'on vech la Moro amb'elos al bél miéch
Elos semblou lou jour, et la Moro la néch.

N'abéts-vous pas aüsit parla d'un Martin Guérro (*)
Qu'anéc per guerregia en qualque estrangio térro,
Qu'al cap d'un tens venguéc un home d'esperit
A sa moulhié, disen qu'el éro soun marit,
Que la paüro moulhié lou prenguéc à fisanso
Quant el de Martin Guérro abio qualque semblanso,
Et toutis dous ensens estérou qualques ans,
Talomen que tous dous aguérou dels efans;
Mas péyssos Martin Guérro arribéc de soun viatge,
Quel féc pla repenti d'un tal vilén aütratge;
Martin Guérro d'aquo se saüguéc pla vengia,
Car dabant sa maysou lou féc ana pengia.
Et ieü éy regardat qu'en Béarn et en Franso
A prou filhos que sou toutos d'uno semblanso,
Que s'ieü ne prenio cap d'aquelos que ne sou,
A my m'en pouyrio prene aytal de la fayssou.
S'ieü preso n'agués uno en fach de maridatge
Et que péys fous anado en qualque roumibatge,

(*) Étienne Pasquier (Rech. de la France, liv. 5, ch. 34,) raconte au long cette ESMERVEILLABLE histoire. Martin Guerre de la ville d'Artigues, diocèse de Rieux, après dix ans de mariage abandonna Bertrande Rosly, sa femme, et entra au service de l'empereur Charles-Quint, « et y ayant environ huict ans que sa femme n'avoit eu vent ni voix de luy, un nommé Arnault Tillier, natif du comté de Foix, prit argument de jouer le personnage de Martin Guerre.... Outre les conformités du corps, il discourut à la femme tant de privautéz qui s'estoient passées entr'eux deux, mesmes la première nuict de leurs nopces ..., choses qui ne pouvoient estre sceues que par le vray mary; tellement qu'enfin non seulement elle, mais la pluspart de ses proches parents et amis le recogneurent pour Martin Guerre, et en ceste opinion s'escoulèrent quatre ans, sans aucune contradiction. » Le faux mari jeta la justice dans les plus grandes perplexités par l'identité de ses réponses avec celles de Martin Guerre qu'il ne connaissait pas, enfin le parlement de Toulouse le condamna, au mois de septembre 1560, à être pendu à Artigues.

Que qualque capela la m'agués retengudo,
Beléü aprép uno aütro à mi serio vengudo
Disen qu'éro la mio; et ieü, ses pensa mal,
L'aürio prezo, per so que se sembloun aytal.
Atambe quelo Moro ieü aymi fort aytalo,
Per tal de me garda d'uno talo escandalo.
Péys, ses éstre coucut, éy crentat autre cas,
De nouyri dels efans que meüs no foussou pas,
Car tantos fennos sou que fan enfans et filhos,
Que quant dedins lour liéch elos fan lours jasilhos
Calcun' aütro lous cambio aprop que soun nascuts,
Que péyssos jamay pus nou soun recounoscuts;
Mas s'ieü abio d'enfans o filhos de la Moro,
Coumbe qu'on lous cambiés an d'aütres de deforo,
Mas qu'on lous me mounstrés quant serian morts o vious,
Ieü be counoesserio si tals érou lous mious.
Péys tropos de beütats soun caüsos diaboliquos :
Ieü éy troubat dedins las historios tragiquos
Qu'un cop un Albanes et valent cabalhié
A la fi de sous jours murtriguéc sa moulhié,
Per tal qu'aprop sa mort cap d'home de cerbélo,
Nou pousquésso joui de sa moulhié tant bélo :
Amay quant lou mayssant aguéc fach un tal cop,
Alprés de sa moulhié se murtriguéc aprop.
Per aquo ieü la Moro aymi may que las bélos,
Per me garda de fa de caüsos tant cruélos,
Amay per las rasous que vous éy allegados.
Et péys quant nou veyréy sas gens gayres vegados,
Car ieü sabi de gens que suffrissou bél-cop
Per la moulhié qu'els an, à caüso qu'es de prop.

Ieü ne counoessi pla de parels may de quatre
Que sel paüre marit las menasso de battre,
Las maübésos moulhiés aprop, ses dire mout,
A lour mayre s'en van per li counta lout tout;
Et péys quant li an countat o vertat o mensoungio,
La mayre quant et quant, ses boussi de vergoungio,
S'en va dire poulhos al paüre maridat,
En li disen « Mayssant, et tant t'es oublidat
De menassa ma filho aytal d'aquelo sorto
An la bouno amistat que la paüro te porto! »
Et per aquo la Moro, espouza vouldrio fort,
Car s'elo de soun cors me fasio degun tort,
S'ieü la voulio castia nou crentario pas gayre
Qu'anés counta lou tout à sa folo de mayre.
Forso volou moulhié que sio de grant maysou,
Qu'aquo nou lour és péys qu'uno grant mangiasou.
Ieü ne sabi qu'en loc d'en tira recoumpenso,
Las gens de lour moulhié lour pourtoun grant despenso,
Que sul paüre d'espous, per so que sou de prop,
Nou fan qu'ana et tourna, so vezén cado cop.
Mas s'ieü preni la Moro, ieü nou podi pas creyre
Que per mangia moun be, sas gens me vengoun veyre.
Péyssos d'en gazania ieü éy bouno intensiou,
Et per y pervenir uno bouno invensiou
Éy pensado despéys que l'amour me goubérno :
Un cop ieü entendio de fa touts dous tabérno
Quant nous sian espouzats, per gazania d'argen,
Mas péys me souy pensat que la maubézo gen
Van lougia may que may sus las bélos houstessos
Et qu'els nou van pas là per engendra tristessos,

Sounque per la beütat, et per beüre et mangia;
Et quant la mebo Moro els veyrian negregia
En loc de veni gens, s'en fugirian de crento.
De lour ana louga qualque bélo sirbento
Per tal dels atira, coumo prou d'hostes fan,
Nou fario pas quant ieü deürio mouri de fam;
A my nou me play ges uno talo trafiquo :
Mas que se nous abian uno pats pacifiquo,
Coumo dessus éy dich, me souy anat pensa
Coussi bél-cop d'argen nous pourian amassa.
Sabéts coussi metren forso d'argen en pochio?
Quant seren espouzats, croumparen uno cochio
Et nous embarquaren toutis dous là dedins,
Noun pas que per aquo pensen fa lous badins,
Car ses jouga tal rollo, en forsos vilos bounos,
Nous aüren de l'argen de bél-cop de persounos;
Nou voly quel cochié amb'un janti gougiat
Qu'aüra soun tabouri, et quant ieü sio loutgiat,
Lou mandaréy souna, tant sou de bouno sorto,
Et souben per la vilo el dira drech lour porto:
« A qui playra de veyre aquel Aügié Gaillart
Et sa moulhié la Moro, elis en talo part
Toutis dous soun à là, d'aquo me poudéts creyre;
Mas cadun cinq hardits pagara de lous veyre. »
Quant et quant quel gougiat tal bandoul agio fach,
L'on veyra veni gens coumo mousquos al lach.
Oh! se poudian aytal ana dedins Toulouzo,
En pacificassiou que y a de gen jouyouzo,
Quant els saürion aquo, veyriats de gens veni
May que jamay de gens n'aguéc méstre Gouni.

Jamay tant de plaze nou prengueroun à farso
Coumo de me veze marit d'aquelo garso.
Et péys lou tout n'es pas soulomen al veze,
Nous fariam quicom may per lour da del plaze,
Car de bralles ieü sabi à la modo de Franso
Et coumo vous sabéts, la Moro pla lous danso,
Qu'els ly fario dansa; péys s'abian tens de sobros,
Ly fario daban touts legi de las mios obros,
Et serian estounats qu'en la vezen legi
Ni per veze dansa, nou la veyrian rougi.
D'aquo touts pel segur se darian merabilhos,
A caüso que l'on sap que las fennos et filhos
Rougissoun paüc ou prou debant las gens d'hounour,
Et la Moro jamay nou cambio de coulour.
L'on nou la vech jamay veni rougio ni pallo,
Et péyssos, d'aütro part, canto coumo uno callo.
Per so que de sa fassio elo nou vario poun,
Ieü l'aymi per aquo may que filho del moun.
Péys l'aymi quant degus boussi nou la courtizo;
Car ieü voli fugi uno grando soutizo
Qu'an fachio de tout tens forso d'homes bragarts.
Ieü éy vist en escrich en may de quatre parts
Que quant uno mestresso abio dous amourouses
Per so qu'els éroun dous, lous paüres mal-hurouses,
Se dabou lou coumbat per veze qui l'aürio,
Que per un tal debat l'un o l'aütre mourio,
Et soubén à touts dous lour coustabo la vido,
Que per aquo la Moro aytal ieü éy caüsido,
Quant n'a cap d'amourous que lou souldat Bernat:
Amay encaros el s'es milhou goubernat,

Car un jour me diséc que me troubéc deforo :
« Aügié, calcun m'a dich que vous vouléts la Moro,
Amay ieü pel segur atambo la voulio,
Mas garden nous touts dous de fa talo foulio
Que fan d'aütres pla sots, que per uno amourouso
S'aüciran an l'espazo o de cops d'harquebouzo,
Per demoustra que sou de louyals serbidous.
Nou fasquan pas aquo, entre nous, aütres nous,
Car per uno moulhié nous ne troubaren milo;
Mas se vous me crezéts, fazén al crouts o pilo
Per veze qui l'aüra ». Ieü demandéri crouts :
Bernat perdéc; et péys el diséc debant touts
Qu'elo m'apartenio, qu'el re n'y demandabo
Et que de fort boun cor soun drech el me quitabo;
Et, ses aütre coumbat, nous sém estats d'acort.
Dounc la noblo Princesso anirets prega fort
De voule counsenti à tal mariatge fayre,
Per afi qu'elo rigo amay lou rey soun frayre.

Moussur de Roquos.

Ieü vouldrio be per vous prene de mage peno ;
Mas el a fort lounc-tens que tout aquo se meno,
Et péyssos vostre cas n'es estat sounquo ven :
Ieü et d'autres abén aüzit counta souben
Que dedins paüc de temps vous debiats fa fiansalhos
Et péys al cap d'un paüc fayre las espouzalhos;
Mas despéys on m'a dich que vous, Aügié Gaillart,
Mandérets qu'à Bernat quitabets vostro part ;
Que nou la voulias pas en fach de maridatge :
Coussi cambiat despéys abéts-vous de couratge?

De fayre aquo d'aqui férets un grant deffaüt,
Vous sabéts que lou fér cal battre quant es caüt.

Aügié Gaillard.

Moun amic, dos rasous d'aquo me soun en caüso :
La purmiéyro rasou, vous sabéts qu'on nou gaüso
Acaba d'acoumpli un tal fach coumo aquel,
Ses prene de calcun un petit de coussel.
Que mal-hur quant jamay à degus ne parléri !
Car alaros moun cas de tout ieü affouléri.
Ieü ne parléri à un que lou mayssant vilén,
En loc d'y counsenti, el me tiréc fort lén,
Me disen que de mi se dabo merabilhos;
Car quant ieü an la Moro aürio d'efans et filhos,
Tantis que ne fario serian de sa coulour,
Que péys aquo tout-jour me serio grant doulour.
Aquo m'estounéc fort, car ieü en moun couratge
Pensabo, se fasian touts dous forso maynatge,
Que quant nous ne farian gran o petit troupél,
Tout-jour serian estats la meytat de moun pél.
Aquel disio que nou, et ieü cresio soun dire :
Que mal-hur dessus el, mal de pipos lou vire !
Moussur d'Artigaloubo a dedins soun castél
Uno gato ta negro o may que moun capél;
La pus negro que visto ieü agio de ma vido,
Que d'un bél cat tout gris elo fouréc crubido,
Et quatre béls catous pourtéc d'el cat aquel,
Et de touts aquels quatre elo féc l'un parel,
Coumo prou mounde sap, negres coumo la mayre,
Et féc l'aütre parel grises coumo lou payre;

Et ieü vesen lou fach de tout aquel bestial
Éy pensat que la Moro et ieü farian aytal,
Et l'encountre disio lou quel fach ly countéri.
Qu'un det me fous trinquat lou jour quel rencountréri!
Car uno falsetat grando me demounstréc,
Que d'ayma pus la Moro aquo me degoustéc.
Et péys ieü me crentio que l'on me troumpés, coumo
Fourou troumpats un jour de nobles gens à Roumo,
Que pensans courouna un home de cerbélo
Baylérou la courouno à uno damaysélo.
.....Se l'on troumpéc aquels que forso gen adoro,
So me penséri ieü, se tu prenes la Moro,
Beléü an talo peno aprop seras loutgiat,
Tu pensos que sio gougio et beléü es gougiat.
Per dire que sio filho on n'a pas temouniatge
Quant n'a jamay agut ni marit ni maynatge;
Et péys las filhos an lour piél dous et poulit,
El la Moro a soun piél coumo de crin boulit.
Mas uno fenno a dich qu'un cop l'abio batudo,
Que de la cinto en bas la viguéc touto nudo,
Qu'abio soun cas ta pla coumo filho del moun,
Et que ieü per aquo nou la rafusés poun.

Moussur de Roquos.

Aügié vous diséts pla que vous seriats hurous,
Mas péys que de la Moro éts tant fort amourous,
Ieü ne tendréy prepaüs à la noblo Princesso
Amay péyssos aprop à vostro Mouroulesso,
Noun pas vostro de tout; car à prou gens d'ayci
Elo a dit que de bous n'abio que fa bouci;

Mas que ieü ly diréy qu'en tout son cas abise,
Péys que pus de Bernat nou cal qu'elo se fise;
Car per ly fa l'amour degus pus nou s'approchio.
Anats dounquos, Aügié, fa croumpa vostro cochio
Per gazania d'argen, coumo m'abéts proumes,
Car vous aürets la Moro en d'abansos d'un mes.
Se Madamo per vous tout aquo ly demostro
Pel segur vous poudéts la teni pla per vostro.

Aügié Gaillart.

Moussur moun grant amic, vous diséts un boun mout,
Que ieü croumpi la cochio et nou diséts pas tout :
D'oun pouyrio ieü tira milo escuts del soulelh
Que coustara la cochio et tout soun aparelh ?
Ieü la poussi croumpa de l'argen del mariatge !
Et péys quant ieü l'aürio, ieü nou serio pas satge
D'ana croumpa lou tout et péys éstre mouquat.
Ieü pensi be qu'en vous éy un boun abouquat,
Et que vouldriats que ieü agués aquelo garso;
Mas l'on pren tout-jour l'aüquo abant que fa la salso.
Agian dounquos, Moussur, aquelo Moro un cop
Et la cochio que disi aüren péyssos aprop;
Car vous sabéts qu'en fach de filhos trop beziados
Nou s'y cal pas fiza que nou sian espouzados.

Moussur de Roquos.

Et be dounquos, Aügié, vous abéts grand razou,
Car Bernat nous pouyrio fa qualque trahisou :
Lou mout que me diséts pézo pla may d'uno ounso
Tant préstcoumo pouyray, voustournaréy respounso.

La Respounso de Moussur.

Aügié, de vostre cas ieü veni de veze;
Mas Madamo n'éy pas troubado de leze,
Car elo legissio dins sa crambo la biblo;
Que de parla d'amb'elo éro caüso impoussiblo;
Et pensant quel legi li serio léü passat,
Ieü l'éy fort esperado et n'éy res abansat.
Quant ieü éy vist aquo, m'en souy sourtit deforo,
Et dins la garderaübo éy troubado la Moro,
Que lin éy pla parlat, amay per la gania
De vous li éy dich de be may bél-cop que nou n'y a.
Mas tant s'en fal; car elo à bélo pleno bouquo,
En loc de vous ayma, de vous elo se mouquo;
Talomen que m'a dich que vous, Aügié Gaillart,
Abéts fach coumo féc un cop lou fin raynart,
Qu'un jour voulio mangia de razins que vesio,
Et noun pouden abe, lou mayssant péys disio
Qu'el nou ne voulio ges per so quant n'érou bous.
Et la Moro m'a dich qu'aytal abéts fach vous;
Que quant pouscudo abe nou l'abéts en mariatge
Diséts que nou vouléts vous metre en tal lignatge.
Que quant m'a dich aquo, elo m'a fach cala,
Talomen qu'à Madamo ieü n'éy gaüzat parla,
Coumbe qu'elo fario so que voudrio Madamo;
Mas péys que nat boussi la Moro nou vous amo,
Jamay d'elo serbit nou seriats coumo cal,
Car talo rasso sou d'un mayssant natural.
Encaros qu'elo sio, coumo veséts, fort horro,
Ieü cresi qu'el n'y a filho en Bearn ni en Bigorro

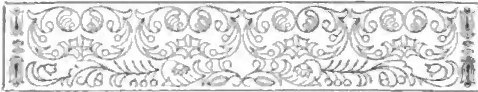
Qu'elo s'estimo tant coumo la Moro fa.
Et sabéts vous, Aügié, que la fa tant piaffa?
Per so qu'aüsit counta grant noumbre de vegados
Qu'al païs, que las gens soun toutos abuglados,
Quant on y pot veze un home amb'un él,
L'on l'apélo moussur o calque noun pus bél.
Et la Moro vezen qu'en Bearn ni en Franso,
Noun s'en podou trouba gayros de sa semblanso,
Ly semblo qu'un pus grand ly vouldra fa l'amour
Per la curiositat de sa raro coulour.
Et per aquo de vous nou fa gayre de counte,
Mas garde-se, se vol que degus nou l'affrounte :
Et vous de soun refus nou siats pas fort marrit,
Car moulhié troubarets tant pla qu'elo marit.

Aügié Gaillart.

Vous diséts pla que ieü troubaréy de moulhié;
Et pus rousso qu'aquelo, amay aüra palhié,
Mas quant per me veze forso mounde me cérquo,
Espouza ieü vouldrio uno filho de mérquo. (*)

(*) Nous n'avons pas reproduit le texte français placé en regard du texte languedocien dans l'édition de 1592, parce qu'il n'offrait qu'une traduction presque mot à mot, souvent inférieure à l'original.





PLAISANTES CHOSES.



RECUEIL

DES DITS NOTABLES DE DEUX PHILOSOPHES

Qui disputèrent devant Son Altesse, présent M. DE TURENNE.



Interlocuteurs : CHAPOL *et* CHEREDAME.

—

TRÈS noble dame, et vous monseigneur de Turenne,
Avez mis mon esprit en une extrême peine
Quand m'avez commandé de venir escouter
Deux hommes qui vouloient devant vous disputer.
L'un d'eux à nom Chapol et l'autre Cheredame;
Et leur dispute estoit de ceux qui ont bonne âme
Et de tous ceux aussi qui marchent de travers.
Pour vous obéir donc, j'ay icy mis en vers
La plus grand' part de ce qu'ils dirent de leur bouche,
Combien que fusse là muet comme une souche;
Car je n'osais parler, pour leurs dits retenir,
Puisque pour un tel fait on m'avoit fait venir.

Je di donc que Chapol pensoit l'autre confondre;
Mais Cheredame au vray lui sçeut très bien respondre.
Chapol fut le premier de tous deux qui parla.
Cheredame lui dit : Qui t'a fait venir là?
Chapol répond : Madame et monsieur de Turenne
Nous ont fait assembler et nous donront l'estrenne,
Si vous savez respondre à mes dits promptement,
De la réformation et fait du règlement,
Et du grand mal aussi que tant de peuple souffre.
Cheredame, qui a des paroles un gouffre,
Respondit à Chapol en mots très bien couchez,
Qu'un tel mal ne nous vient sinon pour nos péchez;
Et quant au règlement de réformer le monde,
Dit que Dieu a donné partout et à la ronde
Un père de famille, afin qu'en sa maison
Il gouvernast ses gens selon droit et raison,
Et qu'ainsi Dieu vouloit que sa gent fust régie.
Chapol luy répliqua : Cela est théologie.
Je ne vous parle point de la divinité;
Tout ce que je vous dis est de l'humanité:
Respondez seulement à ce que je propose.
Et bien donc, mon ami, parlons d'une autre chose.
Parlons de la noblesse et de leur vocation :
Ceux-là ont-ils besoin de la réformation?

Cheredame.

La noblesse, Chapol, sera toujours noblesse;
Mais en se despartant de vertu et sagesse
Pour s'adonner au vice et vivre meschamment:
Faisans cela, finit leur annoblissement.

Chapol.

Et bien donc, Cheredame, et des gens de justice,
Avez-vous descouvert en ces gens aucun vice?

Cheredame.

La justice, Chapol, est créée de Dieu,
Et ne sera jamais maudite en aucun lieu,
Quand elle entreprendroit de tout le monde suivre;
Sinon par ceux lesquels se plaisent à mal vivre.

Chapol.

Or bien je veux vous faire une autre remonstrance:
Que dirons de Paris, le premier œil de France?

Cheredame.

Pour respondre à cela je ne veux plus long terme;
Car le vray œil, Chapol, doit estre tousjours ferme
Et garder à jamais sa première clarté.
Ainsi Paris n'estant plus comme il a esté,
Je di qu'il n'est plus œil, car c'est un œil pourri,
Et de son grand malheur je suis tresque marri;
Car c'était le plus beau village de la terre.

Chapol.

Après que dites-vous de tous ces gens de guerre?
Ne sont-ils par tenus de rendre aux ennemis
Ce qui par leur accord leur a esté promis?
N'est-ce pas là de vray une chose certaine?
Tant s'en faut, qu'une fois un meschant capitaine
Estoit dans une ville avec tous ses soudars,
Estant des ennemis cerné de toutes pars,

Qu'à la fin ne sçavoit de quel bois faire flesches;
Car tous ses ennemis lui firent deux grand's bresches;
De discourir le tout ne me veux tourmenter;
Mais je vous di qu'entr'eux vindrent parlementer,
Et l'assiégé promit de leur rendre la ville.
Tel accord fut signé, présens plus de dix mille.
Lors l'assiégé fit mettre en bataille ses gens,
Capitaines, soldats, caporals et sergens;
Puis de toutes maisons à tout le menu peuple
Il fit commandement de charger tout le meuble;
Et puis estans sortis en ceste façon-là,
Le chef des ennemis doucement répliqua
Qu'ils avoient arresté que lui et ses gens d'armes
Sortiroient seulement leur bagage et leurs armes.
L'assiégé respondit alors fort fièrement
Qu'il leur avoit promis la ville seulement.
L'autre voyant ses gens si bien en équipage,
Craignant d'estre moins fort, ne dit rien d'avantage.
Respondez, Cheredame, à ce que je vous dis,
Ne trompa-t-il pas bien alors ses ennemis?

Cheredame.

Nenni, Chapol, nenni; car si la chose est telle,
En ce fait l'assiégé n'usa point de cautelle :
Si de rendre la ville il promit seulement,
A faire ce qu'il fit ne faillit nullement.

Chapol.

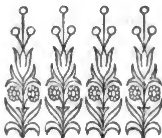
Les tromperies des rois vous trouvez donc gentiles
Quand c'est qu'on les adresse à des gens inutiles

Qui sont en leurs maisons et ne servent de rien,
Sinon tant seulement à despendre leur bien.
Leurs maîtres en cela ne font-ils pas grand's fautes
De ne les renvoyer pour en avoir des autres?

Cheredame.

Cela tombe sur moi et sur Auger Gaillard;
Mais je veux alléguer la fable du renard
Qui estoit escorché du tout, hormis sa queuë,
Et les mouches estoient sur sa pauvre chair nuë.
Une beste luy dit qu'il les devoit chasser.
Non feray, respond'-il; car de ma pauvre chair
Les mouches que tu vois sont toutes engraissées,
Qui ne font que lécher, et quand seroient chassées
De plus maigres viendroyent me manger jusqu'aux os.
Ce sont, très noble dame, icy tous les propos
Lesquels de ces docteurs alors je peus entendre,
Vous priant humblement en gré les vouloir prendre.

Dedans Pau.





A MONSIEUR DE BELESBAT,

CHANCELIER DE NAVARRE.

Del viatge que féc madamo DE SALIGNHAC, *sa sor, à Ayguos-Caüdos* (*), *et del be qu'el féc à* AÜGIÉ.



MOUSSUR de Belesbat, encaros me soube
Qu'un journ dedins Nerac me férets un grand be,
Quant al nostre boun Rey presentéri requésto
Afi qu'el me fés da qualque soumo d'hounésto,
Per m'ajuda à paga so qu'emprima fasio;
Et dels de soun coussel un troupél me disio
Que ieŭ nou poudio pas oubteni ma demando,
Que la necessitat d'argen éro trop grando.
Mas vous férets per mi assembla lou coussel,
Et là l'on m'ourdounéc déts escuts del soulel;
Mas, pel segur, ses vous et ses moussur del Pléssi (**),
Ses abe cap de croux, calio que m'en tournéssi.
Dounc per l'amour de my ly disérets dous mouts,
Et en vostro favour el féc vale sa vouts;

(*) Les Eaux-Chaudes situées dans la vallée d'Ossau, près Pau.

(**) Philippe de Mornay, seigneur du Plessis-Marly, fut appelé en 1575 au service du roi de Navarre qui l'admit dans son conseil, et en fit son premier ministre. Gaillard nous apprend un peu plus bas qu'il composa beaucoup de vers à la louange de ce puissant protecteur. Ils nous sont tout-à-fait inconnus.

Et l'aütro doumaysélo apelaboun Gontaüt,
Que noul troubario pas, o ieü cresi, trop caüt.
Dels homes qu'an Madamo anéroun fa tal viatge,
Ieü counoyssi que re nou lour fasio doumatge.
Degus n'abio bouci re de soun cors gastat.
Mas quant aguerou là uns quinze jours estat,
La vostro noblo sor vas Paü tournéc, la caro,
Per saluda Madamo un aütre cop encaro,
Et per so qu'es hounésto et quant sap pla parla,
Madamo la princesso un tens l'arrestéc là.
Al cap de quinze jours, per tout soun viatge fayre,
Anéc veze à Arros lou barou soun bél frayre
Et sa noblo moulhié barounesso d'Arros.
Aquis estéc fort pla de tens tout un gran tros;
Ieü o sabi fort pla, car là tout-jour ieü éro,
Qu'en loc jamay nou féri une milhouro chéro:
Mas cértos nou poudio ni beüre ni mangia,
Car tout-jour estant là nou fasio que soungia,
Amay n'y poudio dire uno soulo paraülo,
Nou que ieü me fachés quant éro al founs de taülo;
D'aqui, per lou segur, nou venio lou defaüt,
Mas que la doumaysélo, aquelo de Gontaüt,
Ieü vesio blanquegia debant mi quant mangiabo,
Qu'en loc de mangia re, cértos ieü enratgiabo,
Que s'estat aguéz là sépt jours an tal troupél,
Aros ieü n'aürio pas quels osses et la pél,
Et so que ieü vous dic n'es pas bouci de finto,
Car dins tres jours d'un pam m'éro longuo la cinto.





SONNET

A MONSIEUR DE TURENNE.

De la courte mémoire d'un sien serviteur.

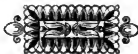


Monseigneur, vous avez dedans vostre maison
Un serviteur qui n'a, je croy, nulle malice :
Mais boire lui faudroit de l'eau de la mélisse,
Car il a de mémoire autant comme un oison,

Et l'eau que je vous di seroit sa guérison,
Car pour tel accident c'est chose fort propice :
Et celuy que tenez pour en avoir service
Est taxé d'un tel mal ; car voici la raison :

Vous souvient-il, Monsieur, que moy Gaillard le poëte,
Faisois dans Navarrens sur les gens une queste
Pour aller imprimer des rimes plus de vingt?

Lors, vous, à ce valet, de vostre propre grace,
Dites que dix escus sans délay me baillasse,
Mais à cet oublieux jamais il n'en souvint.





SONNET

D'Auger Gaillard à soy-mesme.



Ta rime, Auger Gaillard, monstre ta gaillardise,
Quand d'un stile bien doux tes vers vont décevant
Les termes orgueilleux d'un autre plus savant
Qui d'un art très parfaict les matières déguise (*).

Veux-tu savoir comment tes poëmes je prise?
Desportes et Ronsard et d'autres bien souvent
Les doctes vers d'autrui nous mettent en avant,
Et tu ne hais rien tant qu'une telle entreprise.

Non que de leurs escrits je veuille en rien mesdire :
Au lieu d'en dire mal, certes je les admire;
Mais je trouve tes vers bien coulants et sans fard :

Je trouve tes escrits provenir de toy-mesme
Sans leur céder en rien, car la muse qui t'aime
Faict plus paraistre en toy la nature que l'art.

(*) Allusion à ses différends avec Desportes qu'il accusait de voler ses sonnets à Pétrarque.

FIN.

GLOSSAIRE

ALBIGEOIS-FRANÇAIS

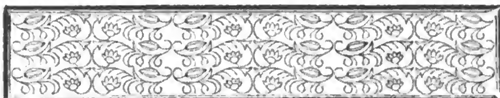
POUR L'INTELLIGENCE

DES POÉSIES D'AUGER GAILLARD.

ABRÉVIATIONS.



a., *Adjectif.* — ad., *Adverbe.* — c., *Conjonction.* — f., *Féminin.* — m., *Masculin.* — p., *Participe.* — pl., *Pluriel.* — pr., *Préposition.* — pro., *Pronom.* — s., *Substantif.* — v. a., *Verbe actif.* — v. a. n., *Verbe actif et neutre.* — v. imp., *Verbe impersonnel.* — v. n., *Verbe neutre.* — v. p., *Verbe pronominal.* — v. r., *Verbe réciproque ou réfléchi.*



GLOSSAIRE.

A.

Abesquat, s. m., *évêché.*

s'Abremba, se bremba, v. r., *se souvenir, se rappeler.*

Affoula, v. a., *rendre vain, gâter.*

Agachia, v. a. n., *regarder, aviser.*

Agras, s. m., *verjus.*

Agraülo, s. f., *pie.*

Alachia, v. a., *alaiter.*

Alba, s. m., *saule.*

Amay, ad., *et de plus, ainsi que.*

Ambe, pr., *avec.*

Amenansos, s. f. pl., *fêtes de noce.*

Ammi, ad., *avec moi.*

Amoun, ad., *en haut.*

Amounta, v. a., *rassembler, amasser en un tas.*

An, v., *ils ont.* pr., *à, avec.*

Anaquel, and'aquel, *avec* ou *à celui-là.*

Ansalado, s. f., *salade.* Arriba l'ansalado, *assaisonner (cueillir) la salade.*

ésse Aqualat, v. r., *se taire.*

Aqueste, aquest', pro., *ce, cet, celui-ci.* f., aquesto.

Aqui, ad., *là.*

Aquo (*ou* aco), aquo d'aqui, pro., *cela.* Aquo d'un tal, *chez un tel.*

Arado, s. f., *guérêt.*

Aran, s. m., *fil d'archal.*

Ard. v., *il brûle*, ardet.

Ardit, s. m., *liard.*

Ardido, s. f., *double liard.*

Argoulet; s. m., *carabin* ou *hussard, homme de néant.*

Aro, aros, ad., *maintenant.*

Arrapa, v. a., *se saisir, griffer, accrocher.*

Asoulia, v. a., *ouiller du vin.*

Atambe, **tambe**, c., *aussi, de plus, de même.*

Atanpaüc, ad., *non plus.*

Aüci, v. a., *occire, tuer.*

Aügiol, s. m., *aïeul.*

Aüquo, s. f., *oie.*

Aürinal, s. m., *pot-de-chambre.*

Aüsi, v. a., *ouïr.*

Ayguo, s. f., *eau.*

Ays, s. m., *essieu.*

Aysso, pro., *ceci.*

Aytal, c., *ainsi.* f., aytalo.

B.

Badio, s. f., *abbaye.*

Bagnia, v. n., *mouiller.*

Bala, v. n., *danser.*

Bandoul, s. m., *proclamation.*

Barganio, s. f., *rien qui vaille, chenevotte.*

Bargos, s. f. pl., *brayes à brayer du chanvre.*

Barla, **bralla**, v. n., *bouger.*

Barry, s. m., *faubourg.*

Bartas, s. m., *buisson.*

B', ad., **be**, **ben**, s. m. ad. v., *bien. vient.* Tout mal be per be, *tout mal vient pour un bien.*

Béch, **béjio**, a., *vide.*

Begoula, v. n., *miauler.*

Bél, s. m., *aïeul.*

Beléü, ad., *peut-être.*

Besc, s. m., *glu.*

Beziado, a. f., *mignarde.*

Blasit, **ido**, a, *flétri, ie.*

Bles, **so**, a. *atteint de blésité* ou *de zézayement.*

Blot, s. m., *masse.*

Blous, a. m., *pur.*

Boto, s. f., *fête locale.*

Bouci, ad., *un peu, un morceau, point.* Nat boussi, *pas du tout.*

Boulega, v. a., *remuer.*

Bou'n, *vous en.*

Bout, s. m., *neveu.*

Boutel, s. m., *cruchon.*

Boutiolo, s. f., *vessie.*

Braga, v. n., *braguer, faire le fanfaron, mener une vie joyeuse.*

Bragard, s. m., *pimpant.*

Brem, s. m., *bran, matière fécale, terme de mépris.*

Bren, s. m., *son, partie grossière du blé.*

Brés, s. m., *berceau.*
Bressayrolo, s. f., *berceuse.*
en Breü, ad., *en bref.*
Broquo, s. f. *bûchette.*
Budél, s. m. *boyau.*
Busac, s. m., *milan.*

C.

Ca, co, s. m., *chien*, cadél, *jeune chien.*
Cabal, s. m., *provision, fonds de commerce.*
Cabalio, s. f., *bête chevaline*
Cabestre, s. m., *licou.*
Cabirol, s. m., *chevreuil.*
Cado, pro., *chaque, quelque.*
Cafouyié, s. m., *chenêt.*
se Cala, v. r., *se taire.*
Cale, v. imp., *falloir.*
Calel, s. m., *lampe à queue.*
Cambado, s. f., *enjambée.*
Cambagiou, s. m., *jambon.*
Cambia, v. a., *changer.*
Canatié, s. m., *marchand de chiens.*
Campayrol, s. m., *champignon.*
Cap, s. m. ad., *tête, bout, plus, aucun, ne, nul autre, tout autre.*
Capayrou, s. m., *chaperon.*
Capela, capelo, s. m., *prêtre.*
Caramet, s. m., *petit chalumeau.*
Cardino, s. f., *chardonneret.*
Caro, s. f., *visage, chère.*
Carsalado, s. f., *viande de porc salée.*
Catou, s. m., *petit chat.*
Caül, s. m., *choux.*
Caülado, s. f., *caillé.*
Caurs, *Cahors.*
Caysac, *Cahusac (Tarn).*
Cazal, s. m., *habitation.*
se Chaüta, v. r., *se soucier.*
Chésse, a. m., *étique.*
Claba, v. a., *fermer à clé.*
Clavél, s. m., *clou.*
Clérgue, s, m., *clerc.*
Clot, s. m., *fosse, trou.*
Cluqua, v. n., *fermer les yeux.*
Cor-fali, v. p., *s'évanouir.*
Cose, v. a. n., *cuire.*
Cossoul, s. m., *consul.*
Coudért, s. m. *pâtus.*
Coudoun, s. m., *coing.*
Coulac, s. m., *alose.*
Coumbe, c., *quoique, malgré que.*
Coumpanatge, s. m., *ragoût*

composé de toute sorte de viandes et de légumes, société.

Counil, s. m., *lapin.*

Couo, s. f., *queue.*

Couro, ad., *quand.*

Courrento, s. f., *courante, nom d'un air et d'une danse.*

Coussi, ad., *comment.*

Crabo, s. f., *chèvre.*

Croso, s. f., *creux, trou.*

Crozes, *fosses en terre, silos.*

Croumpa, v. a., *acheter.*

Croux, s.f., *croix, monnaie.*

Crubela, v. a., *cribler.*

Crubisous, s. f. pl., *temps des semailles, semailles.*

Cugniado, s. f., *belle-sœur.*

Culhido, s. f., *récolte.*

D.

Dabegados, ad., *parfois.*

Daboul, a., *diabolique.*

Dailho, s. f., *faux.*

Dam, dan, c., *avec.*

Daquio, d'aquio, pr., *jusques à, jusques à ce.*

Debremba, v. a., *oublier.*

Degun, o, a., *aucun, e.*

Degus, pr. m., *nul, personne.*

Demest, pr., *parmi, entre.*

se Demesi, v. m., *se diminuer, s'amoindrir.*

Derrega, v. a., *arracher.*

Diséc, disséc, v. *il dit.*

se Dole, v. p., *se plaindre, souffrir.* Me doulguéc, *me fit souffrir.*

Dousta, v. a., *ôter, enlever.*

Dressiéyro, s. f., *chemin de traverse.*

E.

Éguo, s. f., *jument.*

Él, s. m., *œil.*

Embegio, s. f., *envie.*

Embriaygua, v. a., *enivrer.*

Empelissado, a. f., *plissee.*

Encanta, v. a., *publier, mettre à l'encan.*

Endacom, ad., *quelque part.*

Enebi, v. a., *empêcher, défendre.*

Engana, v. a., *duper.*

Englagiat. ado, a., *gelé, ée.*

Enlusi, v. a., *polir.*

Enmersa, v. a., *employer, dépenser.*

Ensens, ad., *ensemble.*

Entretan, ad., *cependant.*

Éri, **éro**, *j'étais.*

Escampilha, v. a., *éparpiller.*

Escana, v. a., *étrangler.*

Escanti, v. a., *éteindre, assouvir.*

Escarchoffo, s. m., *artichaud.*

Escarrabilhat, ado. a., *émérilloné, ée.*

Esclop, s. m., *sabot.*

Escupi, v. n., *cracher.*

Esfega, v. n., *s'étouffer, râler, être aux abois.*

Espasassiou, s. m., *spadassin, d'*espazo, *épée.*

Espelit, ido, a., *éclos, e.*

Esquérre, o, a., *gauche.*

Esquirol, s. m., *écureuil.*

Essirmen, s. m., *sarment.*

Estabani, v. r., *s'évanouir.*

Estalbia, v. a., *épargner.*

Estérle, a. m., *jeune homme à marier.*

F.

Fabiéyro, s. f., *champ de féves, de* fabo, *féve.*

Fadegia, foulegia, v. n., *badiner, folâtrer.*

Falguiéyro, s. f., *fougère.*

Faquo, foquo. s. f., *haquenée, bidet.*

Farania, v. n., *dénicher.*

Farlabica, v. a., *frelater.*

Faü, s. m., *hêtre.* v., *je fais.*

Faüre, s. m., *forgeron.*

Fedo, s. f., *brebis.*

Feme, s. f., *femelle.*

Fetge, s. m., *foie.*

Filiol, s. m., *filleul, repas à l'occasion d'un baptême. Dans ce dernier sens on dit aussi* filioulatge *ou* filhoulatge.

Fisaduro, s. f., *piqûre d'abeille.*

Flaügnac, a. n., *benêt, mou.*

fa soun **Floc**, *faire son coup.*

Fougayrou, s. m., *âtre.*

Foulsina, v. a., *renifler.*

Foussalou, s. m., *frelon.*

Foussou, s. m., *houe.*

Fraüsit, ido, a., *ridé, ée.*

Fraymenou, s. m., *frère-mineur, cordelier.*

Fusto, s. f., *bois à bâtir.*

G.

Gabach, a. s. m., *grossier, rude, incivil.*

Gailhardo, s. f., *gaillarde,*

nom d'un air et d'une danse.

Galino, s. f., *poule.*

Ganguié, a. m., *sale, vilain.*

Garric, s. m., *chène.*

Gauch, s. m., *joie, plaisir.*

Gaüdino, s. f., *réjouie.*

Gaüsi, v. a., *réjouir.*

Gaülo, s. f., *joue.*

Ges, ad. *du tout, pas.*

Géysso, s. f., *pois carré.*

Gipou, s. m., *pourpoint.*

Gléyo, s. f., *église.*

Golon, s. m., *railleur.*

Gorp, s. m., *corbeau.*

Gougio, s. f., *servante.*

Gounéllo, s. f., *jupe, cotillon.*

Gous, s. m., *chien.*

Gratélo, s. f., *prurigo.*

Grato-quioul, s. m., *fruit du cynorrhodon*, ou *rosier sauvage.*

Greü, a., *pénible, difficile.*

H.

Haste, s. m., *broche.*

Horp, s. m., *aveugle.*

Horre, o. a., *dégoûtant, e.*

Hort, s. m., *jardin.*

Houstal, s. m., *maison.*

J.

Ja, ad., *assez.*

Jasilhos, s. f. pl., *couches.*

Jay, v. n., *gît, consiste, il repose.* **Jagut**, *assis.*

Jousiou, s. m., *juif.*

Justo, s. f., *pinte, pot de vin.*

L.

Lagremo, s. f., *larme.*

Lanfrino, a. f., *rôdeuse.*

Lant, ad., *là où.*

Lardadouyro, s. f., *lardoire.*

Laüsa, v. a., *louer, priser.*

Layrouneci, s. m., *vol.*

Legislo, s. m., *lecteur.*

Lén, **loun.**, ad., *loin.*

Lengut, s. m., *bavard.*

Lensol, s. m., *drap de lit.*

Léü, ad., *bientôt.* **Ta léü**, *sitôt, aussitôt.*

Léüs, s. f. pl., *poumons.*

Lin, *lui en.*

Louyro, s. f., *prostituée.*

M.

Mach, s. f., *huche à pétrir.*

Malaütio, s. f., *maladie.*

Maleba, v. a., *emprunter.*

Malour, s. f., *méchanceté.*
Mandro, s. f., *serpent.*
Margo, s. f., *une manche.*
Matras, s. m., *trait, flèche.*
May, ad., *plus, mieux, davantage.* s. m., *mai.*
Maynatge, s. m., *enfant.*
Maysso, s. f., *machoire.*
Mazél, s. m., *boucherie.*
Méises, s. f. pl., *mets.*
Mélso, s. f., *rate.*
Menestayral, s. m., *artisan.*
Mescla, v. a., *mêler.*
Mestié, s. m., *métier, affaire, besoin, commerce.*
Meteüs, metious, metys, so, a., *même.*
Miéch, mitan, s. m., *milieu.*
Mostro, s. f., *revue.*
Moulhié, s. f., *épouse.*
Moulze, v. a., *épreindre.*
Mouroulesso, a., *moresque.*
Mousquaillou, s. m., *moucheron.*
Moustélo, s. f., *belette.*
se Muda, v. p., *changer de domicile.* Muda d'aütre couratge, *changer de résolution.*

N.

Nap, s. m., *navet.*
Naü, s. m., *neuf*, 9.
Naüt, to, a., *haut, te.*
Ne, pr., *en.* Vese ne cap, *n'en voir aucun.*
Nobi, s. m., *jeune marié.* Raübo noubial, *robe de noce.*
Nose, v. n., *nuire.*
Noü, nobo, a., *neuf, ve.*
Nougailhou, s. m., *cerneau.*
Nouthomio, s. f., *anatomie, cadavre, squelette.*

O.

O, c., pr., *ou, le, cela.*
Obe, *oui, bien.*
Obro, s. f., *œuvre.*
Oly, s. m., *huile.*
Oulo, s. f., *pot.*
Oulibiéyro. s. f., *huilier.*
Ourm, s. m., *orme.*

P.

Padeno, s. f., *poêle à frire.*
Pages, s. m., *paysan aisé.*
Pana, v. a. s. m., *voler.*
Palmié, s. m., *paumier, maître de jeu de paume.*

Pare, v. n., *paraître.*

Parpailhol, s. m., *papillon.*

Passero, s. f., *femelle du passereau.*

Part, ad., *outre, de plus que.*

Passe, v. n., *pâtir.*

Pati, s. m., *esplanade.*

Paüc, f. co, ad., *peu.* Ta paüc, *si peu, non plus.*

de **Paütos**, s. f. pl. *sur les mains.* Camina de paütos, *marcher à quatre pattes.*

Payssél, s. m., *échalas.*

Payssiéyro, s. f. *chaussée.*

Persos, *pour cela.*

Pesoul, s. m., *pou.*

Peys, s. m., *poisson.*

Péys, péyssos, ad., *ensuite, après, puis.*

Picourega, v. n., *butiner.*

Pigasso. s. f., *hache.*

Pigreso, s. f., *paresse.*

Pipo, s. f., *pipe, futaille.* Mal de pipos lou vire ! juron, *Puisse-t-il tomber ivre!.* litter. : *Que le mal des pipes le tourne!*

Petassa, v. a., *rappiécer.*

Pla, ad. *bien, beaucoup.*

Poul, s. m., *coq.*

Poulit, ido. a., *joli, ie.*

Poupa, v. a., *téter.*

Poupo, s. f., *mamelle.*

Pouysounié, s. m., *puant.*

Prim, o, a., *fin, clair.*

Puléü, ad., *plutôt,*

se **Pulga**, s'esplucha, v. p., *s'épucer.*

Puniayc, aygo, a., *querelleur, euse, batailleur.*

Py, s. m., *pin.*

Q. R.

Quicon, *quelque chose.*

Rafféc, s. m., *raifort.*

Ramo, s. f., *feuillage.*

Rastouil, restouil, s. m., *chaume.*

Ratgia, v. n., *découler.*

Raüba, v. a., *voler.*

Rebéc, ribéc, s. m., *ancien violon à 3 cordes.* Rebequet, *petit rebec.*

Reboundre, v. a., *ensevelir.*

Reguinna, v. n., *ruer.*

Regala, v. a., *vomir.*

Regat, s. m., *sentinelle, ronde, visite des gens de guerre, défiance, crainte.*

Rena, v. n., *clabauder, grogner, être hargneux.*

Repapia, v. n., *radoter.*

Requatayre, s. m., *recéleur.*
Restanqua, v. a., *mettre de côté, conserver.*
Restanquo, s. f., *halte.*
Rial, s. m., *réal, petite monnaie d'Espagne.*
Riou, s. m., *ruisseau.*
Riste, s. m., *surtout de toile.*
Roudié, s. m., *charron, faiseur de roues, rodier.*
Roudou, s. m., *sumac, arbrisseau qui fournit un tan pour les cuirs.*
Rougina, v. n., *se dit du cri de l'essieu.*
Roumanisquo, s. f., *romanesque, air et danse appelés plus tard gaillarde.*
Rouméc, s. f., *ronce, épine.*
Roumibatge, s. m., *pélérinage.*
Rounsa, v. a., *jeter, plonger, lancer.*
Rounqua, v. n., *ronfler.*
Roto, routo, p. f., *rompue.*

S.

Sabatou, s. m., *soulier.*
Sadoul, o, a., *soûl.*
Sagél, s. m., *sceau.*
Salado, s. f., *casque antique appelé salade.*
Sansoyno, s. f., *vielle.*
Sarranpiou, s. m., *rougeole.*
Sartre, s. m., *tailleur.*
Sasi, s. m., *rassasiement, dégoût.*
Sebo, s. f., *oignon.*
Segui, ségre, v. a., *suivre.*
Semal, s. f., *comporte.*
Setat, pr., *excepté.*
se Séyre, v. p., *s'asseoir.*
Si, s. m. *défaut.* Abe un boun si, *n'avoir pas de défauts.*
Sibado, s. f., *avoine.*
Siscle, s. m., *cri aigu.*
de Sobros, ad., *de trop.*
Sol, s. m., *aire.*
Sounque, *rien que.*
Soumari, s. m., *rêveur, distrait.*
Sus, *sur les, chez, vers.*

T.

Tailhado, s. f., *taillis.*
Tailhou, s. m., *morceau.*
Talen, s. m., *faim.*
Talo, s. f., *dommage, malheur, dégât.*
Terradou, s. m., *terroir.*
Tesseyre, s. m., *tisserand.*

Testou, s. m., *teston, monnaie française d'argent sur laquelle était gravée la tête du roi. Le teston valait en* 1580, 14s 6d.

Teülado, s. f., *toit.*

Tinto, s. f., *encre.*

Tosto, s. f., *soupe au vin.*

Trach, s. m., *coup de filet.* Se da trach, se trachia, v. p. *s'aviser.*

Traüqua, v. a., *trouer.*

Traydou, s. m., *traitre.*

Trayre, v. a. n., *tirer, trahir.* Éy trach, *j'ai jeté.*

Treba, v. n., *rabattre.*

Tréjo, trégio, s. f., *truie.*

Triga, v. n., *tarder.*

Trinqua, v. a., *couper, rompre, briser.*

Trounc, s. m., *épine.*

Tros, s. m., *gros morceau.*

se Trufa, v. p., *se moquer.*

U. V. Y.

U, a., *un, égal.*

Vabre, Vabres, *ancien évêché du Rouergue.*

Veguado, s. f., *fois.*

Vere, s. m., *venin, poison.*

Verquiéyro, s. f., *dot.*

Véspo, s. f., *guêpe.*

Viando, s. f., *ce qu'on possède.* Abe viando de sobros, *avoir de reste, par trop de la chose en question, viande.*

Viédaze, *(injure), visage d'âne.*

Vilogoudou, *nom d'un faubourg de Castres.*

Viraguo, s. f., *ivraie.*

Yoü, s. m., *œuf.*





TABLE DES MATIÈRES.



Pages

Notice sur Auger Gaillard. . . . . j.
Bibliographie des poésies d'Auger Gaillard. — *Remarques sur cette édition* . . . . . . xxj.
De l'orthographe et de la prononciation du dialecte albigeois. . . . . xxxvij.
Errata des poésies.. . . . . xliv.

Lou Banquet . . . . 1.
Las Obros (Fragments). . . . . 261.
Requestes. 275.
Les Amours prodigiouses. . . . . 288.
Plaisantes choses. . . . . 304.

Glossaire Albigeois-Français pour l'intelligence des poésies d'Auger Gaillard. . . 317.

FIN DE LA TABLE.



Werner.



Werne